# J. Pirot

J. PIROT

# Elle vit

ELLE VIT

COLLECTION
ANTIGERM

N° 28



Abbé J. PIROT

# ELLE VIT

## (Choses du Canada)



COLLECTION LAVIGERIE

GRANDS LACS, 8, Rue Grandgagnage — Namur

De l'Abbé J. PIROT,

*prêtre-missionnaire à Esterhazy,*
*Saskatchewan, Canada,*

paraîtra prochainement chez Duculot, éditeur, Gembloux

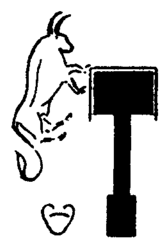
**Contes dau lon èt did près.**

---

*Avec l'approbation ecclésiastique.*

CHAPITRE I

# INTRODUCTION



OUT le long du mince ruban de fer qui court d'un trait de l'Atlantique au Pacifique, le Canada, peuple jeune et fier, se plaît à montrer aux immigrants et aux touristes des choses extrêmement intéressantes : son fleuve géant, ses immenses forêts, ses Grands Lacs, sa Prairie unique au monde, puis ses Rocheuses superbes... ses richesses et sa gloire, que, dans sa générosité, il invite les vieilles nations à venir contempler et partager avec lui.

Cependant, ce qui, au grand pays du blé rouge, attire l'attention du voyageur avant tout et par-dessus tout, ce sont les voyageurs eux-mêmes ; car le Dominion, grâce à son merveilleux système d'immigration, est devenu cosmopolite à l'excès.

Les riches provinces de l'Ouest surtout, c'est-à-dire le Manitoba, la Saskatchewan et l'Alberta, ont assemblé dans leurs limites et logé sous leur toit un ménage général vraiment extraordinaire, où sont dignement représentées tou-

tes les races, toutes les nations, toutes les langues, toutes les religions.

Il est, non seulement dans les villes, mais aussi dans les vastes campagnes de la Prairie, des coins privilégiés où Latins, Teutons et Slaves, Hongrois et Finnois, Indiens, Chinois même, se coudoient et se confondent, constituant de bonne grâce l'étrange, la douce, la vraie société canadienne, comme dans la nature se serrent et se confondent, pour former un tout délicieux, les arbres, les plantes et les fleurs de toute dimension et de toute forme.

C'est comme un musée vivant. C'est le livre savant de la zoologie humaine, qui s'étale grand ouvert aux regards surpris et curieux, pour faire savoir et sentir une fois de plus que, malgré les différences de couleurs et de langages, tous les peuples sont issus d'une souche unique, et que, dans la nuit des temps comme on l'a dit avant nous, nos ancêtres furent couchés dans un seul et même berceau.

Remarquons aussi que chaque nation a délégué, pour la représenter à cette exposition singulière, des types bien choisis, des spécimens tout à fait authentiques : les immigrants-pionniers, les braves et forts qui ont osé s'aventurer dans des contrées si lointaines et encore si peu connues, sont, à n'en pas douter, le vrai sang de leurs races.

Ainsi, au Canada, l'Anglais, peut-être sans le savoir, est plus anglais que son compatriote anglais des Iles Britanniques, parce qu'ici il se met en garde contre les autres nations, parce qu'il veut dominer et imposer ses idées et ses coutumes ; de même le Français, à l'étranger, s'efforce de se montrer plus poli, plus bienveil-

lant, plus charitable, afin d'être bien sûr d'apprivoiser ses voisins d'une manière plus prompte et plus certaine... Les voisins — les étrangers, comme les appellent les Anglais — suivent et observent Anglais et Français d'un regard apparemment ingénu... mais, sait-on jamais les idées qui germent dans le cerveau primitif des Finnois au teint blond, des Russes à la barbe hirsute, des Hongrois à la moustache pendante?

Néanmoins, la nécessité et beaucoup de patience réciproque aidant, au bout de quelques années, l'assimilation des races se fait, peu à peu. Déjà on soupçonne, çà et là, un type tout nouveau, le vrai Canadien de demain, le Benjamin de l'humanité renaissante, les prémices d'un peuple fort et généreux dans les rangs duquel les immigrants ont plutôt hâte de s'immiscer et de se confondre.

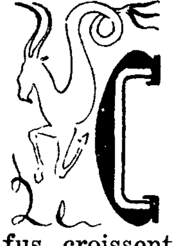
Parmi les types qui s'établirent au Canada aux dernières années du siècle passé, il en est un qui éclipsa tous les autres dès qu'il parut. Ainsi, lorsque la comète, traînant sa queue, brille soudain au firmament rempli d'étoiles, tous les yeux sont pour elle seule : on l'admire, on la suit, on lui demande presque de ne pas se hâter dans sa course échevelée à travers les mondes.

Le type-extra, comète du Nord-Ouest, s'appelait Jean Choumak ou plutôt : Choumak Jean, pour parler à la hongroise.

Il n'était cependant pas Hongrois de race pure. Son père, un Souabe, était venu en Hongrie avec une de ces bandes que la politique allemande plaçait alors avec soin dans tous les pays d'Europe, en vue de la grande guerre qu'on préparait déjà...

CHAPITRE II

# AU PAYS NATAL



CHOUMAK Jean naquit donc en Hongrie, sur les bords de la Tisza, non loin de Kis-Varda, dans la province de Szabolcs, où, le long des routes bordées d'acacias touffus, croissent à profusion le maïs verdoyant et les melons au jus glacé. Son père, jardinier au château du comte Aladar Szipiszki, habitait une loge à l'entrée du grand parc.

Comme cet enfant était le premier-né, suivant la coutume orientale, on lui donna le nom de son père, et celui-ci l'aima, le chérit, le gâta, comme tous les Magyars d'ailleurs aiment et gâtent leurs enfants.

Les premières années de Choumak Jean furent une suite ininterrompue de batailles avec les enfants du village : garçons et filles, Tziganes, Hongrois, Slaves, Juifs surtout. Ni ses parents, ni ses maîtres, ni le prêtre ne purent jamais le corriger complètement de sa vivacité native et de son humeur belliqueuse. Les coups partaient avant que le bambin eût songé à frapper. Mais la colère passée, il pleurait et embrassait ses victimes.

Les Tziganes l'aimaient beaucoup ; lui-même

les préférait aux Hongrois et aux Slaves, qui vivent côte à côte dans cette région. Il arriva souvent que ses parents durent aller le quérir bien tard, le soir, au quartier des Bohémiens, et même dans les briqueteries lointaines le long de la Tisza — car, en Hongrie, les Bohémiens sédentaires ont la spécialité de mouler la brique. Ce fut chez ces Tziganes que Choumak Jean apprit tout jeune à faire chanter le violon et à nager comme une ablette...

Choumak Jean était heureux. Il aimait ses parents, les fleurs et les melons sucrés, et les aigles criards qui planaient au ciel bleu, les puits aussi, autour desquels la jeunesse s'arrosait copieusement, et l'église où le peuple d'une seule voix chantait sa foi robuste, et la musique, les danses, les cris aigus des Tziganes, et les rubans de toutes couleurs, qui flottaient avec de doux appels aux cheveux et à la taille des fillettes et des jeunes filles...

Il aimait surtout un ange de beauté et de douceur, sa petite voisine, Mihalitz Borcza (Barbe)... Eh ! qu'ai-je là dit : il aimait ?... Il la chérissait, il l'affectionnait de ce sentiment naïf, propre au jeune âge, comme se chérissent et s'affectionnent sans peur et sans reproche les petits oiseaux du bon Dieu.

Tout criait joie et bonheur autour de Choumak Jean. Il ne demandait ni à Dieu ni à personne rien de plus que ce qu'il possédait ; et probablement, suivant le cours ordinaire des choses, il fût devenu jardinier des comtes Szipiszki comme son père, si un coup de la Providence n'était venu changer subitement son destin.

*

* *

Le comte Aladar avait deux fils, Bertalan et Sandor, alors âgés de huit et dix ans, deux frêles et délicates créatures, qui réclamaient des soins extraordinaires, surtout l'air frais et pur de la campagne. Ils ne quittaient jamais le château ancestral.

Un jour que le jardinier travaillait à une plate-bande le long de la Tisza, tandis que son fils, non loin de là, épiait les poissons en train de se trémousser dans l'onde, la gouvernante anglaise des petits comtes s'amena paisiblement entre ses deux élèves. Comme elle s'était arrêtée et adressait quelques mots à l'ouvrier qui, flatté, s'empressait de discourir, le comte Sandor, en gambadant, recula vers la rivière, et « plouff ! » se débattit dans l'eau, sombra, disparut, reparut plus loin dans le courant rapide...

La gouvernante se tordait les mains, criait dans sa langue des mots éplorés... Le jardinier était accouru brandissant son râteau, qu'il tenait au-dessus de l'eau d'un geste machinal bien inutile, le naufragé, hélas ! étant déjà trop loin... Le comte Bertalan s'était enfui dans le pré, à bonne distance, et regardait, hébété...

Mais le jeune Choumak, arrachant sa veste, a plongé résolument. Lorsque le comte, pour la troisième fois, revient à la fleur du courant, il le tient... Mais l'autre, instinctivement, se colle à son étreinte, paralyse ses mouvements et tous deux descendent, happés par le flot.

Quelques secondes d'une attente mortelle, et le petit gars remonte à la surface, seul, prend l'air deux fois, trois fois profondément, et replonge incontinent, pour reparaître aussitôt, soutenant le corps du noyé, maintenant inerte, mort peut-être. Cependant le comte et la com-

tesse, et tout le personnel du château accourent, affolés. La comtesse tremble de tous ses membres... Au sortir de l'eau, le sauveteur, épuisé, lâche son fardeau, et lui-même s'abat sur le sol, respirant à longs traits, incapable de dire un mot...

— Qu'on les porte tous deux dans la chambre de Madame ! commande le comte Aladar.

C'est ainsi que, pour la première fois, Choumak Jean pénétra dans le sanctuaire familial des Szipiszki, dans les appartements somptueux où s'étaient accumulées les richesses et les gloires de vingt générations de preux.

— Que ferons-nous pour cet enfant ? dit la comtesse aussitôt que l'émoi fut passé.

— Tout, tout ! répondit le comte Aladar.

Le rescapé pria qu'on voulût bien laisser son ami Jean venir étudier et jouer avec lui. L'idée parut excellente. Et ainsi Choumak Jean, très flatté et très intelligent, fut bientôt plongé dans l'étude des belles-lettres et hautes-sciences, apanage des nobles et des riches.

Il apprit surtout les langues avec une facilité surprenante, l'anglais, le français et quelques bribes d'allemand. Le comte Aladar, enchanté, entrevoyait pour l'enfant un brillant avenir dans le haut enseignement.

*

* *

Ce que Choumak Jean aimait le plus, c'était l'escrime, la boxe, le tir, l'équitation, tous les sports qu'un professeur expert tâchait d'enseigner aux tendres rejetons des Szipiszki... Il devint un athlète hors ligne.

Les années passèrent. Le comte Aladar s'absentait souvent. Il daignait se rendre à la Côte d'Azur, disait-on, à Paris, à Ostende, même à New-York. La comtesse était triste...

Choumak Jean, presque un jeune homme, était l'orgueil de son père et surtout de sa mère. Que serait cet enfant, leur enfant ? Ah ! pour sûr, un monsieur important... Qui sait ?... Un député peut-être, un juge, un ministre ?...

Jean lui-même avait pris conscience de sa dignité : depuis longtemps, il regardait de haut ses compagnons et compagnes du jeune âge, Mihalitz Borcza comprise... Borcza en avait le cœur navré ; elle priait pour lui ; et souvent lorsqu'elle était seule, elle pleurait.

Un jour, un bruit sinistre se répandit, qui consterna la contrée : le château des Szipiszki était bel et bien passé aux mains d'un banquier juif de Kis-Varda ; le comte Aladar, ruiné, s'était enfui ; la comtesse et les enfants avaient pris refuge chez des parents.

Choumak Jean vit tous ses beaux rêves s'évanouir d'un seul coup. Il eut honte, il se fâcha, il parla de fuir, lui aussi ; mais où ?

— Tu vas te mettre au travail, lui dit son vieux père.

— Ça, non ! répondit-il effrontément ; ce n'est pas moi qui vais me salir les mains à des ouvrages grossiers !

— Cependant, affirma le jardinier, tu sais bien que je n'ai pas les moyens de te payer de longues études au gymnase et à l'Université.

— Tant pis ! Mais je ne travaillerai pas !... Cherchez-moi une place pour des écritures, n'importe laquelle, n'importe où !

On lui trouva une place de secrétaire chez le

petit juge du district. Il s'en fatigua vite : c'était trop bas pour lui, et il se morfondait à rester assis dernière un bureau toute la journée et tous les jours !...

Il prit service dans un magasin, puis dans une auberge. Là, il se débaucha complètement, tâchant de noyer dans le palinka (genièvre hongrois) son désappointement et son chagrin.

Il redevint batailleur, chicanier, une vraie honte pour lui-même et pour tous, car il avait la boisson très mauvaise. Il eut des démêlés avec la justice. Le juge lui dit un jour :

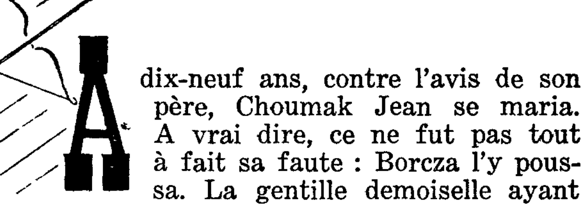
— Choumak Jean, si vous continuez à boire, je vous avertis : vous finirez mal !

Il continua.

Il fit plus !... A dix-neuf ans, pour mettre le comble à la mesure, contre l'avis de son père, il se maria !

CHAPITRE III

# POURQUOI ILS EMIGRERENT



A dix-neuf ans, contre l'avis de son père, Choumak Jean se maria. A vrai dire, ce ne fut pas tout à fait sa faute : Borcza l'y poussa. La gentille demoiselle ayant dix-huit ans, l'âge nubile chez les Magyars, se considérait comme **« elado »**, vendable. Dans sa jeune âme candide, elle se disait :

— Pauvre cher Jean ! Il est si bon !... Mais la mauvaise compagnie le ruine !... Si seulement je l'avais sous la main quelque temps, il serait vite corrigé de ses défauts : il ne boirait plus, il ne se battrait plus, il travaillerait.

Le jeune homme, de son côté, l'affirmait à qui voulait l'entendre :

— Sitôt marié, je tourne la page et commence une nouvelle vie !

Borcza crut devoir s'en ouvrir à sa mère et à sa future belle-mère, qui, toutes deux, se hâtèrent d'abonder dans son sens. Que voulez-vous que Jean fît contre trois ?...

Son père, par exemple, ne l'entendait pas de cette oreille.

— Gamin ! disait-il de son garçon.

Et il regardait les trois femmes d'un œil courroucé.

La jeunesse est tenace et cruelle. Un soir, Choumak Jean dit à son père :

— Si vous ne voulez pas que je me marie, je pars pour l'Amérique ! Et vous ne me verrez jamais plus !

A cette époque, l'émigration aux Etats-Unis battait son plein : toutes les semaines partaient du port de Fiume plusieurs paquebots bondés d'hommes, la fleur de la nation hongroise. La famille Mihalitz avait fourni sa part dans la personne d'un cousin, Orosz Bela (le Russe Adalbert), qui devait être maintenant à Pittsburg en Pensylvanie, d'où, à son arrivée, il avait écrit des choses mirobolantes, comme si, en quelques mois, le grand genre américain l'avait envahi tout entier.

— C'est bien. Marie-toi ! soupira le père Choumak. Mais ta femme payera les pots cassés : je le lui prédis !...

— Merci, papa ! merci !

— Oui... mais tu es mon fils et je veux que tu te maries proprement : fais donc les choses comme il faut !

Choumak Jean était enchanté. Ah ! On allait voir un mariage selon toutes les règles de l'étiquette magyare !...

Il envoya d'abord, comme en cachette, des émissaires chargés de sonder le terrain, et, en cas de réussite, de demander pour lui la main de Borcza... L'affaire ayant marché à merveille, on choisit des ambassadeurs, des anciens, pour arranger les choses de l'avenir entre les deux familles.

Lui-même et Borcza prirent soin des préparatifs qui les concernaient directement, appelant leurs témoins, demandant l'assistance de nombreux garçons et filles d'honneur, dépêchant des courriers qui, une branche fleurie à la main, devaient gentiment convier à la noce une foule de parents et d'amis.

Tout Magyar qui se respecte se marie ainsi, en pompeux apparat. Il faut, pour tous, hommes et femmes, vieux et jeunes, de longs rubans aux couleurs voyantes (la robe nuptiale de l'Evangile sans doute) ; il faut aussi des toasts à n'en pas finir à l'adresse de chacun et de tous, et de la musique tzigane la plus bruyante, des danses rapsodiques, des cris, des appels joyeux, tous les bruits et toute la joie d'une grande kermesse à laquelle préside, avec grâce et dignité, comme une jeune reine, la mariée... Plus cela dure, plus c'est glorieux et plus c'est beau !

La noce de Choumak Jean dura trois jours.

Et, merveilleux effet de l'amour conjugal, sitôt marié, le jeune homme se mit à l'humble travail de la terre, avec son père. Il ne pensa plus à l'auberge. Il n'eut pas de querelle, pas même une colère pendant plus de six mois... Vous devinez si Borcza était ravie et fière. Elle allait partout, disant :

— Vous voyez : je l'ai converti !

Elle reçut même les félicitations de M. le curé.

Mais le malheur voulut qu'en ces jours la première ferveur ou fureur du socialisme passât sur la région. Dans une contrée comme celle de Szabolcs où les pauvres étaient si pauvres, la semence jetée par des agitateurs malins tomba en terre propice et fertile.

— La Hongrie aux Hongrois !... La terre aux terriens ! criait-on partout...

La foule applaudissait à tout casser. Les locataires du banquier juif vinrent exprès à Kis-Varda pour écouter un célèbre député de Budapest. Ils s'en retournèrent, prêts à de grandes choses. Tout de suite, ils fondèrent un club socialiste au village. Choumak Jean fut nommé secrétaire-trésorier.

Le vent soufflait à l'orage. On se réunissait tous les soirs ; on discutait ferme. Bref, ils décidèrent qu'il fallait en finir avec ces banquiers, avec ces Juifs, et comme ils ne pouvaient compter que sur eux-mêmes, ils résolurent de s'emparer de la terre et d'offrir à chaque Hongrois une part, sa part de la Hongrie. Cependant, pour être juste, pour bien montrer qu'on n'en voulait à personne, ils laisseraient au banquier le château et le grand parc qui l'entourait. De plus, on convint de l'instruire d'abord, lui ou M. le régisseur, de la volonté de la population.

Choumak Jean s'en fut raconter tout cela à Borcza... Borcza croisa les bras, un sourire moqueur aux lèvres.

— Ai-je bien entendu ? dit-elle en branlant la tête. Te voilà de nouveau associé avec de charmants compagnons ! Et tu crois que la police va se cacher et vous laisser gouverner le monde? Au fait, c'est si stupide que je dois rire ! Quand allez-vous faire le partage ?

Choumak Jean avoua que le lendemain devait être le grand jour, et que lui-même, en tant que secrétaire du club, il devait conduire les compagnons et parler au banquier ou à son représentant.

— Tu vas rester ici ! lui déclara Borcza... Je

sais qui est le meneur de la bande et l'instigateur du complot : c'est Kaiser Karl, n'est-ce pas ? cet Allemand, ce Souabe, qui bat sa femme et ses enfants. Eh bien ! qu'il vienne seulement te chercher demain, ce gars-là, il trouvera à qui parler !

Il vint... Doux Jésus ! Jamais personne n'eût pensé que Borcza, la gentille Borcza, pût trouver de tels mots et de telles phrases. Le Souabe et sa bande en furent ahuris. Ils lui firent même des excuses.

M. le régisseur du château fut moins véhément. Un peu surpris d'abord, il leur parla avec beaucoup de politesse et de calme ; et voyant qu'ils étaient bien décidés à exécuter leur projet :

— Vous êtes le nombre, leur dit-il ; ne pouvant m'opposer à vos desseins, je m'en lave les mains.

Evidemment qu'il ne pouvait pas s'opposer à leurs desseins !... Il n'aurait plus manqué que cela !

Nos braves se mirent donc à l'œuvre immédiatement. Les uns, les plus savants, mesuraient les lots ; les autres aiguisaient et plantaient des piquets. On les vit ainsi s'agiter par toute la campagne. Le soleil du bon Dieu luisait gaiement ; la brise batifolait sur les prés qui voulaient se hâter de reverdir...

M. le régisseur fumait sa pipe, tranquillement assis sur le perron du château. Il venait de téléphoner à son maître.

Vers midi, on entendit sur la route de Kis-Varda un galop de chevaux nombreux. Les arpenteurs levèrent la tête, inquiets. Quelques-uns

se mirent à arracher les piquets. D'autres fuyaient à toutes jambes.

Ils avaient reconnu les gendarmes et les hussards de S. M. François-Joseph ! Ceux-ci eurent tôt fait de rassembler les énergumènes sur la route, sous les acacias ; et « en avant, marche! » le cortège piteux s'en vint vers le village, où il s'arrêta sur la place publique, devant l'église.

Femmes et enfants accoururent en larmoyant, priant, suppliant les soldats de laisser échapper qui un père, qui un époux ou un frère bien-aimé.

La troupe restait indifférente. Les gendarmes et l'officier des hussards se dirigèrent vers le club, d'où ils sortirent bientôt avec de grosses liasses de papiers.

La caravane prit le chemin de Kis-Varda, tandis que la population consternée continuait à se lamenter et à s'accuser mutuellement sur la grand'place.

*

* *

Entre-temps, Choumak Jean était blotti dans sa chaumière. A la première alerte, il s'était caché. Borcza, envoyée aux renseignements, revint livide et effarée.

— Douce Vierge-Mère ! s'écria-t-elle. Mon pauvre homme, tu peux te vanter de l'avoir échappé belle ! Quand je pense que, sans moi, tu serais avec ces fous !

— Où sont-ils ? Que leur a-t-on fait ?

— Ils sont à marquer le pas sur la chaussée de Kis-Varda, entre deux haies de hussards et de gendarmes !

— Dieu leur soit en aide !

— Que Dieu t'aide toi-même, homme insensé qui me parles !

— Comment ? Qu'y a-t-il ? Vite, achève : qu'as-tu vu, entendu ?

— J'ai entendu, de mes oreilles entendu M. le régisseur affirmer qu'avant trois jours tous ceux qui sont du club seront arrêtés et coffrés !

— Ah !...

Borcza éclata en douloureux sanglots. Choumak Jean soupira profondément. Arrêtés et coffrés !...

Bientôt les vieux Choumak et les vieux Mihalitz accoururent. Eux aussi s'inquiétaient des paroles terribles : arrêtés et coffrés !... Grand Dieu ! était-ce possible que leur enfant, leur Jean, pût être arrêté, jeté derrière les grilles, coffré ?

Des larmes abondantes coulaient. Ils connaissaient la justice magyare, qui frappe sans merci, sans crier gare. Au moindre bruit du dehors, ils frémissaient, croyant à tout moment entendre le galop des chevaux, le pas des gendarmes...

— J'aimerais cent fois mieux m'exiler en Amérique que d'aller en prison ! soupira Choumak Jean.

— Eh bien ! allons-y, et tout de suite ! gémit sa femme.

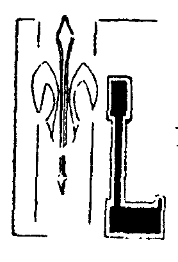
Les pauvres vieux pleuraient. Ils ne dirent pas un mot, ne firent pas un geste de protestation. Oui, mieux valait l'Amérique que le déshonneur de la prison.

— Nous irons chez notre cousin le Russe, à Pittsburg, déclara Borcza. Aussitôt que nous le pourrons, nous reviendrons...

Bref, ce soir-là, les vieux parents apportèrent toutes leurs économies au jeune couple, et, à la faveur des ténèbres, sans tambour ni trompette, sans même oser crier à leurs parents et à leur village la douleur poignante qui les étreignait, Choumak Jean et sa femme se rendirent à une gare éloignée. Ils traversèrent la Hongrie, leur patrie, en tremblant ; ils passèrent la frontière dans une transe mortelle, comme des malfaiteurs fugitifs ; ce ne fut qu'à Anvers, ou plutôt sur l'Escaut, lorsque le navire vogua au large du fleuve, qu'ils se sentirent libres, à l'abri du danger...

CHAPITRE IV

# VERS NEW-YORK



E passage de l'Atlantique en troisième classe dans un bateau d'immigrants n'est pas précisément ce qu'on peut appeler un voyage de plaisir. D'abord, il y a trop de monde entassé comme du misérable bétail ; et souvent, parmi ce monde, trop d'Orientaux à la saleté repoussante. D'ordinaire aussi beaucoup ont le mal de mer. Ajoutez-y la puanteur écœurante qui monte des cales et vous prend au gosier... sans parler du deuil et des peines que tout exilé emporte enfermés dans son cœur.

Mais les pauvres gens prennent patience.

— Dans quatorze ou quinze jours on sera en Amérique ! se disent-ils.

L'Amérique, pour eux, est le pays de l'or et de l'abondance. Et qui est pauvre peut bien souffrir un peu lorsqu'il vogue vers un destin si beau !

Les uns font la causette, d'autres s'amusent à différents jeux, tandis que les plus sérieux,

sagement assis, admirent l'immensité des flots.

Dans un coin, Choumak Jean, qui a lu et relu Fenimore Cooper et cent histoires du Far West, tâche d'expliquer à un groupe d'hommes barbus, des Slaves, le tout nouveau genre de société qu'ils vont trouver en Amérique.

Il leur décrit les coutumes des Peaux-Rouges, surtout celles des terribles Iroquois et des Sioux ; il leur apprend qu'à Pittsburg, où vit son cousin le Russe, les nègres sont presque plus nombreux que les Blancs ; il leur conte les prouesses et les rudes manières des cowboys, donnant des détails très précis, comme si lui-même avait été le témoin de leurs exploits.

La plupart sont surpris d'entendre ces choses qu'ils ne soupçonnaient guère. Les femmes, qui écoutaient en cachette derrière le groupe, témoignent une grande frayeur.

Cependant, Borcza est en proie au mal de mer. Depuis trois jours, elle n'a pu rien se mettre sous la dent. S'adressant à ses voisines, ses compagnes d'infortune :

— Je rends mille grâces à Dieu, dit-elle, de ce qu'au bout de l'océan il y a la terre. Si le bon Dieu n'avait créé que de l'eau et que nous dussions vivre toujours sur des bateaux, que nous serions donc malheureuses !

— Hélas ! que mangerait-on alors ? s'écrie une voix pleurarde. On n'aurait que du poisson. Et moi qui ne peux le sentir !

— Et quand on mourrait, ajoute une troisième, on nous jetterait dans le gouffre, dans la gueule des requins !

Cette dernière évocation surtout les fait frémir jusqu'à la moëlle des os...

Mais tout passe. Un matin, de très bonne heure, quelqu'un éveille le navire :

— Terre ! Terre !

En un clin d'œil, presque tous les émigrants sont sur le pont. Les enfants s'interpellent, se bousculent pour mieux voir ; les adultes ont les yeux rivés sur la longue ligne noire qui court à l'horizon bas ; plusieurs s'étonnent en secret de ne pas voir se dresser devant eux des collines d'or qui brilleraient si bien aux reflets du soleil matinal.

Cependant, ils ne peuvent croire que la terre américaine puisse être la même que celle des vieux pays ; certainement, il y a là pour eux, derrière cette sombre ligne de la côte, des trésors multiples, incalculables, dont ils vont prendre leur bonne part.

Lentement, la terre se rapproche. Les maisons, les arbres se dégagent et grandissent. Voici la haute statue de la Liberté, le grand port affairé.

Déjà les agents de l'Oncle Sam ont terminé l'inspection des hommes et des choses. Le troupeau humain se déverse sur le quai, où attendent les parents et les amis.

Choumak Jean et Borcza sont perdus dans cette cohue. Ils traînent le pas, s'arrêtent, inspectent autour d'eux, lorsqu'un monsieur âgé, ayant avisé leur costume hongrois, s'approche vivement, lève son chapeau, et leur tend la main en souriant.

— *Isten hozla !* leur dit-il. C'est Dieu qui vous amène ! Des compatriotes, n'est-ce pas ?

Il s'adressait à Borcza ; mais celle-ci ne put répondre. Elle croisa les mains sur sa poitrine pour contenir son cœur qui bondissait ; des lar-

mes lui coulaient sur les joues, parce qu'il lui semblait avoir entendu la voix de la patrie absente.

Choumak Jean salua profondément l'ange protecteur qui leur tombait du ciel. Il déclina son nom, sa province, son village natal.

— Où vous rendez-vous ? demande l'ange protecteur.

— A Pittsburg, Monsieur, chez notre cousin, Orosz Béla.

— Orosz Béla ?... Ah ! attendez !

Il tira de sa poche un carnet, tourna quelques feuilles, et dit :

— C'est bien cela ! Orosz Béla, de Gyula-Haza, province de Szabolcs, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, Monsieur... Vous le connaissez ?

— Je le connais. Il n'est plus à Pittsburg.

— Non ? Où donc est-il ?

— Oh ! bien, bien loin ! Au Canada, dans l'Ouest, à la Vallée Qu'Appelle, à plus de trois mille kilomètres d'ici.

Nos émigrants pâlirent et se mirent à soupirer comme si l'haleine leur manquait soudain.

— Au Canada, et si loin ! s'écrièrent-ils en joignant les mains. Qu'est-il allé faire là-bas ?

— Il a pris des terres, un beau homestead. Cela vous fait de la peine et dérange vos plans de ne pas le rencontrer ici, mais ne le plaignez pas ; il est parfaitement heureux là où il est avec sa belle famille.

Malgré toutes ces bonnes paroles, Borcza venait de porter son mouchoir à ses yeux, et Choumak Jean baissait la tête.

— Je suis le comte X, ajouta l'ange protecteur. Je vois que vous êtes tristes ; mais qui

n'est pas triste aux temps où nous vivons ? Moi aussi, j'ai là, dans ma poitrine, un vieux cœur brisé qui pleure sur la patrie à jamais chérie d'où l'Autrichien maudit a chassé ma famille. Mais il est au ciel un Dieu tout-puissant qui sait et qui voit !... Le temps vient où l'Autrichien lui-même, malheureux et fugitif, cherchera un lieu d'exil, et alors, la Hongrie indépendante rappellera ses enfants. En attendant, j'ai ici un immense bonheur : celui d'aider et de diriger mes compatriotes...

— Monsieur le comte, que le bon Dieu vous récompense et vous bénisse ! s'écria Borcza en lui baisant la main. Et puisque vous êtes l'ange du Sauveur envoyé pour guider nos pas, dites-nous donc : qu'allons-nous faire ? où devons-nous aller ?

D'abord, ne songez plus à vous rendre à Pittsburg ni nulle part ailleurs pour travailler dans les mines, les aciéries ou les manufactures.

— Non ? Pourquoi cela ?

— Pourquoi ? Mais voyez : votre cousin y a été, et il n'y est plus... Croyez-moi : il n'y a rien de tel pour les hommes libres que la belle lumière du jour et le bon air des champs. Les mines, les aciéries, les manufactures, c'est une prison pour les bonnes gens qui viennent de la campagne, et c'est souvent la ruine de leur santé.

— Mais on y gagne de gros salaires, n'est-ce pas ?

— Ne vous y fiez pas, mes enfants ! Souvent le travail manque, et le pauvre ouvrier chôme la moitié de la semaine. Ensuite, ce sont les syndicats qui votent la grève: les machines s'arrêtent, les salaires aussi. Puis la vie coûte cher,

excessivement cher dans les grosses villes ; les loyers y sont exorbitants ; tandis qu'à la campagne tout est pour rien. Tenez, puisque vous voilà en route, pourquoi ne pas aller rejoindre votre cousin au Canada ?

— Au Canada, Seigneur Jésus !... Si loin... dans la neige, au milieu des Indiens et des cowboys !... Monsieur le comte, y pensez-vous ?

M. le comte ne put s'empêcher de rire.

— Ah ! je l'entends : vous avez lu les romans ! De la fantaisie, tout cela, mes enfants. Le Canada n'est pas toute l'année le pays des neiges ; il est aussi le pays du blé, du blé rouge et dur comme il n'en pousse nulle part ailleurs. Croyez-moi : le Canada sera sous peu le grenier du genre humain. Quant aux bêtes féroces, aux Peaux-Rouges, aux cowboys, ne les craignez point ! Moi-même, je suis allé plusieurs fois explorer l'Assiniboine et je n'y ai rencontré aucun de ces monstres ou héros des romans. Au reste, votre cousin habite le pays depuis tout près d'un an ; des milliers de colons s'y sont établis, et des milliers vont les suivre cette année.

— Mais, Monsieur le comte, permettez : il faut beaucoup d'argent pour entreprendre un si long voyage et pour s'établir là-bas.

— Ah ! voici : j'ai l'honneur d'être l'agent autorisé d'une société canadienne, et je puis vous assurer que tous vos frais de transport seront payés. De plus, vous pourrez choisir vous-mêmes 160 arpents de terre à blé n'importe où dans l'Assiniboine. On vous donnera aussi gratis deux bœufs et une charrue, une charrette, de la semence, de la farine et des vivres pour six mois, et même un bon fusil et des cartouches à volonté.

— J'y vais ! cria Choumak Jean exalté. Borcza, ma Borcza, nous serons riches !

Borcza souriait, le cœur allégé.

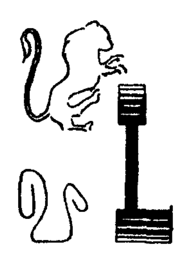
— Il faut tout de suite écrire à votre cousin, ajouta le comte, afin qu'il vienne vous attendre à la station de Willowdale (val des saules). Un train d'émigrants partira pour l'Ouest dans quelques jours ; en attendant, vous êtes mes hôtes à la salle d'émigration.

— Monsieur le comte, dit suavement Borcza, en prenant la main de l'ange protecteur entre les deux siennes, Monsieur le comte, l'Autrichien a pu vous chasser de la Hongrie, mais jamais ni lui ni personne ne chassera votre souvenir de nos cœurs reconnaissants.

Le vieux comte, très ému, serra les mains de Borcza.

CHAPITRE V

# VERS LA PRAIRIE



LA Compagnie du Canadien Pacifique a construit, en vue des distances à parcourir, de beaux convois spéciaux où tout est aménagé pour le confort des émigrants. Ce sont de longs et larges compartiments à couloir central, sans aucune séparation, de sorte que les voyageurs peuvent se promener d'un bout du train à l'autre et embrasser d'un coup d'œil la maisonnée ambulante.

Les banquettes à navette servent successivement de siège ou de lit, ainsi que les alcôves mobiles, placées en étage, où les gros garçons aiment à grimper et à s'étendre au milieu des paquets et des valises. A la paroi, sont suspendues des tables que l'on dresse devant soi pour les repas et les jeux d'agrément. Au bout du compartiment s'étalent un grand réservoir d'eau potable et un gros poêle de cuisine sur lequel bout le café qui sent bon.

Quoi encore ? Oh ! beaucoup de joie, car les émigrants pauvres ne sont pas des pleurnichards ! Bien au contraire, ils chantent. Ils chantent gaiement les refrains de leur pays

natal ; puis ils badinent et font courir et jouer les enfants.

Choumak Jean est là. Il a découvert dans les bagages d'un Polonais un violon, et voici qu'il joue à la tzigane et fait danser une petite fille dans le couloir. Ensuite, avec une douceur infinie, il prélude aux cantiques pieux que tous, hommes, femmes et enfants, exhalent dévotieusement comme à l'église... Tantôt, il racontera ses belles histoires de Peaux-Rouges et de cowboys sans même penser que le pays qu'il traverse est l'habitat des Iroquois féroces et des Algonquins...

Cette vie dure depuis deux jours. Il fait froid dehors. Bien qu'on soit en avril, la neige couvre la contrée tout entière. Nos émigrants n'ont encore vu que cette neige, des bois, des roches, des troncs d'arbres noircis, qui se dressent, çà et là, dans d'immenses clairières pour attester aux passants le cataclysme qui, un jour, a dévasté ces parages déserts...

Pas de ville, pas de village. S'il y en a, on a dû les traverser de nuit... Seulement trois ou quatre fois, en pleine neige, le train s'est arrêté près d'un réservoir d'eau. Là, en bordure de la forêt, gisent quelques cabanes et un magasin en planches à la porte duquel une fillette agite sa sonnette criarde.

La machine boit ; les employés remplissent les réservoirs du train de bonne eau fraîche ; quelques émigrants, audacieux, se sont élancés vers le magasin pour acheter des vivres... Ah ! s'ils allaient s'attarder ! Tous les yeux les suivent et les attendent ; tous les cœurs battent, anxieux. Déjà le sifflet rauque a jeté son alarme deux fois, trois fois... Ah ! les voici !... Le

train fait un effort, siffle éperdûment, avance, mais en traînant la patte, attendant ses enfants comme un bon train qu'il est. Le dernier retardataire saute sur la plate-forme ; on est parti pour une autre étape de la grande aventure.

Le troisième jour se lève. Aussitôt éveillés, les passagers examinent avidement le pays... De la neige, des sapins, des roches, puis des roches, des sapins, de la neige. Décidément, cela devient décourageant ! Où va-t-on ? Est-ce ceci, le beau Canada ?

Les yeux, irrités, cherchent M. le conducteur du convoi, un Anglais, qui ne parle jamais que tout bas. De partout, en hongrois, en slave, en allemand, en polonais, on lui crie :

— Eh ! là-bas ! C'est cela, votre Canada ?

M. le conducteur sourit ; il comprend : il approuve presque, et en appelle à M. Choumak pour apaiser la tempête.

Depuis Montréal, M. Choumak est l'interprète universel. Beaucoup de ces ignorants parlent plusieurs langues, mais pas l'anglais, et M. le conducteur, évidemment, ne sait que l'anglais.

M. Choumak est fier : avec M. le conducteur, il va souvent d'un bout à l'autre du train, il interroge, il répond, il trouve des explications à tout, et pour tous des encouragements. En passant, il active le feu de la fournaise, et lorsque l'eau chante et fait clapoter le couvercle de la bouilloire, il porte du thé ou du café aux dames et aux bébés. Borcza accourt pour l'aider. Ils sont contents tous deux, comme si tous les enfants qui les entourent leur appartenaient en propre...

Le Polonais au violon arrête M. le conducteur et son interprète :

— Messieurs, arrivera-t-on jamais à Winnipeg ? leur demande-t-il.

Il allait à Winnipeg.

— Oui, oui, soyez tranquille : on y sera ce soir.

— Et dites-moi, est-ce qu'il y a du monde au Canada ?

M. le conducteur se met à rire ; mais le Polonais fait semblant de s'indigner :

— Oh ! tu peux t'amuser à ton aise, mon Canadien ! Depuis trois jours qu'on nous trimbale sur cette roulotte, qu'avons-nous vu ?... De la neige, des bois brûlés, des tas de roches ; mais où sont les âmes chrétiennes ? S'il y a des hommes au Canada, où donc se cachent-ils ?

M. le conducteur, redevenu sérieux, donne raison au Polonais et lui assure qu'à Winnipeg il trouvera du monde, des âmes chrétiennes, comme il les appelle.

Tout à coup, un cri retentit :

— Voyez donc ! Regardez ! Des Peaux-Rouges !

Tous bondissent aux fenêtres pour dévorer des yeux le spectacle... Il y a là, dans des tas de neige, trois vieilles tentes sales, rapiécées ; un sauvage crasseux se dresse au premier plan ; des femmes, comme écrasées sous de longues couvertures grises qui leur tombent des épaules, sont accroupies immobiles près d'un feu qui les enfume ; plus loin, trois sauvageons sortent du bois et accourent chargés de branches.

— Les as-tu vus ? demande Choumak Jean au Polonais.

Il les a vus... et il sourit d'un air naïf qui avoue hautement :

— Mon cœur est maintenant satisfait ! Me

voici encouragé : il y a du monde au Canada !...

Le soir vint, amenant Winnipeg et le beau monde tant désiré. Choumak Jean fit ses adieux au Polonais, lui donnant son adresse à Willowdale, et tous deux se promirent qu'ils s'écriraient sans faute.

Après une heure d'arrêt, le convoi reprit sa course vers le grand Ouest, ou plutôt maintenant dans le grand Ouest, dans la Prairie.

La lune rousse planait sur l'immensité des neiges. Pas un seul arbre, pas une roche !... De la neige, rien que de la neige à perte de vue de tous côtés.

— Dormons ! dit Choumak Jean à sa femme ; demain peut-être nous verrons quelque chose !

Le matin, ils virent de la neige, de la neige à n'en pas finir, mais aussi, de temps en temps, un groupe de petites constructions basses, perdues çà et là, à l'aventure, dans les plaines. C'étaient les premières fermes des pionniers de la Prairie. Elles n'étaient guère développées à cette époque.

M. le conducteur annonça Willowdale. Vite Choumak Jean et Borcza ajustèrent leur toilette :

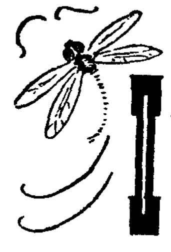
— Tiens, dit le héros, pour les épater, je vais arborer la jolie casquette blanche que j'ai achetée à New-York ! Je suis sûr qu'on n'en a jamais vu de pareille à Willowdale !

— Ils vont rire de toi ! assura Borcza.

En réalité, c'était une belle casquette, à double visière, par devant et par derrière, protégeant le visage et le cou contre les attaques inopportunes de Phébus. Les émigrants déclarèrent qu'elle faisait bonne mine sur les cheveux noirs de M. Choumak.

CHAPITRE VI

# L'ARRIVEE A WILLOWDALE



IMAGINEZ la joie et le tumulte d'une grande kermesse battant son plein, et vous aurez une idée de l'allégresse et du mouvement de la foule lorsque le train fit son entrée en gare de Willowdale.

Il y avait là, qui attendaient sur le quai et aux alentours, des gens de toutes langues, de tous les types, de tous les costumes. Le Russe s'y trouvait avec ses bœufs et son traîneau.

Après l'avoir cherché un peu, Borcza le rencontra, mais elle ne le reconnut pas tout de suite, parce qu'il portait une espèce de peau sur les épaules et des bouts de peau sur la tête et les oreilles. Il avait plutôt l'air d'un ours. Néanmoins, la bonne fille l'embrassa de tout son cœur de cousine attendrie.

Puis, tandis qu'elle arrangeait les bagages sur le traîneau, Choumak Jean, son mari, fier de sa jolie casquette blanche achetée à New-York, allait de groupe en groupe, criant, gesticulant, image à lui seul de leur grande joie à tous au

lever de cette aurore nouvelle sur l'inconnu de leur vie...

Tout à coup, il hésite, il s'arrête. Un bonheur suprême l'envahit tout entier...

— Ah ! enfin, s'écrie-t-il, les voici, en chair et en os !

C'étaient deux grands Indiens qui, droits, stoïques, l œil immobile, se dressaient devant lui.

Choumak fit « ugh ! » le seul mot qu'il savait de la langue des sauvages. Les Peaux-Rouges restèrent impassibles, taciturnes, l'air méchant.

Alors, le Hongrois, indiquant les raquettes que l'un d'eux portait à son dos :

— Montre-moi cela ! dit-il en anglais.

L'Indien mit les raquettes à terre.

— Qu'est-ce ? demanda Choumak, intrigué.

Le sauvage, sans mot dire, plonge ses mocassins dans les arceaux, et se met à courir sur la neige avec une légèreté et une vitesse extraordinaires ; puis il dépose les raquettes devant Choumak, et lui fait signe d'essayer.

Choumak sourit et se rengorge.

— Tu vas voir, mon Peau-Rouge !

Il plonge ses grosses bottes dans les étriers, lève une jambe, puis l'autre, et lestement s'élance... pour tomber le nez dans la neige, les pattes en l'air, au grand amusement des sauvages et de tous les spectateurs...

L'Indien le relève et lui dit en bon anglais :

— Blanc-Casque a baisé la terre canadienne ; Blanc-Casque doit s'attendre à beaucoup de bonheur !

Choumak l'écoute, mais il est fasciné par le premier mot :

— Blanc-Casque ! Blanc-Casque ! il m'a appelé Blanc-Casque !

Il crie cela à Borcza ; il le crie à son cousin le Russe ; il le crie à tous en agitant sa jolie casquette blanche achetée à New-York...

Borcza riait aux larmes. L'histoire de Blanc-Casque fut bientôt connue de milliers de sauvages et contée par les colons à vingt milles à la ronde.

Pour le consoler de l'aventure, ils allèrent tous ensemble explorer le village, « la ville », disent les Anglais. Quelle magnifique ville ! Trois magasins, le bureau des homesteads, la poste, l'école, la forge, quelques cabanes çà et là, tous bâtiments en planches à un étage et à toit plat, se ressemblant comme frère et sœur. En cinq minutes, on avait tout vu ; et qu'avait-on vu ?

Cependant l'hôtel attira leur attention, surtout celle de Choumak Jean. Comme ils passaient, une petite porte était ouverte, par laquelle s'échappait un air puant, un relent d'alcool qui fit renifler Borcza. Un coup d'œil jeté curieusement dans la place leur montra un tas d'hommes pressés contre un haut comptoir, criant, gouaillant, engloutissant avec délices de grands verres de liqueur blanche ou jaunâtre.

— Miséricorde ! s'écria Borcza. Ces trous d'enfer sont donc partout ! Et dire que ceux qui boivent là sont de pauvres gueux comme nous !

— Tais-toi ! On te regarde ! fit Blanc-Casque en l'entraînant.

Mais la petite femme était fâchée et très émue. Etait-ce un pressentiment de ce qui devait arriver un jour ? Elle avait encore sur la langue des paroles sévères à prononcer, lorsqu'on fit la rencontre de personnages importants : M. Labelle, ou mieux Joe [1] Labelle,

(1) Prononcez Djô.

comme on l'appelait tout court, et les trois jeunes garçons Benoît. Avec fierté, cousin le Russe fit les présentations :

— Nos amis, les Canadiens, nos voisins de la Vallée Qu'Appelle... Mon cousin et sa dame qui arrivent de Hongrie. Choumak est leur nom.

— Ah ! voilà qui est bien ! répond Joe Labelle. Monsieur et Madame Choumak, vous êtes les bienvenus au Canada et surtout à la Vallée Qu'Appelle ! Plus il y aura de bons fermiers au pays, mieux cela ira ! Monsieur le Russe, c'est demain dimanche : venez donc nous visiter avec vos parents ; vous le savez, il y a chez nous des femmes qui seront heureuses de vous voir et qui ne demandent qu'à bavarder.

— Nous irons, Monsieur Labelle. Merci.

— Quelles bonnes gens, ces Français ! s'écria Borcza aussitôt que son mari lui eut traduit la conversation. Rien qu'à regarder leur figure souriante, on a confiance en eux. Je suis contente de savoir que nous les aurons pour voisins.

— Oui, affirma le Russe dans sa langue, ces Français sont de bonnes gens. N'importe qui peut leur demander n'importe quel service, n'importe quand : ils sont toujours prêts à le rendre, quoi qu'il leur en coûte.

— Ecoutez, dit Joe Labelle, vous êtes ici avec vos bœufs, et, je le devine, vous avez un tas de marchandises et de bagages dans votre charrette ; il vous faudra donc des heures pour retourner à votre ferme ; de plus, la petite dame n'est pas très habillée, et, ce soir, il fera froid dans la Vallée ; si vous le permettez, je vais la prendre, elle et son mari, dans mon léger traîneau ; avec mes broncos, nous arriverons

chez vous en un rien de temps, sans qu'on le sache ! Borcza, consultée, caressa le bras du Français, et répondit :

— Pas aujourd'hui, Monsieur Labelle ! Il y a trop peu de temps que nous avons rejoint notre cousin pour que nous le délaissions déjà.

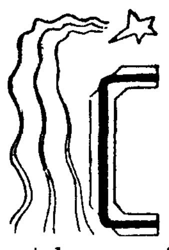
— Je comprends ; mais alors, vous allez prendre ma fourrure et mes couvertures, car, voyez-vous, je ne veux pas que vous ayez froid en cours de route.

La petite Hongroise joignit les mains et les leva vers le ciel.

— Que Dieu tout-puissant te bénisse et te récompense, ô bon gentilhomme, toi et tous ceux qui aident les pauvres !

CHAPITRE VII

# VERS LA VALLEE QU'APPELLE



E fut de bonne humeur que le Russe et ses hôtes prirent le chemin du homestead. Durant plus de douze milles, les bœufs, au pas lent, les promenèrent par les bois et les marais très nombreux à cet endroit. Les arbres, si rares alors dans la prairie, n'étaient que des petits peupliers blancs à la feuille tremblante, quelques chênes minuscules, dont le voyageur aurait ri si, tout au long de plusieurs centaines de milles, il ne venait de traverser la nudité des plaines.

Nos émigrants parlent de la Hongrie, maintenant si lointaine, du comte X, de ce qu'ils ont vu et entendu durant leur voyage. Cousin le Russe explique les conditions de la vie dans les fermes du Nord-Ouest, loue la qualité de la terre, l'abondance des produits, la facilité du travail, mais maudit de tout son cœur simple et naïf les moustiques de juin et le froid horrible de janvier.

— Un jour, dit-il, comme je revenais de Wil-

lowdale, je rencontrai Barilla Paul, un compatriote qui habite de l'autre côté de la vallée. Il portait alors une grosse moustache, dont il était fier, une moustache dont les poils rabattus tombaient au devant de sa bouche jusque sur les poils de sa barbiche. Il faisait excessivement froid. Chemin faisant, sans que Barilla ne s'en aperçût, l'humidité de sa respiration s'était congelée à travers tous ces poils et avait formé un solide glaçon devant la bouche. Quand je lui criai, selon la coutume : « *Dicsértessék !* » — Loué soit-il ! (Jésus-Christ) — il voulut répondre « *Mindörökké ! !* » — A tout jamais ! — Mais il ne le put : sa bouche était barrée ; aucun son n'en sortit. Il a coupé sa moustache depuis!

Blanc-Casque et Borcza étaient très amusés.

— Est-ce bien vrai, ce que vous racontez là ? questionna la jeune femme.

— Ah ! vous en doutez ?... Vous sentirez cela, ma cousine ! Au Canada, il gèle dur, et, vous le voyez, il faut s'affubler de peaux plus ou moins à la mode. Avez-vous chaud, au moins, là, sous la fourrure et les grosses couvertures de ce bon M. Labelle ?

Elle avait chaud. Elle se sentait gaie et vivante comme une enfant gâtée.

Tout à coup, une grande éclaircie brilla devant eux. On eût dit qu'un flot subit de lumière blanche envahissait le monde. Au détour du chemin tortueux, à la brusque sortie du bois, l'immense échancrure de la Qu'Appelle s'effondrait à leurs pieds.

Nul coup de théâtre ne peut produire semblable effet. L'âme est saisie de vertige, d'admiration et d'épouvante à la fois devant le spectacle subit, si nouveau et si peu attendu, et si

grandiose dans les proportions, dans la diversité, dans l'harmonie des objets qu'il présente aux regards du spectateur que la bonne fortune amène en ces lieux.

Cousin le Russe arrête ses bœufs, étend la main d'un grand geste solennel :

— La Vallée, notre patrie ! déclama-t-il en souriant.

La Vallée ! Dans tout le pays, c'est le nom qu'on lui donne. Il y a d'autres vallées aux environs. Celle-ci est la vraie, la grande, la douce et belle. Qui n'a pas vu la Vallée Qu'Appelle en cet endroit n'a rien vu !

Soit que le printemps fasse reverdir ses milliers de bosquets, soit que le soleil radieux se mire dans les eaux calmes de ses grands lacs, la Vallée, coquette et généreuse, sourit aux plaines sans fin, où les colons sèment et récoltent le blé dur. La Vallée Qu'Appelle est comme le collier d'émeraude que la Saskatchewan, souveraine province du Nord-Ouest, a jeté négligemment autour d'elle sur son immense manteau d'or.

Lorsque Choumak Jean aperçut la Vallée, il crut qu'un monde tout nouveau se créait devant lui. Ayant admiré quelque temps, en silence, cette œuvre du Créateur, il lui sembla que de la rivière, des lacs, des bois, un grand cri d'amour accueillant montait vers lui. Serrant la main de sa femme, il dit avec émotion :

— Borcza, nous allons être heureux !

La descente à pic effraya Borcza. On dut ensuite traverser la rivière, large d'environ cinquante mètres, sur la glace qui craquait. Puis, comme la neige des côtes avait fondu au chaud soleil de la journée, la route était glissante, et

il fallut aux pauvres bœufs beaucoup de temps et de patience pour parcourir les six derniers milles qui les séparaient du homestead.

— Sait-on le nom du brave homme qui a découvert cette magnifique vallée ? interrogea Choumak.

— C'est possible ; mais je l'ignore moi-même. Je suppose que les prêtres connaissent ces parages depuis longtemps. Ils vont et viennent chez les Indiens d'une réserve à l'autre, à cheval, en voiture, en traîne à chiens. Lorsqu'ils passent, ils disent la messe chez nos voisins, les Pâquette. Nous y allons, évidemment, nous et tous les fermiers des environs.

— Où logent-ils, vos Indiens ? demanda Borcza, anxieuse.

— Mais dans la vallée et sur les côtes, dans les bois, sur le bord des lacs.

— Où donc ?

— Oh, pas ici : le gouvernement a réservé cette partie de la vallée pour les colons.

— Bien, j'aime mieux cela ! Je ne me fie pas beaucoup à ces espèces de Tziganes.

— Pourtant, ma cousine, ils sont moins à craindre pour vous que les autres. Jamais un Peau-Rouge n'a manqué de respect à l'égard d'une femme blanche. Parfois, ils passent chez nous, et ils viennent nous acheter du lait, des légumes, du sucre, etc. ; mais ils ne payent pas : ils disent toujours qu'ils débourseront à leur retour, et ils l'oublient probablement.

— Voilà qui est intéressant ! Et vos voisins, où donc sont-ils enfouis ? Je n'ai vu aucune maison ni à droite ni à gauche, pas même la fumée d'une chaumine qui se cacherait dans les bosquets.

— Prenez patience, Borcza, ma maison, mon « palais », est la première habitation qui borde ce chemin. Tout de suite après, on a les Benoît, les Pâquette, Joe Labelle, Pâquin, des Hongrois, des Slaves, et de l'autre côté de la rivière, les McPhee, les Morrison et d'autres. Plus loin encore, il y a des Anglais, de braves et bonnes gens qui nous assurent qu'il va bientôt se construire un chemin de fer le long de la Vallée. Ce sera alors le plus beau coin du Canada...

Comme il parlait, les bois voisins retentirent d'aboiements et de hurlements sauvages. Borcza se jeta contre son mari.

— Bonté divine ! s'écria-t-elle. Qu'est-ce que cela ? Courons-nous du danger, mon cousin ?

Le Russe souriait, imperturbable et malicieux.

— Ce sont des loups ! avoua-t-il tout bas.

— Des loups ! Il y a des loups dans cette vallée ? Le comte X ne nous l'a pas dit.

— Il y a aussi des ours noirs et des serpents !

Borcza joignit les mains et frissonna.

— Choumak Jean ! s'écria-t-elle, où m'as-tu amenée ?

Cousin le Russe se mit à rire. Il reprit :

— Soyez sans crainte, Borcza ! Les loups de la Prairie ne sont pas féroces ; jamais ils n'attaquent les gens ; au contraire, ils sentent l'homme et s'enfuient au plus vite à son approche. Quant aux ours, ils sont peu nombreux et ne demandent qu'à vivre en paix. Si, par hasard, on les rencontre, il faut les saluer et s'éloigner prudemment. L'ours noir se défend, mais n'attaque pas.

— Vous dites cela pour nous encourager,

n'est-ce pas ? Et les serpents ? Sont-ils aussi d'innocentes petites bêtes comme les autres ? Ce sont eux surtout qui me font peur.

— S'il en est ainsi, vous êtes sauve, ma brave cousine. En effet, si vous les craignez, vous serez toujours sur vos gardes. Les serpents sont ici très familiers et très faciles à tuer. Un petit coup de baguette les met à la raison. Je ne crois pas qu'ils soient venimeux.

— Les voit-on facilement ?

— Oui, ils sont longs de deux ou trois pieds, et ils ont de belles couleurs noire, jaune et rouge, qui brillent au soleil...

Deux chiens accoururent en aboyant. Derrière une butte, on entendit des cris d'enfants.

— Nous y sommes ? demanda Borcza avec joie.

— Oui, répondit le Russe.

Un grand garçon avait déjà ouvert la grosse barrière de la cour. Mme la Russe, les Russons et les Russettes débordèrent aussitôt comme une trombe de la cabane. Borcza et Choumak Jean tombèrent dans leurs bras, et tous, là, dans la cour, se mirent à pleurer, puis à rire et à causer comme s'ils ne s'étaient plus vus depuis plus de mille ans.

CHAPITRE VIII

# CHEZ LES CANADIENS

Y va-t-on chez les Français ? demanda Choumak à son cousin, le lendemain de bon matin.

— Hum ! fit le Russe, un pli anxieux sur le front. Fais attention, mon gars ! Est-ce nous qui décidons la chose ?

— Mais, qui serait-ce ?

— Les femmes ont-elles dit oui ? C'est là ce qu'il convient de savoir d'abord.

Les femmes, attentives, écoutaient.

— Je dis oui ! sourit Borcza. J'ai hâte d'aller chez les Français et de voir si les femmes canadiennes sont aussi bonnes et gentilles que leurs maris.

— Elles sont meilleures ! affirma Mme la Russe ; et travailleuses, et propres, et gaies. Cet hiver, quand mon dernier est arrivé, Mme Benoît est restée ici cinq jours entiers ; elle m'a soignée comme si j'avais été une grande dame. Elle-même a déjà eu quatorze enfants !

— Oh ! fit Borcza.

— Oui, les Canadiennes aiment les enfants. Mais aussi, quels jolis enfants elles ont ! gros, gras, joufflus, tout pétillants de joie et de santé.

Ainsi, vers 10 heures, les bœufs du Russe s'amenaient glorieusement vers les homesteads des Canadiens-Français. Sur le wagon familial, on avait ajouté un siège, un bout de planche brute, sur lequel trônaient Choumak Jean et sa Borcza.

L'air était délicieusement doux ; le soleil de la saison nouvelle versait à flots sur la vallée des rayons si clairs, si lumineux, que les collines, les fermes, les bois les plus éloignés semblaient se rapprocher et se pavaner aux yeux de nos voyageurs ravis.

Le Russe, solennel, ouvrait la marche. Un petit fouet à la main, il pressait le pas, et de temps en temps, jetait un petit coup d'œil en arrière pour être bien sûr que le coche le suivait. Les bœufs étaient à ses trousses. Tirant d'une force régulière et souple, ils reniflaient et passaient la langue bien haut sur leur babine écumante. Dans le traîneau, femmes et enfants caquetaient, riaient. Lorsque le cortège atteignit la clôture Benoît, il y eut une secousse soudaine : les bœufs avaient planté le jarret et reculaient devant leur maître qui s'était retourné brusquement.

— Où allons-nous ? interrogea le conducteur: chez Joe Labelle, ou chez Benoît, ou chez M. Pâquette ? Ou bien va-t-on passer chez tous ?

— C'est M. Labelle qui nous a invités, répondit Borcza. C'est sa femme que je veux voir.

Il faut aussi voir Mme Benoît, dit Mme la Russe d'un ton de commandement.

— *All right ! All right !*

Le cortège reprit sa marche. Chez les Benoît, la cour était vide, la maison muette. Seul un chien de garde aboyait sur le pas du logis. Après deux secondes d'hésitation, le Russe poursuivit sa route du côté de la ferme Pâquette, qui se trouve le long de la côte, à un demi-mille plus à l'est.

Les Hongrois ne se doutaient pas qu'ils étaient guettés de loin et depuis longtemps.

Ils n'étaient pas encore en vue des bâtiments que déjà la grande barrière s'ouvrait devant eux, poussée par trois ou quatre garçons et par Joe Labelle qui criait :

— Par ici, Monsieur le Russe ! Par ici, s'il vous plaît !

Puis, voici que tout un monde accourait : des femmes, des filles, des hommes, des garçons... les Benoît, les Pâquin, les Pâquette, et Mme Labelle et ses fillettes.

Et tout de suite, ce fut un bavardage amical, en français, en hongrois, avec çà et là quelques bribes d'anglais, le tout assaisonné de gestes et de grands sourires dont la sincérité n'était point douteuse.

— Pauvre brave petite femme ! dit Mme Benoît avec émotion en serrant Borcza contre elle. Venir de si loin, dites-moi donc, et dans cet état !

Car Mme Benoît avait bon œil et s'y connaissait.

— Venez vite vous reposer ! insistait-elle. Les gars vont dételer ; venez, venez vite !

Borcza souriait, et bien qu'elle ne connût pas un mot de français, elle s'étonnait de comprendre au pied levé presque tout ce qu'on lui disait. Elle aussi parlait dans sa douce langue, les yeux

sans cesse tournés vers son mari pour le presser de l'interpréter auprès des aimables Canadiennes. Mais celui-ci était lui-même trop affairé avec les garçons et les hommes qui s'étonnaient de l'entendre.

— Il parle français ! chuchotaient les enfants. C'est peut-être un Canadien ?

— Hé ! l'crapaud ! s'écriait M. Pâquette ; il parle mieux que nous !

Choumak était fier de pouvoir discourir ainsi avec les Français. Cependant, lorsque tous furent réunis dans la grande salle, et que les femmes, à la langue plus subtile, lui adressèrent la parole, il ne comprit pas d'abord. Son oreille, encore inexpérimentée, ne pouvait suivre à la course les mots précipités qui lui semblaient comme des gazouillements de jeunes oiseaux.

Plusieurs fois il dut dire : « S'il vous plaît?... Parlez lentement!» A deux reprises, il fut même tout dérouté. Voici comment : de la fenêtre, on apercevait dans le jardin, par-dessus la neige, des chevelures de pois, restes de la dernière récolte, et un objet qui intriguait Choumak.

— Comment donc appelez-vous cela ? demanda-t-il à Mme Pâquette.

— C'est un fantôme, Monsieur Choumak !

— Quoi ? un fantôme !

— Mais oui, un fantôme.

— Je croyais qu'un fantôme, c'était un mort, un revenant qui effraye les vivants.

— Oui, sans doute ! Mais celui-ci épeure les oiseaux.

— A Saint-Boniface, dit Mme Labelle, timidement, les Sœurs du couvent appelaient cela un épouvantail.

— C'est cela ! c'est cela ! cria Choumak, tout heureux de se retrouver. Au fond, c'est la même chose : un épouvantail, un fantôme, pour épeurer, épouvanter les oiseaux !...

Un peu plus tard, Mme Pâquin parlait d'un de ses petits gars, qui était toujours à « jongler ».

— Jongler ? s'informa curieusement Choumak. Vous avez un garçon qui sait jongler ?

— Il ne fait que cela, hélas ! du matin au soir, et je crois même qu'il jongle dans son lit !

— Que sait-il faire, Madame ?

— Oh ! des grimaces, des attrapes, des vilains tours à tout le monde, le petit coquin !

— Ah ! je vois, sourit Choumak, désappointé. Coquin, espiègle, n'est-ce pas ?

A part cela, tout alla bien dans la conversation. Le français du Canada était à peu de chose près, le français de Hongrie et de partout. Choumak était content et bavardait. Borcza, envieuse, lui disait :

— Il faudra que tu m'apprennes cette belle langue pour que, moi aussi, je puisse converser avec ces bonnes Canadiennes.

Mais M. Pâquette se leva. Son regard sérieux parcourut l'assemblée.

— Il est l'heure ! annonça-t-il.

L'heure, c'était 11 heures, l'heure de la sainte messe à Saint-Jérôme, province de Québec, d'où les Pâquette étaient originaires. Depuis bientôt dix ans que ces quatre familles étaient montées au Nord-Ouest, tous les dimanches, elles se réunissaient ainsi chez les Pâquette qui, à cause du nombre de leurs enfants, avaient une chambre assez vaste pour contenir l'assistance.

Donc, comme c'était « l'heure », tous se levè-

rent, et leur regard immédiatement chercha le grand Crucifix appendu au mur blanc du fond de la salle. Les visages, tantôt si gais, avaient pris soudain une expression calme et sereine ; les fronts et les genoux ployèrent, les mains se joignirent, et pour quelques instants le silence resta suspendu dans la salle au-dessus de l'assemblée.

Les Hongrois, peuple religieux, s'étaient aussi jetés à genoux, et se frappant la poitrine à grands coups, se courbaient au point que leurs fronts touchaient presque le plancher.

Mme Benoît commença le chapelet, l'humble prière connue de tous. Pour donner le ton, elle prononçait chaque mot distinctement, posément, ce qui agaçait les enfants. Eux voulaient aller de l'avant ; ils se dépêchaient et bredouillaient. Mme Benoît s'arrêtait et les regardait. Les choses se raccommodaient.

Le chapelet fut suivi des prières de la messe que M. Pâquette, qui avait de l'instruction, lut dans son gros paroissien. Enfin, tous ensemble, ils chantèrent un long et beau cantique en l'honneur de la bonne sainte Anne, la grande thaumaturge du Canada...

Borcza a tiré son mouchoir et soupire en s'essuyant les yeux. Sans doute pense-t-elle à sa mère qui, tout là-bas, doit prier aussi en ce jour à l'église du village ; elle voit cette église comme si elle y était ; elle entend le clerc qui chante accompagné d'une musique bruyante ; le vieux prêtre est à l'autel, et lorsqu'il se retourne pour le « Dominus vobiscum », il lui semble qu'il la regarde, comme il le faisait souvent...

Midi avait sonné à la petite pendule apportée de Québec. Les oraisons finissaient. Les gars

et les filles sautèrent debout, tandis que les parents se relevaient lentement avec un soupir, un long soupir, qui était un dernier appel, un dernier cri de leur cœur à la Bonté divine.

Les Canadiennes s'empressent vers la cuisine; les filles courent à la table et aux armoires, jettent et ajustent la grande nappe blanche, sortent et disposent la faïence qui luit, propre et belle sous les rayons que le soleil complice se hâte de verser par un coin de la fenêtre.

Alors les Hongrois se regardent et se parlent tout bas.

— Ils vont dîner. Allons-nous-en ! confie Borcza à la Russe.

Déjà elle a pris son beau châle de soie rose ; elle le plie et va le poser sur ses cheveux blonds, quand Mme Pâquette l'aperçoit et accourt effarée.

— Non, non, Madame Choumak, vous n'allez pas partir ainsi, jamais de la vie ! Vous allez dîner avec nous ! Et vous aussi, Madame la Russe, et tous !

Et se tournant vers Choumak :

— Dites-leur donc cela, voulez-vous bien, Monsieur Choumak ?

— Nous sommes trop, Madame Pâquette ! disait Borcza en mettant les mains sur les épaules de la bonne femme ; nous sommes trop ! Et vous ne nous attendiez pas ! Laissez-nous partir ! Que le bon Dieu nous préserve de venir ainsi sans gêne manger ce que vous avez.

Mme Pâquette se mit à rire de bon cœur.

— Ne soyez pas en peine à ce sujet ! expliqua-t-elle. Nous avons de quoi manger, grâces à Dieu ! Asseyez-vous, et vous verrez !

Les Hongroises se rassirent, et elles virent une table dressée et servie aussi superbement que chez les magnats de la Hongrie. Elles admirèrent surtout la douce gaieté, la bonhomie, la respectueuse affection qui débordaient de tous les cœurs, ou plutôt, disons-le, de l'âme de ces Français, lorsqu'ils entouraient et honoraient leurs voisins étrangers comme des hôtes privilégiés.

La fin du repas fit sortir des poches les pipes et le tabac rouge de Québec. Les hommes quittèrent la place afin de pouvoir boucaner dehors à leur aise, tandis que femmes et filles, restées seules, se firent plus affectueuses et plus intimes.

Mme Pâquette ouvrit un grand coffre duquel elle sortit de grosses pelotes de laine blanche, des tricots, des couvertures, des caleçons, et un tas d'affaires de femmes dont j'ignore le nom.

— Du bien beau « butin » ! s'exclamaient les Canadiennes.

Borcza examinait, soupesait les articles.

— C'est vous qui faites cela ? demanda-t-elle par signes à la fermière.

— Oui, moi et mes filles ! Nous faisons nous-mêmes tout ce dont nous avons besoin à la maison. Cela coûte moins cher et c'est de bien plus de durée que la marchandise achetée.

Tout en parlant, la fermière-artiste traçait de grands gestes adressés à Borcza. Elle continua :

— Nous avons des moutons, dix, vingt... Vous comprenez, des moutons ?... Bêh ! bêh !...

— Ah ! fit Borcza.

Elle comprenait.

Mme Pâquette lui montra sa quenouille, son rouet ; puis, ouvrant une porte qui donnait sur le bout de la salle :

— Regardez ! dit-elle en se rengorgeant.

La Hongroise joignit les mains.

— Doux Jésus ! s'écria-t-elle... Un métier de tissage ! Un métier comme celui de ma mère ! Ah ! que j'appelle mon mari pour lui montrer cela ! Il va faire de beaux yeux !

Ce fut elle qui en fit de beaux yeux, lorsqu'elle ouvrit la porte et vit !... Dieu éternel et tout-puissant, quelle honte, quelle honte devant des étrangers ! La pauvrette crut en défaillir à l'instant...

Pendant qu'à l'intérieur, les femmes s'extasiaient devant « le butin » et les frivolités diverses du beau sexe de la ferme Pâquette, les hommes bouffaient des pipes dans la cour, autour des écuries et des remises qu'ils inspectaient comme des experts. Tous ces bâtiments étaient construits en perches brutes plaquées de mortier rustique, dont la composition n'était que de la boue vulgaire entrecoupée d'herbes sauvages. Néanmoins, c'était solide et chaud, et surtout pas cher.

— Monsieur Choumak, voilà comme il vous faudra bâtir, lorsque vous aurez choisi votre homestead ! disait le père Pâquette.

Il y avait là autour d'eux toute une armée de poules, dindes, oies, canards domestiques ; mais les vaches, les chevaux, les moutons même étaient absents. Ils paissaient là-haut sur les collines abruptes d'où la neige avait déjà disparu. Seul un petit poney était attaché dans la grande écurie. Il était couché et semblait dormir innocemment.

— Que fait-elle ici, cette petite vache ? se mit à rire Choumak Jean à son aspect.

— Quoi ! une petite vache ? protesta Joe Labelle. Sachez, Monsieur Choumak, que son nom de naissance est « Djoké », un nom sauteux, car Djoké est venu au monde à la Réserve des sauvages du Lac-Croche. Mais, par ici, les gars l'appellent plus communément « le Monsieur ».

— Le Monsieur ? Voilà un haut nom pour une si petite bête !

— Il le mérite, Monsieur Choumak. Djoké est le plus monsieur de tous les chevaux de la Vallée Qu'Appelle.

— Ah ! comment cela ?

— C'est qu'il a de la dignité, de la dignité comme un juge, tout cheval qu'il est ! Lorsqu'il se sent en liberté, il ne permet à personne de l'approcher. Impossible de mettre la main à sa crinière ; impossible aussi de le prendre au lasso : il connaît la corde et s'enfuit. Lorsqu'il revient à l'écurie, c'est de son plein gré, ou il ne revient pas ! un vrai Monsieur, je vous dis !... N'est-ce pas, Djoké ? ajouta-t-il en donnant au poney une bonne tape amicale sur le dos.

Djoké eut un léger frémissement et se remit à dormir.

— Il n'a pas l'air vicieux ! remarqua Choumak.

— Non, non : il ne rue pas, il ne mord pas ; seulement, il ne veut pas qu'on le poigne lorsqu'il est libre.

— Quand j'étais hussard dans la garde de S. M. François-Joseph, prononça le Hongrois avec fierté, il n'y avait, à la caserne, pas un cheval que je ne fusse capable de maîtriser.

— Vous allez voir ! dit Joe Labelle.

Djoké fut dételé et laissé libre dans la plus grande loge. Les uns après les autres, les garçons s'efforcèrent de l'appréhender à la crinière, mais toujours, au moment critique, l'animal tournait le dos, et c'était à recommencer.

Joe Labelle fit aussi son essai. Il approcha lentement, caressa la bête sur le corps, lui parla comme à un enfant. Djoké ne bougeait pas. Il regardait son homme d'un œil mi-soupçonneux, mi-amusé ; puis, tout à coup, zique !... un léger mouvement nerveux, et Joe Labelle se retrouvait où il avait commencé : devant la queue de Djoké.

— Ah ! l'crapaud ! criait M. Benoît.

— C'est-il donc malicieux ! souriait Labelle en se retirant. A votre tour, Monsieur Choumak !

Il y avait longtemps que Choumak Jean grillait d'envie de taquiner l'animal, « la petite vache », comme il l'appelait. Il ôta son gros veston et parut devant Djoké en chemise blanche immaculée, soigneusement empesée et parfumée le matin même par Borcza.

La petite vache tourna la tête, et d'un gros œil le regarda avec un air de dire : « Où vas-tu, toi, mon Hongrois ? »

Choumak Jean marcha résolument, à la hussard, ayant pour principe qu'on ne dompte les chevaux rebelles ni avec des caresses peureuses ni avec des mots d'amour.

Djoké, un peu surpris de ces manières nouvelles, fit un tour, se planta et attendit. D'un bond, le hussard est près de lui, jette les bras au large et vocifère : « Ho-wâh ! »

Malheureux, qui ignorait tout de la Vallée Qu'Appelle et des poneys indiens !...

Qu'était-il arrivé ? Nul ne le saura jamais... Un tourbillon de Djoké et de poussière tournoya soudain, qui enveloppa complètement Choumak, et la loge, et les spectateurs ahuris ; et lorsque l'air s'éclaircit, il ne restait dans la lice que Choumak Jean, mais dans quel état !

Sa belle chemise blanche immaculée, soigneusement empesée et parfumée par Borcza le matin même, ses culottes neuves, sa figure, sa moustache, tout est barbouillé !

A cette vue, les garçons tournent le dos et s'éclipsent derrière le bâtiment où ils rient de si bon cœur que tous, en essayant de se regarder, versent des flots de larmes chaudes.

Quant à Djoké, la petite vache, il chevauche à toutes jambes au travers des labours qui s'étendent le long de la rivière.

Cependant, les Canadiens entourent Choumak Jean et essayent de le consoler.

— On va arranger cela ! On va arranger cela ! répète M. Pâquette. Vous n'êtes pas blessé au moins ?

— Ah ! l'crapaud ! crie encore M. Benoît, comme il a sauté ! On n'a rien vu, et v'là ce qu'il a fait !

Joe Labelle hochait la tête.

— Monsieur Choumak, dit-il, quand vous êtes près d'un poney indien, ne criez jamais, jamais... entendez-vous ?... ne criez jamais : « Hô-wâh ! » Cela, c'est comme le cri de guerre des Sauteux du Lac-Croche ! Vous comprenez pourquoi le cheval n'a pu y tenir ?

Choumak Jean commençait à reprendre ses esprits.

— Je n'aurais jamais cru que cela fût possible ! murmurait-il. Ça avait l'air d'une petite vache innocente, et c'est un démon !... Il m'a sauté par-dessus l'épaule comme un vrai singe qu'il est !... Ah ! l'animal !... Me voilà arrangé !... Que va dire Borcza ?...

Il parlait en français ; mais ensuite, il eut un flot de mots hongrois qui crépitaient comme des coups de feu ; il adressa à Djoké souhaits sur souhaits en des termes que l'on pense.

— Allons au puits : il y a là de la belle eau claire ! invita M. Pâquette en entraînant Choumak.

C'est à ce moment que Borcza ouvrit la porte et vit... Ce qu'elle dit alors, vous pouvez le deviner. Ses hauts cris amenèrent dehors, comme une trombe, tout l'élément féminin en désordre.

Choumak Jean se débarbouillait au plus vite ; Joe Labelle, avec le balai, lui brossait les habits.

— Je vais vous donner une chemise de mon mari ! disait Mme Pâquette.

— Non, non, Madame!... Merci quand même! Mais je changerai chez nous. Il est temps de nous en aller.

La Russe aussi insistait pour un retour immédiat. La honte était trop grande : il fallait partir.

— Mon bébé doit trouver le temps long, là-bas, chez nous ! affirmait-elle.

Après de telles émotions, on le comprend, les adieux et le départ furent très calmes. Très calmes aussi furent les Hongrois sur le chemin du logis. Pour l'espace d'un long mille, peu de mots furent prononcés. Mais, soudain, Choumak Jean, presque féroce, se dresse et pousse un cri : « Hôwâh ! »

— Qu'est-ce qui te prend ? lui lance Borcza, courroucée.

— Borcza, j'ai appris quelque chose aujourd'hui.

— Qu'as-tu appris, voyons ?

— Le cri de guerre des Sauteux : Hô-wâh !... Mais, diable, cette leçon m'a coûté cher.

— Moi aussi, soupire la petite femme qui s'apaise... moi aussi j'ai appris quelque chose : les Canadiennes seront mes amies tant que je vivrai.

CHAPITRE IX

# LE HOMESTEAD

TCHOUMAK Jean n'eut pas de repos qu'il n'eût trouvé un bon homestead. En compagnie de son cousin et de Joe Labelle, qui s'était offert à les conduire, il alla explorer toute la contrée. Ils découvrirent, de l'autre côté de la Vallée, à environ quatre milles de chez le Russe, un joli site qui leur plut tout à fait.

Non seulement gisait là, inoccupée, une large bande de beau terrain fertile, n'attendant que la charrue, mais un gentil ruisseau limpide accourait du pied de la côte et serpentait en gazouillant autour de multiples bosquets. Vraiment, cet endroit ressemblait beaucoup au parc des comtes Szipiszki, le long de l'inoubliable Tisza.

— Inutile de chercher davantage, déclara Choumak. J'ai ici ce qu'il me faut !

Joe Labelle, homme sage et expérimenté, lui montra où bâtir sa maison et les autres constructions, là, derrière un grand bosquet, à l'abri des vents de l'Ouest, à portée du ruisseau qui arroserait le jardin de Madame et où les

bonnes bêtes viendraient se désaltérer d'elles-mêmes.

— Pour en finir d'un coup, ajouta le Français, demain je vous conduirai à Willowdale, et vous ferez application pour ce homestead au bureau du gouvernement. Vous payerez dix piastres, et dès lors, cette magnifique terre, ces 160 arpents vous appartiendront, avec les bois et le ruisseau. Etes-vous content, M. Choumak ?

Choumak laissa voir dans ses yeux des larmes qui brillaient.

— Je puis à peine croire, répondit-il, que ceci soit possible et réel. Monsieur Labelle, je vous le dis : quand on n'a jamais rien eu, certes, on est content d'avoir quelque chose.

— Eh bien oui, M. Choumak, c'est le bon Dieu qui a fait ces belles terres, et il les a faites pour qu'on les habite, n'est-ce pas ? Je suis heureux de vous voir satisfait.

En apprenant la nouvelle et tous les détails, Borcza manifesta la plus grande joie.

— J'en rendrai grâces à Dieu toute ma vie ! s'écria-t-elle.

Le lendemain, après que Choumak Jean eut enregistré son emprise au bureau de Willowdale moyennant les dix dollars réglementaires, il reçut aussi deux bœufs, une charrette, de la semence, des provisions, un fusil, des cartouches, voire même une tente sous laquelle s'abriter en attendant qu'il bâtît son logis. Les gros bœufs n'étaient pas domptés, il est vrai ; mais son ami, Joe Labelle, se hâta de lui promettre qu'il les apprivoiserait sans tarder.

On le devine, le cœur du Hongrois était joyeux. La tête aussi lui monta un peu, déjà !... N'était-il pas riche, désormais ? N'appartenait-

il pas du coup à la classe des propriétaires ?... Ah ! il voudrait voir les socialistes essayer de mesurer des lots et planter des piquets sur son homestead ! Etaient-ils fous, ces gars-là, d'oser s'approprier ainsi le bien d'autrui !

De plus, Joe Labelle le présenta aux commerçants de Willowdale, même à l'avocat et au banquier ; et ceux-ci, parce qu'il parlait bien l'anglais, le félicitaient, l'encourageaient de toutes façons.

— Quel bon monde ! quels braves gens ! pensait le nouveau fermier.

— Allons boire un verre ! finit-il par insinuer à ses amis. Ce n'est pas tous les jours que Choumak Jean acquiert 160 acres de bonne terre et tout un aménagement pour dix petites piastres !

Le « bar », c'est-à-dire la buvette, les accueillit à sa manière accoutumée, en souriant. Les Canadiens et les Anglais appelèrent du Scotch, du Whisky ; Choumak fit de même. Prestement les grands verres s'emplirent et, « Salut ! »... tous les coudes se levèrent ; le liquide avait disparu. Ainsi, ces braves gens avalent toujours d'un trait, quelle que soit la mesure qu'on leur sert.

— Brrr ! fit Choumak ; et son visage s'embrouilla d'une grimace effrayante. Quelle saleté ! Comment peut-on ingurgiter cette puante saloperie ?

Les amis riaient, très amusés... Eux trouvaient cela bon, excellent. Ils ne buvaient pas avec leur bouche, mais avec leur ventre.

— Vide ton verre, Blanc-Casque ! cria l'un d'eux, la bouteille blonde à la main. On t'attend pour un second « Salut ».

Blanc-Casque se raidit, se maîtrisa, et engloutit toute la drogue comme eux... une fois, deux fois, oui, hélas ! cinq fois de suite... Et vrai, ainsi que les autres l'affirmaient, c'était maintenant bon, excellent, meilleur à coup sûr que cet innocent palinka de Hongrie qu'il appréciait tant jadis.

Vous devinez le reste. En moins d'une petite demi-heure, Choumak Jean avait dépensé le prix d'un homestead, argent de son vieux père ; et non seulement il était éméché, mais il devenait méchant, il voulait se battre avec les Anglais !... Joe Labelle eut toutes les peines du monde à le calmer et à le décider au retour.

L'air frais de la campagne et des bois le remit un peu d'aplomb. Borcza fut peinée et honteuse de le voir en cet état. Cependant, elle eut toutes les indulgences possibles parce que ce jour-là était le jour du homestead. Puis M. Labelle était là pour expliquer et excuser, et aussi pour encourager et promettre que lui-même et les Benoît allaient venir aider M. Choumak et M. le Russe à construire la demeure des gens et des bêtes sur la nouvelle ferme.

— Vous verrez, Madame Choumak, quel joli petit bijou de cabane nous allons vous bâtir ! Les Canadiens et la hache, ça se connaît de père en fils ! Quel genre de maison désirez-vous construire ?

— Oh ! Monsieur Labelle, je ne suis pas fière ni difficile ! je n'en ai pas le droit. Faites-moi une petite chambre et une cuisine ; la sainte Mère de Jésus n'en eut pas davantage

— Bien, Madame Choumak. Vous aurez votre chambre, votre cuisine et deux petites fenêtres, et une porte.

— Oh ! mettez-moi une bonne porte, s'il vous plaît, Monsieur Labelle !... une porte solide, et placez-y un gros verrou ! Voyez-vous : je ne me fie pas aux Peaux-Rouges, ni aux ours, ni aux loups !

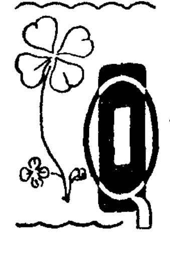
— Pardonnez, Madame ; ceci est du nouveau dans la Prairie ; ce sera le premier verrou qu'on ait vu dans le pays. Il faudra que le forgeron le fabrique, car l'article n'est certainement pas encore sur le marché.

— N'importe ! J'en veux un ! j'y tiens ! Et dites au forgeron de le faire solide à toute épreuve !

— Je le ferai moi-même pour bien vous rassurer ! déclara Joe Labelle avec le fin sourire et la noble courtoisie d'un Français qui a conscience de représenter sa race devant un public étranger.

CHAPITRE X

# VISITE DE LA ROBE-NOIRE



UINZE jours plus tard, en compagnie de Joe Labelle et des Benoît, Mme Choumak inspectait les bâtisses neuves : la petite cabane, l'écurie, le poulailler.

— Mon Dieu, que tout cela a été vite fait ! s'exclama-t-elle. Et si bien arrangé ! si solide ! C'est comme une forteresse.

Joe Labelle relevait la tête. Il se hâta de répondre, car c'était à lui spécialement que la jeune fermière avait parlé.

— Ah ! donnez aux Canadiens une hache et quelques arbres et ils vous font des merveilles ! Ainsi, Madame Choumak, vous voilà contente ?... Regardez le verrou !

— Le verrou?... Ah ! le verrou! Oui, voyons-le !

Ils entrèrent dans la cabane, et Joe Labelle manœuvra l'instrument.

— Madame Choumak, tirez sur la porte de toutes vos forces ! Un gros bœuf pousserait contre sans l'ébranler !

— C'est parfait ! sourit la bonne femme. Je ne trouve qu'un défaut à la demeure.

— Ah ! lequel ?

— Mais ces petits trous de fenêtres qu'un enfant boucherait avec sa main !

— Vous avez raison ! Cependant, remarquez-le : c'est dans le style des cabanes canadiennes, qui veulent ainsi se protéger contre les frimas d'hiver et les chaleurs de juillet. Au reste, Mme Choumak, entre nous soit dit, il vaut mieux cacher son bonheur, même aux petits oiseaux, pour qu'ils ne soient pas jaloux !... Vous et M. Choumak, vous allez être heureux ici comme des gâtés du bon Dieu !...

Les Canadiens se retirent discrètement. Le fermier et la fermière s'embrassent... Ah ! s'ils sont heureux !

Les souffles du printemps flottent à l'aventure ; des grives font toilette à l'onde du ruisseau, et là-bas, le sol des prés entr'ouvre son sein et boute au jour une telle moisson d'anémones que la terre en est toute mauve...

Déjà Choumak Jean « casse » la prairie avec les gros bœufs, tandis que Borcza, derrière le verrou, prépare un lit moëlleux pour le petit ange d'amour qu'elle attend avec impatience.

La première visite qu'ils reçurent fut celle de la Robe-Noire, le prêtre-missionnaire des Peaux-Rouges. Il arriva un beau matin au grand galop de ses poneys sauvages.

— Les Indiens m'ont parlé de Blanc-Casque ! confia-t-il ; j'avais hâte de vous connaître.

— Vous êtes le bienvenu, mon Père ! dit Blanc-Casque en français.

— Comment ! vous parlez français ?... Alors

je dételle ! Madame Choumak, je m'invite à dîner, à la bonne franquette, n'est-ce pas ?

Les prêtres de la Prairie sont ainsi faits, sans prétention et sans façons, dormant et mangeant maintes fois à la grande grâce de Dieu. Comme ils voyagent beaucoup, ils sont connus de tous ; même les protestants les vénèrent et reçoivent avec plaisir. Choumak Jean et Borcza étaient contents, comme si le bon Dieu était descendu chez eux.

— Maman ne me croira pas, dit la jeune femme, lorsque je lui écrirai que même le prêtre est venu manger à notre table.

Pendant qu'elle cuisait la soupe, les deux hommes, assis sur un banc dehors, fumaient leur pipe et causaient amicalement, comme s'ils se connaissaient depuis toujours.

— Où habitez-vous d'ordinaire, mon Père ? demandait Choumak.

— Un peu partout, mais surtout au Lac-Croche, à environ trente milles d'ici, dans la Vallée.

— Ah !... Et vous aimez les Peaux-Rouges ?

— Sans doute ! C'est pour eux que j'ai quitté la Belgique, mon pays natal, et ma famille, et tout ce que j'aimais.

— Oui, je comprends ; mais, les Indiens, sont-ils aimables ?

Le prêtre soupira et sembla réfléchir.

— Les Peaux-Rouges, dit-il enfin, ne seront jamais des hommes comme nous. Ils ont leur caractère, leurs coutumes. Les Européens n'ont pas apprécié les sauvages à leur juste valeur. D'ailleurs, les faits sont là : comparez la race rouge d'aujourd'hui à ce qu'elle était avant l'arrivée des Blancs, et si vous avez du cœur, vous

plaindrez ces pauvres gens que la rapacité des Européens a plongés dans le triste état où vous les voyez. Il y a quelques années seulement, tout le pays leur appartenait. Ils étaient libres de chasser partout dans la Prairie. C'était une belle vie pour eux. Ils ont dû se retirer devant l'invasion blanche ; acculés dans leurs Réserves, ils sont comme des oiseaux auxquels on a coupé les ailes. Cependant, même ainsi, il y a de beaux caractères chez les Indiens. Nous élevons des centaines d'enfants dans nos écoles-pensionnats du Lac Croche, de Lebret et d'ailleurs ; et croyez-moi : en peu de temps, ils se civilisent à leur manière ; il y a des saints parmi eux, comme parmi les Blancs. Au reste, vous aurez l'occasion de juger les Peaux-Rouges par vous-même.

— Comment cela, mon Père ? On ne les rencontre pas ici.

— Non, mais vous viendrez visiter l'école du Lac-Croche, un dimanche, et après la messe vous pourrez faire la connaissance de ces bonnes gens.

— Alors, au Lac-Croche, les Indiens et les Blancs vont à la même église, à la même messe?

— Mais oui ! Et il s'est créé de grandes amitiés entre quelques Peaux-Rouges et des fermiers, leurs voisins. J'espère qu'il en sera de même ici bientôt, car, s'il plaît à Dieu, nous allons bâtir, pour les colons, une petite chapelle, où, naturellement, les Indiens de passage s'arrêteront parfois.

La nouvelle électrisa Blanc-Casque.

— Borcza, cria-t-il, écoute donc ce que le prêtre dit : il va se bâtir une chapelle ici tout près, où les Indiens viendront prier avec nous.

Borcza sentit son cœur se fondre dans sa poitrine. Elle voulait justement demander au Révérend Père ce qu'elle allait faire pour pratiquer sa sainte religion dans ce pays barbare. Elle accourut donc à la porte.

— C'est vrai ? dit-elle encore douteuse.

— Oui, répondit le prêtre. J'en ai parlé aux Canadiens ; la chose est décidée. Vous connaissez Joe Labelle ?

— Mais, c'est lui qui a bâti notre cabane, avec les fils Benoît ! Que Dieu les bénisse tous !

Elle parlait en hongrois, langue que le missionnaire balbutiait à peine. Blanc-Casque, attentif, se hâtait de traduire.

Les fermiers vont amener des logs, continua le prêtre ; en nous y mettant tous ensemble, hommes et femmes... les hommes pour construire, les femmes pour plâtrer, nous aurons tôt fait d'élever au bon Dieu une petite maison qui attirera sur nous ses bénédictions. Vous viendrez aussi, M. Choumak ?

— Assurément, mon Père ! Je ne manie pas la hache facilement, mais je ferai mon possible pour le bon Dieu.

— Aussitôt la chapelle terminée, ajouta la Robe-Noire, nous la bénirons solennellement, et nous aurons un grand pique-nique auquel nous inviterons toute la contrée, les Blancs et les Peaux-Rouges.

— A la bonne heure ! s'écria Borcza. Je ne pourrai pas vous aider à bâtir ; mais au pique-nique, j'irai, assurément !

CHAPITRE XI

# LA CHAPELLE, LE PIQUE-NIQUE

DURANT la saison des semailles, toute la contrée ne parla que de la future église et du pique-nique de la Robe-Noire.

Les moins fervents pensaient avec délices à la croix qu'ils allaient aider à élever dans les airs pour annoncer à tous que la civilisation avait pris possession de ce pays païen. Beaucoup montraient plus d'intérêt à l'entreprise nouvelle qu'à leur propre maison ou homestead.

Ce fut le père Benoît qui amena la première charge de logs (billots) au lieu choisi, à deux milles de la ferme Choumak. Bientôt on vit cinq, six et jusqu'à dix voitures se succéder, toutes craquant sous le poids des peupliers abattus dans la forêt voisine.

A la date fixée, la Robe-Noire reparut et dressa sa tente sur une butte, au pied de la côte. Les fermiers aussi furent fidèles au rendez-vous, munis de haches bien affilées. Joe Labelle était là, ainsi que tous les Canadiens,

des Hongrois, des Bohémiens et Slaves, et des Ecossais, et le vieux Roppe, qui avait apporté son violon.

La Robe-Noire fit d'abord une grande croix qui fut plantée à l'endroit où devait se dresser l'autel ; et l'on se mit à l'œuvre, gaiement, résolument.

Joe Labelle et Auguste McPhee dirigeaient les travaux. Ils étaient tous de forts hommes. Les uns sciaient, équarrissaient ; les autres ajustaient les morceaux. Les murs montaient à vue d'œil. Bref, en trois jours, l'ouvrage fut terminé.

Oh ! ce n'était pas la cathédrale de Montréal! Mais c'était joli, et propre et neuf. Le clocher pointu était surmonté d'une grosse croix en chêne massif. Sur l'autel, ils placèrent une petite statue de Notre-Dame de Grâces, récemment arrivée de Montréal.

La Robe-Noire, radieuse, reconnaissante, annonça la bénédiction de la chapelle pour la Pentecôte, et demanda aux architectes d'inviter au pique-nique tous leurs amis de Willowdale et d'ailleurs, tandis que lui le Père, il amènerait des Peaux-Rouges, des Cris qui habitent le long du Lac Rond, et des Sauteux qui vivent dans les plaines et au Lac-Croche.

Oh ! comme la fête de la Pentecôte fut longue à s'en venir cette année ! La jeunesse et les enfants disaient qu'elle ne viendrait jamais ! Aussi le dimanche matin, le soleil était à peine levé que déjà des charrettes dévalaient de toutes les côtes ; bientôt des tentes nombreuses papillonnèrent le pré autour du nouveau temple ; Peaux-Rouges et Visages-Pâles s'accostaient et se saluaient avec de bons sourires et des cris de joie...

La Robe-Noire est épanouie. A ses yeux, la petite chapelle en logs est plus belle que maintes grandes églises. Çà et là de mignons drapeaux canadiens, anglais et français flottent à la brise légère. Les femmes et les filles ont tressé des guirlandes. Partout les fleurs de la Prairie dressent la tête, très heureuses, elles aussi, et très fières d'assister à la solennité.

Ce fut un vrai grand jour, la date de la fondation solennelle de la colonie naissante. Ainsi, comme Montalembert l'a dit, en Europe, au temps de nos ancêtres, la Robe-Noire, envoyée de Rome, bâtit et bénit la première petite chapelle rustique dans la solitude sauvage où s'étendent aujourd'hui les plus grandes villes peuplées de millions de chrétiens. Ainsi naquirent Paris, Londres, Vienne, Moscou et Bruxelles, Liège et Namur, et toutes les villes et les villages des pays civilisés. Et qui sait si plus tard, bientôt peut-être, la Vallée Qu'Appelle ne sera pas remplie, elle aussi, de cités florissantes aux industries prospères, aux églises superbes dont les clochers altiers porteront la croix du Christ bien au-dessus de nos collines boisées !...

Quoi qu'il en doive être, la petite chapelle est maintenant bénite, et la joyeuse population est assise par groupes sur l'herbe verte. On échange des provisions ; l'appétit est grand. Déjà Roppe fait chanter son violon.

Les Canadiens entonnent « Alouette » et « Par derrière chez ma tante », tandis que les Ecossais donnent aux Peaux-Rouges une exhibition de leurs « jiggs » (danses pastorales).

Lorsque les jeux commencèrent, il y eut d'abord des courses de tous genres pour hommes et pour femmes, pour garçons et filles, pour les

vieux, pour les jeunes, pour les gros, pour les maigres, pour les Peaux-Rouges et les Visages-Pâles. Blanc-Casque eut le premier prix. Les Indiens étaient déçus !

Ensuite, on sauta. Les Sauteux sautèrent aussi haut, aussi loin qu'ils purent ; mais Blanc-Casque sauta plus haut et plus loin qu'eux. Les sauvages étaient choqués ! Blanc-Casque tenait sa revanche !

Joe Labelle proposa alors un nouveau jeu. Il fit asseoir Blanc-Casque et un Cri à quatre ou cinq verges l'un de l'autre, leur fit passer les bras extérieurement sous les genoux, et ramenant leurs mains entre les deux jambes, leur lia les poignets fortement, et enfin leur passa un long bâton entre les jambes et les bras. Ensuite, il mit aux mains de chacun d'eux un petit morceau de bois pointu, leur enjoignant de se piquer l'un l'autre.

Au signal de l'attaque, ce fut tout de suite si drôle que les enfants, la Robe-Noire, les femmes, tous se tordaient de rire. Les batailleurs roulaient à droite, roulaient à gauche, glissaient, roulaient encore, approchaient. Blanc-Casque piqua l'Indien le premier ; il le piqua dans la cuisse gauche.

— Ugh ! fit le sauvage.

Blanc-Casque, excité, revint à la charge, et le piqua de nouveau, beaucoup plus fort !

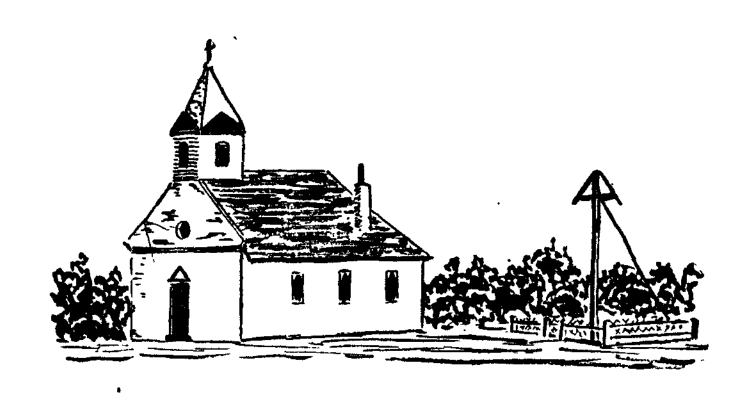
— Ugh ! Ugh ! lança le Cri.

Blanc-Casque piqua et repiqua. Il aurait démoli l'Indien, si Joe Labelle ne l'eût proclamé vainqueur et champion du combat.

— Hip ! hip ! hurrah !... Gloire à Blanc-Casque !

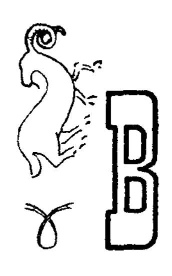
Trois fois, la foule, exaltée, vociféra son admiration et sa joie.

Ce soir-là et bien des soirs après, chez les Peaux-Rouges et partout, la Renommée aux mille bouches s'occupa de Blanc-Casque, du phénomène nouveau, de la splendide étoile qui venait de luire tout à coup au grand ciel bleu du Nord-Ouest...



CHAPITRE XII

# LE MALHEUR



LANC-CASQUE jubilait. Retourné au logis, plusieurs fois, ce jour-là et le suivant, il regarda sa femme d'un air malin, et lui fit « ugh !... ugh !... » comme le Peau-Rouge, lorsqu'il était piqué. A la fin, Borcza lui dit :

— Vas-tu finir avec tes « ugh, ugh, ugh » ? Il y a là-bas, à l'écurie, des petites bêtes qui, bien mieux que toi, font « ugh, ugh, ugh » !

Elle dit cela en riant, car, au fond de son cœur, elle était très fière de son mari, et très heureuse.

Elle le fut bien davantage lorsque le ciel lui fit cadeau d'une petite fille belle comme le jour, avec de grands yeux bleus et des cheveux blonds, Mariska...

Le chaud soleil de l'Ouest faisait son possible pour accélérer la pousse des blés et des légumes ; la Prairie s'était couverte de fleurs aux brillantes couleurs ; les gentils oiseaux, près de leurs nids féconds, s'en donnaient à cœur joie.

— Béni soit Dieu, qui a fait toutes ces choses ! disait souvent Borcza en joignant les mains. Et béni soit également le vieux comte X., qui nous a envoyés ici !

Pourquoi ma plume s'arrête-t-elle soudain ?... Se refuse-t-elle à décrire la tempête de douleur qui, subitement, va ravager ces champs de fleurs et arrêter sur les lèvres les sourires qu'on avait cru devoir être éternels ?

Hélas, le mal n'est jamais très loin du bien, et les sanglots sont souvent mêlés, pour ainsi dire, à nos meilleurs accès de joie.

A la ferme Choumak, le soleil à beau luire et les oiseaux chanter ; le bonheur a dit adieu et s'est enfui...

Choumak Jean, rappelle-toi la sage parole du juge hongrois : « Si vous continuez à boire, je vous avertis : vous finirez mal ! »

Choumak ne se rappelle rien. Il s'est fait beaucoup d'amis, il est connu de tous, il sert d'interprète, on aime ses histoires. Lorsqu'il paraît à Willowdale, tous veulent boire à sa santé. De plus, parce qu'il supporte mal la boisson, quelques-uns sont toujours à ses trousses pour s'amuser à ses dépens.

Choumak Jean est devenu un ivrogne abruti. Il n'a cure ni de sa ferme, ni de sa femme, ni de son enfant.

Il est découragé, dit-il ; il est malade ! Il ne travaillera plus ! Il est dégoûté de la vie ! Il en finira, crie-t-il, avec ce homestead solitaire, avec cette maudite Vallée, avec ce Canada sauvage !...

Il y a deux mois déjà que cela dure. Présentement, l'ivrogne est absent depuis trois jours,

et Borcza est presque à bout : elle a tant pleuré, tant prié en vain ! Son mari ne prétend pas l'écouter, pas plus qu'il n'a voulu écouter Joe Labelle et le père Benoît, lorsque ceux-ci l'ont mis en garde.

Une pensée subite traverse l'esprit de la pauvre femme et la frappe au cœur, tant elle est cruelle :

— N'a-t-il pas volé *mon* argent ?

Borcza court à la petite armoire où elle tenait caché son argent, le cher trésor reçu à leur départ des mains tremblantes de sa vieille mère... et elle pense défaillir.

— Il l'a volé ! s'écrie-t-elle en sanglotant. Il l'a volé, le monstre, le parjure !

Elle n'entendit pas la charrette qui arrivait et s'arrêta dans la cour ; mais bientôt elle reconnaît la voix de l'ivrogne.

Choumak Jean peut à peine descendre de son wagon ; il trébuche et jure comme un païen ; il appelle du seuil à la maison :

— Borcza !... Hé ! Borcza !

Borcza ne répond pas.

— Me voici, ma petite femme chérie ! Embrasse-moi, ma Borcza !

L'embrasser ! Elle sent son haleine puante ; elle recule, l'œil mauvais, le visage sombre.

L'ivrogne s'indigne. Il tire de sa poche une grosse bouteille de whiskey, et « glou-glou »... il engloutit. Puis, tendant le poison à sa femme :

— Tiens ! Bois aussi ; je le veux !

Borcza voit rouge ; elle saisit la bouteille, et la brandissant, s'écrie :

— Tu n'as pas honte, sans-cœur que tu es ? Lâche ! paresseux ! voleur !

Elle brise la bouteille en mille morceaux sur le plancher ; et elle répète : voleur ! voleur !

L'ivrogne en a bondi. Il empoigne le grand couteau qui gisait sur la table et s'élance. Borcza saute dehors et s'enfuit. Lorsqu'elle se retourne, elle voit la porte qui se ferme brusquement ; elle entend le gros verrou qui glisse et retombe en claquant ; et elle frémit, pensant à son bébé enfermé seul avec le monstre en furie.

— Oh ! Dieu ! mon Dieu ! sanglote-t-elle.

Vite, elle accourt, secoue la porte, la bat des pieds et des mains... Peines inutiles ! Joe Labelle l'avait dit : un gros bœuf ne l'aurait pas ébranlée.

Elle appelle, elle supplie son mari de lui ouvrir. Pas de réponse.

Elle court à la minuscule fenêtre et horreur ! elle voit, elle voit la brute, les yeux hagards, se pencher sur le berceau... Elle voit... elle voit le grand couteau se lever, s'abaisser... Dieu tout-puissant, où étais-tu à ce moment-là ?...

La mère s'est affaissée. Elle crie, s'arrache les cheveux... Elle sent la grande lame du couteau lacérer sa chair, pénétrer dans son corps, dans son cœur...

Les deux bœufs, arrêtés dans la cour, regardent de leurs grands yeux pleins d'étonnement ; les poules courent, effarées, sentant le malheur proche ; et le chien, tendant le cou, se plaint en de longs hurlements que toute la vallée, la rivière, les bois, les lacs, écoutent avec frayeur.

— Au secours ! Au secours ! gémit la pauvre mère en se levant. Au secours ! Au secours !

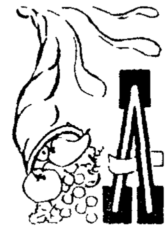
Elle s'élance, s'arrête, revient, puis s'enfuit à toutes jambes avec la résolution soudaine de gagner la ferme de son cousin le Russe.

A cette époque, même dans la Vallée, les chemins étaient à peine tracés. Il fallait monter, descendre, remonter, contourner la rivière et les coulées.

La femme Choumak n'avait pas parcouru le premier mille, qu'épuisée elle dut se laisser tomber sur une butte... Levant les yeux, elle vit sa petite maison blanche, une heure encore auparavant tout son bonheur et toute sa joie, et maintenant le tombeau sanglant de cette enfant qui était sa seule raison de vivre et de lutter...

CHAPITRE XIII

# AU SECOURS !



SSISE sur la butte, la tête entre les mains, le corps par intervalles secoué de longs sanglots, la femme Choumak voudrait mourir.

— Choumak Jean ! Hé ! Choumak Jean ! s'écrie-t-elle en se lamentant...

Marchant nonchalamment devant ses bœufs, le Suédois Brickolson — le Swide, en style de la Vallée — survint au tournant et s'arrêta, étonné :

— Vous, malade ? demanda-t-il en anglais.

— Non, pas malade !

— Mari malade ?

— Non, mari pas malade... Mari très beaucoup méchant... mari tué bébé... grand couteau, grand couteau ! dans le bébé !

Elle dit cela très vite, puis se roula par terre en hurlant sa douleur désespérée.

Le Swide la releva, et dit :

— Vous venir avec moi. Moi chercher le Russe, Joe Labelle, Benoît. Vous monter wagon tout de suite !

Elle monta en soupirant, et les bœufs, lentements, avancèrent.

Il était passé midi, et il faisait excessivement chaud. Mme la Russe, ce jour-là, avait dressé la table à l'ombre des peupliers touffus. Elle apportait la grande casserole fumante, et, derrière elle, le Russe, les Russons et les Russettes s'amenaient en bavardant, armés chacun d'une cuiller et d'une fourchette.

— Djî ! Hâ ! criait Brickolson à ses bœufs.

— Le Swide ! dirent les enfants tous à la fois.

Mais la Russe, posant la grande casserole sur la table, joignit les mains sur la poitrine et s'écria :

— Mon Dieu ! c'est bien Borcza, pourtant !

Et elle eut l'intuition qu'un affreux malheur venait d'arriver.

Borcza sanglotait et criait. Ce fut le Swide qui expliqua.

— Bébé tué ! Choumak trop beaucoup whiskey. Grand couteau dans le bébé ! Bébé mort, tué !

Il pérorait avec de grands gestes ; ses yeux réfléchissaient l'effroi comme s'il avait vu lui-même le couteau, le sang, le cadavre...

Les Russons et les Russettes se mirent à pousser des cris, entourant Borcza qui se lamentait à fendre l'âme. Les Benoît entendirent ce tumulte extraordinaire, et comme Joe Labelle était justement là pour montrer à Athanase deux petits broncos qu'il avait achetés le matin même, ils sautèrent dans la voiture et s'en vinrent au triple galop, tandis que l'Ecossais Morrison, qui fauchait du foin de l'autre côté de la rivière, accourait aussi pour s'informer.

Le Swide se hâta de leur répéter l'histoire :

— Choumak trop beaucoup méchant ! tué bébé, grand couteau dans le bébé. Bébé mort, tué, tué ! Choumak trop beaucoup whiskey !

L'impression sur ces hommes simples fut extrêmement profonde.

— Crapaud ! fit Athanase.

— On va y aller ! proposa Labelle.

— Ben sûr, qu'on y va !

— Moi aussi ! dit Morrison.

Joe Labelle se pincait les lèvres ; son front se plissait nerveusement ; ses yeux lançaient des éclairs.

— S'il a fait cela, prononça-t-il, on va le pendre !

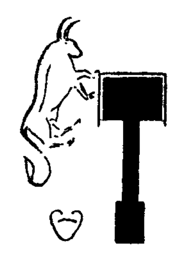
Le Russe courut à l'écurie et revint avec une grosse corde, un bon lasso...

— Moi pendre ! cria-t-il en serrant les deux poings.

Ils partirent : Joe Labelle et Athanase Benoît, le Swide et le Russe, Borcza et une fille du Russe, Ilona, celle qui, plus tard, est entrée en religion, chez les Sœurs Grises.

CHAPITRE XIV

# LE CRIME



TROIS fois, Choumak Jean a levé et baissé son grand couteau sur la tête de son enfant, et trois fois une force mystérieuse, irrésistible, a fait dévier le coup, l'arme s'enfonçant dans l'oreiller, tandis que la petite fille souriait tendrement à son père ou peut-être à des anges invisibles qui, sans aucun doute, la protégeaient.

Une sueur froide perle au front de l'ivrogne. Il frissonne, il a soif, il appelle sa femme :

— Toi, Borcza ! Hé ! Borcza !

Il tire le verrou et ouvre la porte.

— Borcza ! hé ! Borcza !

L'ivrogne veut boire. Il cherche une bouteille vide et se rend à la charrette, de laquelle il tire un gallon qui roule par terre. Tant bien que mal, il emplit la bouteille ; puis il porte le gallon derrière la remise, et soigneusement le couvre d'une brassée de foin.

— Hé ! Borcza ! Borcza ! appelle-t-il encore.

N'obtenant pas de réponse, il se fâche, il boit, il avale, engloutit. Alors le démon de l'alcool lui suggère une idée monstrueuse :

— Ah ! tu t'es enfuie ! Ah ! tu m'as aban-

donné ! Tu es sans doute allée te plaindre chez les voisins !... Eh bien ! coquine, moi aussi je te quitte ! Et quand tu reviendras, tu chercheras ton enfant !...

Il rentre à la cabane, arrache le bébé de son berceau, et gauchement l'emporte en titubant par le chemin sombre qui conduit à la rivière.

Il y a là, à un demi-mille à peine de la ferme, un passage appelé le Grand-Gué. Au moins dix chemins s'y donnaient alors rendez-vous. C'est une longue série de cascades hautes seulement de quelques pouces et dont le fond est dur comme roche. En aval, l'eau coule profonde sous les broussailles.

Lorsque Choumak Jean arriva au Grand-Gué, il avait soif plus que jamais. Il vida presque la bouteille, et tout de suite son démon l'excita :

— Jette-la à l'eau !... Elle t'a quitté ; tu es déshonoré ; tu es seul ; jette-la à l'eau ! jette-la à l'eau !...

Le bébé portait au cou une petite médaille que la Robe-Noire avait donnée à la mère au jour du baptême ; l'ivrogne l'arrache et la jette dans le sable. Puis il va vers le gouffre. Lentement il balance l'enfant pour être bien sûr de le jeter en plein milieu du courant ; mais tout à coup, il s'entend appeler par son nom :

— Blanc-Casque ! Blanc-Casque !

Blanc-Casque devient fou... Il tremble, hésite, et se décide. Détournant la tête pour ne pas voir, il lance son léger fardeau, et il entend « splache ! » le bruit du petit corps qui frappe l'eau. L'ivrogne, du coup, se dégrise. Il s'enfuit à toutes jambes par l'étroit chemin creux qui conduit aux collines assombries de grands bois.

Qui donc avait crié « Blanc-Casque » ? C'était

un sauvage qui revenait à la Réserve des Cris, un frère de celui que Blanc-Casque avait si bien piqué au pique-nique de la Robe-Noire.

De son œil perçant, le Peau-Rouge, de loin, avait tout vu. Il frappa ses poneys très fort ; mais les pauvres bêtes étaient trop fatiguées et la charrette était surchargée, car l'Indien avait son ménage entier avec lui : sa grosse squaw (femme) et quatre ou cinq enfants. De plus, descendus au gué, les poneys voulurent boire ; et tâchez donc de pousser de l'avant des poneys sauvages qui sont dans l'eau et qui boivent ! Ils sucèrent lentement, longuement, firent quelques pas avec solennité, puis s'abreuvèrent encore à leur aise. Lorsqu'ils furent rassasiés, ils dressèrent la tête et les oreilles, comme pour dire :

— Là, maintenant, on y va !

Il était bien temps ! Blanc-Casque escaladait déjà la côte au détour du chemin creux.

Le Cri, exaspéré, lança pourtant son équipage aux trousses du criminel. Mais il arriva (en ces moments il arrive toujours quelque chose), il arriva que dans la montée, à un tournant brusque, la vieille charrette du sauvage frôla une souche, la roue cassa, et le choc fut tellement sec et vif que Madame la squaw fut projetée parmi les arbres.

Le Cri s'occupa d'abord de sa voiture, et ce fut un travail long : il fallut employer la hache, des bouts de corde, des clous. Après cela, il alla vers sa chère squaw, qui avait un pied tordu et geignait lamentablement. Il la souleva et l'aida à réintégrer le véhicule mouvant.

Cependant, au sommet de la colline, caché dans des buissons épais, Choumak, secoué de frissons, Choumak épouvanté, maudissait maintenant son exécrable péché.

CHAPITRE XV

# LIS-DES-PRES BOUTON-D'EGLANTINE

IL faut que je vous dise qui était la plus grande amie de la Robe-Noire. Elle s'appelait Maskodépinig ou Lis-des-Prés, avait douze ans, et appartenait à la nation des Sauteux, de la Réserve des Plaines.

La Robe-Noire avait converti son père et sa mère, l'avait baptisée elle-même, et lorsque la mère mourut, il y a quatre ans, elle avait dit :

— L'âme de la Peau-Rouge s'envole vers le wig-wam du Grand-Esprit ; que la Robe-Noire veille sur Maskodépinig !...

Le prêtre a donc placé la fillette à l'école du Lac-Croche ; et toutes les fois qu'il y passe, il a pour elle des rubans neufs et des bonbons colorés, le « nec plus ultra » pour les petits sauvages, et aussi des sourires et des gâteries qui lui font un peu oublier qu'elle n'a plus de maman. Il lui a même fait venir de Belgique une petite croix d'argent que toujours elle porte sur la poitrine bien fièrement.

Lis-des-Prés est une noble enfant, une petite

fleur de la prairie, qui ne sait pas combien elle est jolie, qui ignore le mal, sourit par innocence et parle par franchise, donnant à tous spontanément et la joie de ses lèvres, et la lumière de ses yeux, et la bonté de son cœur.

Regardez-la sur son poney fougueux ! On dirait une fée, une petite reine en promenade dans son royaume, qui est la Prairie couverte de fleurs. Ecoutez-la babiller ! Sa voix est une musique troublante et charmeuse, douce comme la voix des roitelets sur le toit des tipies (habitations indiennes), ou comme le murmure du filet d'eau sous l'herbe verte et les fleurs gaies.

Les vacances de l'été l'ont ramenée chez son père, et celui-ci, très fier, est venu exhiber son trésor à ses amis de la Réserve des Cris. Maintenant, tous deux retournent aux Plaines, et ils arrivent au Grand-Gué.

— Que préfère mon père ? interroge Maskodépinig : le doux murmure des cascades, ou bien le mugissement des vents dans les arbres touffus ?

— Maskodépinig sait que le vent est le souffle du Grand-Manitou (Esprit) ! répond le sauvage.

— Oui, et le murmure des cascades est comme la voix de mon cœur qui nuit et jour bat pour Jésus. La Robe-Noire dit que le Grand-Manitou est toujours prêt... Mais, chut ! que mon père écoute !

Ils étaient au Gué. L'eau chantait son éternelle chanson infiniment douce, moins douce pourtant que la voix de Maskodépinig, moins douce aussi que la plainte de petit enfant qui s'élève là, tout près, dans les broussailles, derrière ce buisson d'églantines...

L'œil perçant de Maskodépinig a déjà vu. Elle saute à terre et court, Dieu ! comme elle est contente ! Quel joli papoose au visage pâle gît là sous l'églantier, à deux pouces de la rivière profonde !

— Ogini-wâbigon, Bouton-d'Eglantine, s'écrie-t-elle, le Grand-Manitou t'a déposé ici ! Que le Grand-Manitou soit béni !

Et tirant le paquet hors de l'eau, elle écarte les linges mouillés et boueux, elle serre le joli bébé dans ses bras, lui sourit tendrement, et le bébé lui répond. Elle le baise alors je ne sais combien de fois, lui sourit encore, et même une larme tombe de ses yeux noirs sur le visage d'Ogini-wâbigon.

Se tournant vers son père, qui était en selle et déjà vers le milieu du gué, elle lève le papoose et crie :

— Que l'œil de mon père regarde ! Le Grand-Manitou donne à Maskodépinig un papoose !

— Ugh ! fait le sauvage. Le papoose pâle appartient aux Visages-Pâles.

Il branle la tête et fait signe à sa fillette de déposer le bébé sur le sable. Mais Lis-des-Prés s'indigne presque. Ses lèvres se serrent ; elle presse son trésor contre son cœur.

— Le papoose pâle appartient aux Visages-Pâles ! répète son père.

— Non ! répond Maskodépinig. Le papoose appartient au Grand-Manitou ! Les papooses des Visages-Pâles sont dans les wigwams des Visages-Pâles. Mon papoose est le plus joli de tous les papooses !

Elle discourait ainsi avec le plus grand sérieux, comme il convient à une petite mère qui défend son nouveau-né.

— Ugh ! Ugh ! refit le père. Maskodépinig doit savoir que jamais le Grand-Manitou n'a donné un papoose pâle aux squaws des Peaux-Rouges.

— Eh bien ! cette fois, il en a donné un à Maskodépinig ! affirme la fillette l'un ton péremptoire.

Et s'adressant au bébé.

— N'est-ce pas, Ogini-wâbigon, c'est moi qui suis ta mère ? Ta petite bouche me sourit, ton regard brille comme la goutte de rosée matinale. Ogini chérie, parle et dis que Maskodépinig est ta mère ! Ton sourire me répond. Tu seras chrétienne, Ogini-wâbigon ! Tu seras bonne, tu seras pieuse ! Et la Robe-Noire t'aimera aussi !

Là-dessus, avec la dextérité d'une Indienne, elle vous arrange l'enfant dans son châle gris ; puis de son tablier noir elle fait une espèce de hotte, dans laquelle, sans plus de façons, elle fourre son papoose qui commençait à pleurer. Et presto ! en vraie squaw, elle le jette à son dos, et saute sur son poney qui l'attendait en dormant.

— Toi, mon petit cheval, lui dit-elle à l'oreille, sois bien sage et file doux, car aujourd'hui tu portes un grand trésor !

Le vieux sauvage fit encore ugh ! deux ou trois fois; mais Lis-des-Prés, triomphante, amena son poney près du sien.

— Hein ? dit-elle, vont-elles être jalouses, les squaws de la Réserve, lorsqu'elles verront le papoose de Maskodépinig ? Et les petites filles, mes amies, que diront-elles de mon papoose au visage pâle ? Les gentilles fleurs sont là partout, qui nous regardent. Mon Bouton-d'Eglan-

tine est bien plus joli que la plus jolie d'entre elles !

Elle babillait, babillait ! Son père était muet. Lorsqu'ils aperçurent les wigwams de leur Réserve, le sauvage se tourna brusquement vers sa fille et lui dit :

— Qui est-ce qui va le nourrir, le papoose au visage pâle ?

Maskodépinig fut si surprise de l'idée qu'impliquait cette question, qu'elle retint son poney deux secondes au moins. Elle pensa :

— Ce ne sera pas moi !... Je ne saurais.

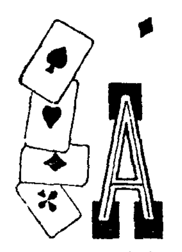
Mais elle ne le dit pas. Soudain, la réponse vint, délicieuse :

— Père, la Robe-Noire dit souvent que le Grand-Manitou, la nuit, donne à boire la rosée aux fleurs : le Grand-Manitou nourrira Oginiwâbigon !

Ayant dit cela, elle rit de si bon cœur que dans les taillis voisins les petits oiseaux, surpris, se turent pour l'écouter et aussi pour regarder et admirer ce mignon Bouton-d'Eglantine qui pendait à son dos.

CHAPITRE XVI

# VAINES RECHERCHES



THANASE, disait Joe Labelle, pendant qu'avec les autres il se hâtait vers la ferme Choumak, regarde-moi ces belles bêtes comme ça court ! Ce sont des chevaux qui te conviendraient admirablement, mon ami ! Si tu veux, je vais te les échanger pour tes bœufs ou pour les attelages. Je les ai payés un bon prix, par exemple ! Mais, je te l'assure, ils valent leur poids d'or !

— Leur poids n'est pas énorme ! répondit en riant Athanase qui désirait les acheter ; ce ne sont que des poneys !

— Comment, des poneys ?... De gros poneys au moins, de petits chevaux durs, résistants ! Tes bœufs sont vieux, Athanase ! Un de ces jours, ils mourront !

Ils parlaient ainsi, tranquillement, s'agaçant comme des amis qui marchandent, tandis que derrière eux, assis dans le wagon, le Swide, le Russe et les deux femmes gardaient un silence profond.

Tout durs et résistants qu'ils étaient, les gros

poneys ou les petits chevaux de Joe Labelle se couvraient de sueur, et ils ralentissaient considérablement leur allure. On arrivait au Grand-Gué.

— Comme ils marchent, ces bœufs ! s'écrie Thanase, ironique.

Rougissant sous l'injure, Labelle se choque, lève la main, fait psst ! et les broncos réveillés partent d'un randon énervé à travers les cascades dans une tourmente d'éclaboussures et de jets d'eau qui encadrent la voiture, miroitant au soleil comme une pluie de diamants aux lueurs d'arc-en-ciel.

— En babám, kis babacskám !... Mon bébé, mon petit bébé ! Là, là, moi voir !

La Choumak s'était levée d'un bond, les mains tendues, et elle aurait sauté du wagon, si Morrison et Ilona ne l'avaient retenue.

— Soyez calme, petite mère ! Soyez donc calme !

Mais elle criait en se tordant les mains :

— Là ! Là ! Moi voir !

Joe Labelle se retourne, a pitié, et dit :

— Elle est folle !...

Déjà ils sont loin de la rivière ; ils arrivent bientôt dans la grande clairière, qui est la cour de la petite ferme. Un silence de mort pèse sur toutes choses. Les bœufs regardent tristement et semblent demander :

— Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ? Pourquoi nous laisse-t-on attachés à la charrette si longtemps ?

La porte de la cabane est ouverte au grand large. Les poules dorment paresseusement sous les arbustes...

Mme Choumak se couvrit la figure des deux mains, et s'effondra au fond de la voiture. Les hommes sautaient à terre et couraient vers la maison, et elle pensait :

— Là, je vais tout apprendre! Hélas! Hélas!

Elle voyait déjà ce qu'eux, dans la cabane, devaient voir : son petit bébé couvert de sang, défiguré, meurtri !...

Les sauveteurs ne furent pas deux minutes à l'intérieur.

— Il n'y est pas, Madame Choumak ! cria Labelle, le cœur soulagé. Non, non, il ne l'a pas tué ! Il n'y a pas de sang, pas l'ombre d'une goutte de sang dans la maison !

Puis, parlant plus bas :

— Mais le bébé n'est pas là, ni votre mari non plus. On va les chercher et les trouver ! Ne pleurez pas !

Ils cherchèrent : Thanase dans le grand bois de peupliers noirs, le Swide et Morrison le long du ruisseau dans la coulée, Labelle et le Russe autour des écuries. Le Russe faisait tournoyer son lasso et disait :

— Que je le trouve seulement !

C'était Choumak qu'il cherchait, lui, et non l'enfant.

Joe Labelle aperçut le petit tas de foin au coin de la remise. Il eut d'abord presque peur de le soulever ; mais lorsqu'il l'eut fait, il ne put s'empêcher de rire. Il prit le gallon, l'ouvrit, sentit, et le levant bien haut :

— Thanase, cria-t-il, du vrai !

— Crapaud ! répliqua Athanase (il disait toujours « crapaud » lorsqu'il était très fâché) ; jette-moi cela à terre, et bien vite ! Tu l'as dit : c'est du vrai, du vrai poison de malédiction !

Le Russe était accouru, et regardait le gallon avec des yeux d'envie. Mais disons la vérité : Joe Labelle remit et poussa le bouchon aussi profondément qu'il put. Il replaça la cruche où elle était, la recouvrant de foin avec précaution.

Cependant Athanase défourche les bœufs :

— Allez, allez, leur dit-il, vous n'avez que trop vu !...

Les quatre hommes reviennent près du wagon, dans lequel la pauvre mère pleure et soupire.

— Madame Choumak, dit Labelle, votre mari doit être couché dans le bois quelque part avec le bébé.

— Monsieur Labelle, bébé là-bas à la rivière ! Moi voir lui là-bas, sûr, sûr !

— Pour la contenter, allons-y, propose Athanase.

Ils y allèrent donc : et les broncos n'étaient pas encore arrêtés près des cascades que la Choumak courait déjà du côté des buissons d'églantines, où gisent les langes sales et mouillés que Lis-des-Prés y avait laissés. Elle se baisse, croyant saisir son enfant... et tombe à la renverse en poussant un « oh ! » désespéré.

Ses compagnons accourent aussi et comprennent.

— Il l'aura noyé, le vagabond ! soupire Joe Labelle.

Les faces rudes des fermiers se contractent ; de grosses larmes roulent sur les joues du Russe qui, brandissant son lasso, lance à tous les vents des imprécations, des malédictions, des souhaits en termes si diaboliquement imagés

qu'une plume chrétienne se refuse à en transcrire ne fût-ce qu'un aperçu...

Ils transportèrent sur le sable la pauvre mère évanouie. Ilona alla tremper son mouchoir à la rivière et le lui mit sur le front ; puis tirant son rosaire de sa poche, elle pria Dieu d'aider là où les hommes ne pouvaient rien.

Labelle et Morrison examinent les lieux : au delà de l'églantier, pas une trace de pied ; donc, c'est bien ici que le meurtrier a dû jeter l'enfant... Déjà le Russe et le Swide ont saisi de grandes gaules et sondent les profondeurs de la rivière sous les buissons.

Cependant, Athanase caresse le chien de la Choumak, lui fait sentir les linges du bébé, et l'excite : « Cherche ! cherche ! »

L'animal court tout droit au buisson d'églantines, puis faisant brusquement demi-tour, revient le long du gué, tendant le museau et aboyant longuement dans la direction du nord. Trois fois Athanase lui fait sentir les linges, et trois fois, la bête, intelligente, vient se planter devant les cascades, le museau vers les plaines, comme pour dire :

— C'est par là qu'ils sont partis !...

Il ne fut pas compris. Regrettant leur complète impuissance, ces hommes frustes serraient les poings et maudissaient le monstre, la brute, le sauvage ! Ah ! s'ils l'avaient tenu !...

Le retour à la ferme Choumak fut triste. On marcha lentement, silencieusement, comme à un enterrement. Bientôt, la femme reprit ses sens : mais le coup avait été trop rude, la déception trop grande ; il fallut la déposer dans son lit. Ilona resta pour la soigner, tandis que les fermiers retournaient à leurs travaux.

Avant de s'éloigner, Joe Labelle tira de sa poche un petit revolver :

— Mademoiselle Ilona, dit-il, s'il revient, il pourrait... Tenez, prenez ceci ; et s'il veut faire le moindre trouble, tirez dessus sans pitié... Tuez-le comme un scélérat qu'il est !

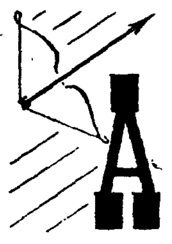
— Monsieur Labelle, répondit la douce jeune fille, veuillez garder votre arme ! Je ne saurais m'en servir et de plus je n'ai pas peur.

Lui montrant son chapelet qu'elle avait en mains, elle leva vers le ciel ses yeux innocents.

— Au besoin Dieu prendra ma défense, dit-elle ; j'ai toujours confiance en Lui !

CHAPITRE XVII

# CHEZ LES CRIS



SSASSIN ! Où cours-tu dans la montagne ? Pourquoi ce regard farouche, et pourquoi cette bouche hideuse ? Entends-tu la voix de Dieu : « Choumak, Choumak, qu'as-tu fait de ton enfant ? »

— Non ! Mais toujours j'entends derrière moi le bruit d'un petit corps qui frappe l'eau : « splache ! » Et sous mes yeux, j'ai le visage d'un bébé qui me sourit avec tendresse !...

Choumak Jean resta longtemps, anéanti, dans le buisson où il se cachait. Il n'était pas seul : le démon s'y blottissait avec lui !

— Trop tard ! lui suggérait-il, alors qu'il voulait gémir, se lamenter, regretter son péché. Trop tard, mon ami !

Le malheureux eut l'idée d'en finir avec la vie ; ce ne fut qu'une courte pensée qu'il se hâta d'écarter.

Comme Caïn épouvanté devant le cadavre de sa victime, Choumak rugit :

— Fuyons ! Et que jamais ma femme ni mes amis ne me revoient vivant !

Il courut. Il courut tant, de colline en colline,

que, sans le savoir, il arriva au campement de Nipapinèse ou Chantre-de-Nuit (grive-rossignol), Grand-Chef de la Réserve des Cris.

De loin, il vit que les sauvages tenaient une assemblée, un pow-wow important. Des centaines de Peaux-Rouges étaient assis en cercle, dans une immense clairière, au milieu de laquelle se dressait un grand bouleau pleureur, arbre que les Indiens appellent « l'arbre de la justice », ou encore « l'arbre des pleurs », parce que, de toutes ses branches, de longues guirlandes pendent, s'affaissant vers le sol, tels des ruisseaux de larmes coulant des yeux aux heures de suprême détresse.

Sous l'arbre des pleurs, ce jour-là, un sauvage était attaché à un poteau par de solides courroies.

Avant que Choumak se fût approché, des enfants crièrent :

— Blanc-Casque ! Voilà Blanc-Casque !

A la vue de l'étranger, le Grand-Chef se leva, et vint à sa rencontre.

— Quel que puisse être le motif qui amène Blanc-Casque parmi nous, dit Chantre-de -Nuit, avec dignité, la nation des Cris le salue.

— Grand-Chef, et vous tous, je vous salue.

Et tout de suite, montrant l'Indien attaché au poteau, Blanc-Casque questionna :

— Qu'a-t-il fait ?

— Il a bu, répondit le Chef, et il a tué sa squaw et son papoose ! Aussi, tous les Cris disent : « Qu'il meure ! » Que dit Blanc-Casque ?

Blanc-Casque frémit des pieds à la tête, sentant qu'il allait prononcer sa propre condamnation. Mais il cria comme d'instinct : « S'il a fait cela, qu'il meure ! »

Alors, le Grand-Chef dit :

— Qu'il meure donc ! Qu'on brûle son wigwam ! Et qu'il soit livré incontinent à la justice des Visages-Pâles !

Nipapinèse était un parfait chrétien. Jamais cœur plus noble et plus droit ne battit dans poitrine de Peau-Rouge. Outre le cri et le sauteux, il parlait assez bien l'anglais et le français, qu'il avait appris tout jeune à l'école de la Robe-Noire. Avec beaucoup d'amabilité, il invita Blanc-Casque et quelques-uns des chefs à le suivre. Ils allèrent s'asseoir sur le grand mamelon, plat comme une table, qui domine la Vallée et le Lac-Rond. C'est là que se dressait le tipie du Grand-Chef.

A peine assis, Nipapinèse produisit une belle pipe ornée et peinturlurée.

— Blanc-Casque aime-t-il fumer l'herbe douce (tabac) ? demanda-t-il.

Blanc-Casque saisit la pipe et se mit à exhaler des bouffées odorantes avec un sourire qui en disait long. Au fait, il y avait longtemps qu'il brûlait du désir de converser avec les sauvages et de leur révéler, croyait-il, les vérités historiques qu'il avait découvertes à leur sujet dans les livres. Malgré l'agitation de son esprit, heureux sans doute d'oublier un instant ses remords, il commenca :

— Grand-Chef, et vous tous, sachez que nous sommes frères ! Ecoutez la parole que Blanc-Casque a apprise dans les écoles, dans les vieux livres savants des Visages-Pâles ! Un jour, il y a longtemps, bien longtemps, vos ancêtres et mes ancêtres avaient planté leurs tipies sur les bords d'un grand lac. Ils étaient contents ; ils étaient riches ; ils vivaient en paix. Leurs

nombreux troupeaux mangeaient la même herbe et buvaient la même eau. Mais lorsque toute l'herbe fut mangée, il fallut se séparer. Alors vos ancêtres marchèrent vers les contrées du soleil levant, tant et si bien qu'ils arrivèrent au Lac-Rond, tandis que mes ancêtres, les vieux Magyars, prirent la route opposée, marchèrent vers le soleil couchant, et nous, leurs descendants, nous voici aussi arrivés à la Vallée Qu'Appelle ! Ainsi Dieu a voulu que les frères se retrouvent au Canada.

Le Grand-Chef écoutait attentivement ; mais son visage ne dénotait aucune surprise.

— La Robe-Noire sait toutes ces choses ! affirma-t-il. La Robe-Noire nous a dit cela. Le cœur de la Robe-Noire est plein de science et de bonté pour aimer les enfants des Peaux-Rouges ; mais tous les Visages-Pâles ne sont pas comme la Robe-Noire !

— Grand-Chef, se hâta de déclarer Blanc-Casque, moi aussi j'aime les Indiens ! Je sais qu'ils sont mes frères, plus que les Français ou les Anglais !

— Les Peaux-Rouges ont peu d'amis ! répliqua Nipapinèse en secouant la tête. Blanc-Casque voit-il les plaines immenses par-delà les collines, de l'autre côté de la vallée ? Autrefois, les buffalos y paissaient par milliers pour donner aux Peaux-Rouges les fourrures et le pémican de chaque jour. C'était l'intarissable héritage de nos ancêtres. Mais les Visages-Pâles sont venus, et le cœur des Peaux-Rouges est grand de générosité : ils reçurent les Visages-Pâles comme des frères et se mirent à échanger leurs fourrures contre des couvertures, et beaucoup de bonnes et belles choses. Hélas ! les Visages-Pâ-

les ont aussi apporté aux Peaux-Rouges l'eau de feu (alcool), qui rend les hommes fous et fait mourir les nations ! Les buffalos sont morts ; les plaines sont devenues désertes, et les enfants des Peaux-Rouges auraient péri de faim et de misère, si le Grand-Chef des Visages-Pâles et les chefs des Peaux-Rouges n'avaient signé le traité qui créa les Réserves et livra aux Visages-Pâles la prairie des buffalos. Depuis lors, le cœur de Nipapinèse est triste : les Cris ne sont plus ce qu'ils étaient ; ils ne peuvent plus se lancer à la poursuite des buffalos à travers les plaines, ils ne savent plus courir. Au pique-nique de la Robe-Noire, le pied du Visage-Pâle a été plus léger et plus prompt que le pied des Peaux-Rouges.

— Si le Grand-Chef me le permet, dit Blanc-Casque conciliant, j'apprendrai à ses enfants tous les sports des Visages-Pâles.

— Blanc-Casque sait-il aussi tirer ?

Blanc-Casque, d'un bond, fut debout.

— Nipapinèse, ton fusil !

Le Grand-Chef fit un signe. Un jeune Indien revint bientôt avec une belle carabine Flobert. Blanc-Casque s'éloigna. Ce soir-là, le vent du lac soufflait avec violence.

— Lance ta coiffure au vent ! cria le Hongrois.

Chantre-de-Nuit tira sa toque de plumes et la jeta en l'air. Le vent l'emporta comme un fétu. Deux secondes, et la balle de Blanc-Casque la touchait et la faisait tournoyer par-dessus les tipies.

— Maintenant, plante ta pipe dans ce trou d'arbre.

Deux secondes, et la tête de la pipe brisée tom-

bait sur le sol, comme choit le canard ou la poule de Prairie tirée au vol.

Une foule de sauvages s'étaient approchés et avaient vu. Les enfants surtout se montraient intéressés. Ils gesticulaient, faisaient « pouf ! » et indiquaient comment la pipe était tombée. Blanc-Casque dit :

— Je vous enseignerai le tir et beaucoup d'autres bonnes choses que j'ai apprises dans les écoles des Visages-Pâles. En retour, vous me montrerez comment prendre au piège les ours, les renards et autres animaux sauvages ; Blanc-Casque ne sait pas cela ; Blanc-Casque restera chez vous tant qu'il l'aura appris.

Cette parole plut au Grand-Chef et à tous les Cris. Nipapinèse appela deux jeunes braves : son propre fils et le fils de sa sœur.

— Prenez soin de Blanc-Casque, mon ami et votre frère, leur commanda-t-il, et avant que le soleil disparaisse, allez avec lui dans la coulée des cavernes, et voyez s'il n'y a pas d'ours pris dans les pièges.

Ils sautèrent sur des poneys et partirent au galop. En passant dans la clairière, Blanc-Casque vit que l'Indien meurtrier n'était plus là. Bientôt, le long du sentier, ils aperçurent un tas de cendres qui fumaient. Le fils du Grand-Chef dit à Blanc-Casque :

— Le tipie du meurtrier !

Blanc-Casque sentit une terreur indicible l'envahir. Quel danger et quelle honte pour lui si Chantre-de-Nuit et ses Cris venaient à connaître son forfait ! Il songea au Peau-Rouge qui l'avait poursuivi, et il pensa :

— Il vaut mieux que je me sauve au plus vite !

Dans la coulée des cavernes, tous les pièges étaient intacts ; mais ils virent un gros ours noir qui jouait avec son ourson. Blanc-Casque ramassa un caillou qu'il voulait lancer pour taquiner la bête. Ses compagnons lui crièrent :

— Non, non ! Pas cela ! Notre frère ne doit jamais attaquer les ours qui ont des jeunes ! L'ours noir, lui aussi, est très méchant pour défendre son petit, comme le Peau-Rouge et le Visage-Pâle !

Blanc-Casque frémit. Il se rappela qu'il avait un reste de whiskey dans sa poche, et produisit la bouteille. Les jeunes Indiens s'écrièrent avec joie :

— Eau de feu ! Eau de feu !

— Oui, oui, eau de feu ! répéta Blanc-Casque. Mais il n'en reste pas beaucoup, pas assez pour fêter mon arrivée chez les Cris. Ecoutez : allons à Willowdale ! Blanc-Casque achètera du whiskey ! (La loi actuelle du Canada défend, sous des peines très sévères, de vendre ou de donner des liqueurs aux Peaux-Rouges).

Les jeunes Indiens ne manquèrent pas de succomber à la tentation. Aussitôt Blanc-Casque se sentit plus léger. Il pensait :

— Une fois à Willowdale, je me débarrasserai d'eux...

Le beau soleil de l'Ouest se couchait majestueusement lorsqu'ils débouchèrent au village ; et le hasard voulut que le Limited Express, en route vers Winnipeg, entrât justement en gare comme ils tournaient au coin du magasin Limoges. Une idée nouvelle traversa l'esprit de Choumak :

— Voilà mon affaire ! se dit-il ; je vais gagner Winnipeg et visiter mon ami le Polonais.

S'adressant aux Indiens, il leur chuchota très vite :

— Restez ici, et ne venez pas plus loin ! Si j'étais vu avec vous, je serais soupçonné de vous vendre du whiskey ; cachez-vous et attendez-moi !

— En voiture ! criait le conducteur du rapide qui déjà s'ébranlait avec des grincements d'acier. En voiture !

Choumak Jean sauta sur la plate-forme du dernier compartiment, d'où, agitant sa casquette, il cria « good bye ! » portez-vous bien ! aux sauvages stupéfaits.

Les deux Cris, un moment ahuris et déconcertés, se lancèrent au galop le long de la voie en montrant le poing à Blanc-Casque.

Le lendemain matin, Nipapinèse chercha son hôte. Ne le trouvant pas, il fit appeler son fils et son neveu qui se cachaient. Ils lui racontèrent que Blanc-Casque, après avoir visité les pièges, s'était enfui, et qu'ils l'avaient vainement poursuivi.

A ces mots, le visage du Grand-Chef s'assombrit.

— Eh ! quoi ! s'écria-t-il indigné, ai-je bien entendu ? Ainsi donc même le fils de Nipapinèse est un dégénéré ? Même sur la Réserve des Cris, le Visage-Pâle a échappé à la poursuite et à l'œil vigilant des Peaux-Rouges ? Et c'est vous, jeunes gens, vous, fils de chefs, descendants des plus glorieux ancêtres, c'est vous qui le dites à Nipapinèse ?... Hors d'ici ! Et que mes yeux ne revoient vos visages que lorsque Blanc-Casque sera de nouveau avec vous !...

CHAPITRE XVIII

# L'ARRIVEE CHEZ LES SAUTEUX



LORSQU'UNE jeune fille a une très grande joie, il faut qu'elle le dise, il faut qu'elle le crie. Jamais fillette n'eut plus grande joie que Lis-des-Prés promenant son poney et son papoose à travers les tipies de la Réserve des Plaines.

— Regardez mon papoose ! Regardez mon papoose !

Garçons et filles la suivent, criant leur surprise :

— Un papoose pâle ! Un papoose pâle !

Lis-des-Prés s'arrête au milieu de la clairière, où, sous l'arbre de la justice, se tiennent les pow-wow ! En vraie petite reine, elle lève la main, et le silence se fait.

— Regardez-le ! Est-il beau, mon papoose ? C'est Maskodépinig qui est sa mère ; elle l'a trouvé au Grand-Gué de la rivière Qu'Appelle sous un buisson d'églantines. Elle l'a nommé Ogini-wâbigon.

— Ogini-wâbigon ! Ogini-wâbigon ! répètent les enfants avec grande joie.

Chez les Sauteux des Plaines, il n'y a plus guère de païens ; mais le chef Powassan (Tête-Rêveuse) est un vieux dur à cuire, un méchant, oh ! si méchant, qu'il défend à sa jeune fille Chabonigauens (Fine-Aiguille) de parler à la Robe-Noire.

Contente de la réception qu'on lui accorde, Lis-des-Prés saute de son poney, et tient amoureusement Bouton-d'Eglantine dans ses bras. Toutes les petites filles se pressent et se bousculent pour le lui enlever.

— Vous l'aurez ! Vous l'aurez, leur dit-elle, si vous chantez en son honneur : Ogini-wâbigon !

Se donnant la main et formant un grand cercle autour de Lis-des-Prés, les enfants se mettent à tourner et à chanter, saluant chaque fois qu'elles passent en face du papoose :

« Ogini-wâbigon,
« Ogini-wâbigon,
« Ouvre tes yeux si bleus !
« Sais-tu bien, ma jolie,
« Qui m'est le plus chérie ?
« Ogini-wâbigon,
« Ogini-wâbigon,
« Ferme tes yeux si bleus :
« Je les baiserai mieux !

« Ogini-wâbigon,
« Ogini-wâbigon,
« Ouvre la bouche aussi !
« Et tu boiras, mignonne,
« Le lait que je te donne !
« Ogini-wâbigon,
« Ogini-wâbigon,

« Ferme la bouche aussi :
« Que je la baise ainsi !

« Ogini-wâbigon,
« Ogini-wâbigon,
« Je te dis que je t'aime !,
« Beaucoup plus que moi-même !
« Ogini-wâbigon,
« Ogini-wâbigon,
« Ferme l'oreille aussi :
« J'ai tout dit, Dieu merci ! »

La chanson terminée, ce fut une ruée à qui baiserait le premier le joli papoose pâle. Même Fine-Aiguille, la païenne, qui ne portait pas la croix comme les autres fillettes, s'approchait. Mais Lis-des-Prés serra les lèvres.

— Toi, dit-elle, tu es païenne ; tu n'auras pas mon papoose !

— Je l'aurai ! répondit Chaboniganens irritée.

Elle courut vers le wig-wam de son père.

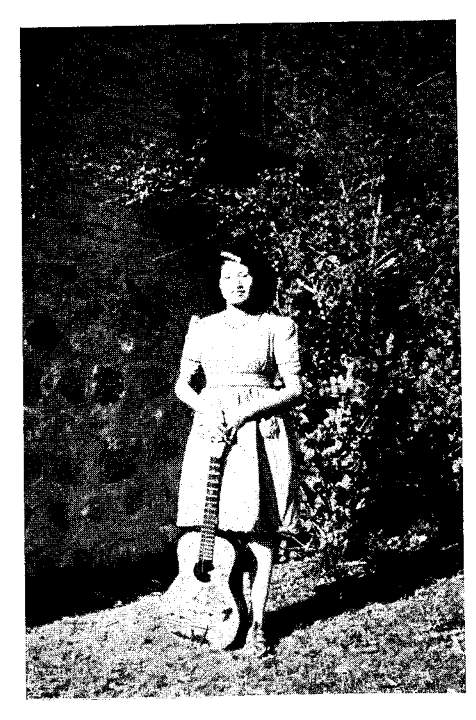
Bientôt celui-ci, le visage hargneux, parut en scène. Les Peaux-Rouges le craignaient tant que tous les enfants s'enfuirent à son approche ; les adultes eux-mêmes reculèrent à distance. Lis-des-Prés resta seule avec son père et Ogini-wâbigon sous l'arbre de la justice. Un peu plus loin, Fine-Aiguille et sa mère, la plus grosse, la plus grasse de toutes les squaws, regardaient et attendaient.

— Qui a volé le papoose des Visages-Pâles ? s'écrie Powassan, d'une voix de tonnerre.

— Grand-Chef, répond Maskodépinig en soupirant de crainte, Maskodépinig est chrétienne; Maskodépinig ne vole pas ! Elle a trouvé le papoose pâle au Grand-Gué de la Qu'Appelle.

A L'ECOLE
INDIENNE





DU
LAC-CROCHE

COLONS

HONGROIS



LES HOTES DE LA VALLEE QU'APPELLE



— Tu mens, tu mens !

— La Robe-Noire ne veut pas que je mente ! Le Grand-Esprit a donné le papoose à Maskodépinig ! C'est elle qui est sa mère !

Elle dit cela avec un tel air de petite femme, que Tête-Rêveuse ne put s'empêcher de rire, bien que son rire fût une affreuse grimace.

— Maskodépinig, reprit-il, le Grand-Manitou ne donne jamais des papooses pâles aux squaws des Peaux-Rouges. Ce papoose est un papoose volé ou perdu. Il a été trouvé par un de mes enfants ; de droit il m'appartient.

Il étendit la main. Lis-des-Prés en frissonna ; sa bouche s'ouvrit, et elle fit un effort pour mordre cette main païenne qui se posait sur son enfant.

Son père lui dit :

— Maskodépinig doit obéir au Grand-Chef !

Fine-Aiguille triomphait. Elle accourut, saisit Ogini-wâbigon, et s'enfuit vers sa mère. Celle-ci, ayant regardé le papoose, l'aima.

— Ogini-wâbigon a bien soif ! dit-elle. Le lait de la Peau-Rouge nourrira le papoose pâle !

Lis-des-Prés vit tout cela ; et elle, si douce, sentit une extrême indignation s'élever dans son cœur.

— Ah ! si la Robe-Noire était ici ! dit-elle.

Troublé par l'évocation du nom de la Robe-Noire, Tête-Rêveuse, qui, tant de fois déjà, avait eu de violentes chicanes avec le missionnaire, fit signe à tous de s'approcher.

— Le papoose pâle, déclara-t-il, est maintenant le papoose de Powassan. Si jamais l'un de vous ose parler du papoose pâle à la Robe-Noire ou à qui que ce soit, il sera lié à l'arbre des pleurs, et sa langue sera fendue en deux depuis

le bord jusqu'au bout comme la langue du serpent ! C'est Powassan qui a parlé !

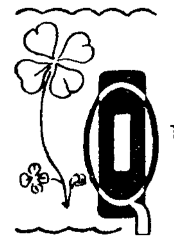
Lis-des-Prés fit un grand signe de croix, et s'enfuit en sanglotant. Cependant, plus tard, dans la soirée, elle dit à son père, d'un air de petite coquine :

— Maskodépinig avait bien dit que le Grand-Manitou nourrirait son papoose !

Il n'empêche que, toute la nuit, elle eut la fièvre. Ses cauchemars lui montrèrent Bouton-d'Eglantine, très contente, suçant le lait de cette païenne, mangeant même sa bouillie d'avoine, tandis qu'elle, sa petite mère, était liée à l'arbre des pleurs, et sa langue pendait, sanglante, coupée en deux depuis le bord jusqu'au bout ; des serpents hideux rampaient à l'entour, dardant vers elle leur langue mouvante et fourchue !...

CHAPITRE XIX

# A WINNIPEG



UE faire, seul, en un train, à moins que l'on ne pense ? Choumak Jean pensait. La casquette rabattue sur le front, les yeux rivés au plancher, sentant mieux sa culpabilité au milieu de toute une foule de braves gens qui riaient et bavardaient, il pensait à son bébé, à sa femme, à Joe Labelle, aux voisins. Tous le condamnaient, sans aucun doute, et ils avaient raison. Il se condamnait lui-même. Comment avait-il pu commettre cet horrible forfait ?

— Trop tard ! lui criait son démon.

Oui, trop tard... Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, Choumak Jean expiera ! Il a perdu femme, enfant, amis, tout ce qu'un honnête homme apprécie et chérit. Il s'en ira loin, très loin, travailler et souffrir, et jamais plus, il se le promet, il ne fera de peine à qui que ce soit ! Tout d'abord, il va s'arrêter à Winnipeg. Il ira voir le Polonais, de qui il a encore reçu une bonne lettre, la semaine précédente. Après cela, on verra ; mais, à coup sûr, il faudra s'éloigner du Canada, passer aux Etats-Unis, n'importe où...

Pendant les douzes heures que dura le trajet, Choumak Jean rumina ces pensées. Il était midi lorsqu'il arriva chez son ami le Polonais. Précisément celui-ci rentrait pour le dîner. Il introduisit Choumak dans sa modeste demeure.

Ce fut une grande joie pour ces pauvres gens de revoir leur compagnon de route. La mère appela ses enfants qui, l'un après l'autre, sautèrent au cou de leur père et l'embrassèrent avec effusion. A ce spectacle attendrissant, Choumak frémit et soupira profondément.

— Maintenant, embrassez votre ami ! enjoignit la mère aux enfants.

Ceux-ci levèrent sur l'étranger de grands yeux interrogatifs, reculèrent, et se cachèrent dans les robes de leur maman.

— Méchants enfants, dit celle-ci, qui tenait le dernier-né dans ses bras. Si vous n'embrassez pas tout de suite M. Choumak, c'est Bébé qui le fera avant vous !

Elle tendit Bébé vers Choumak ; mais Bébé se rejeta vivement sur le cœur de maman, en poussant des cris aigus.

— Ils ont tous peur de moi ! avoua Choumak avec tristesse. Ma figure est sans doute rébarbative : j'ai eu tant de malheurs ces temps-ci !

Pendant le dîner, le meurtrier conta son histoire, une histoire qu'il avait fabriquée d'avance. Il dit comment son bébé à lui était mort, là-bas, à la Vallée Qu'Appelle, malgré tous les soins et leur amour ; il dit comment sa pauvre femme si chérie, maintenant alitée chez leur cousin le Russe, se mourait elle-même de chagrin, et comment lui, infortuné, presque sans ressources, venait à Winnipeg chercher du travail et de l'argent.

— Ah ! ajouta-t-il, si ma pauvre Borcza avait un enfant comme le vôtre, je pense qu'elle guérirait !

— C'est bien simple ! lui confia le Polonais. Chez les Sœurs, à l'hospice où je travaille, il y a je ne sais combien d'orphelins, que les religieuses ne demandent qu'à placer chez des braves gens ! Si M. Choumak le veut, nous irons les voir, et tout s'arrangera facilement : la Sœur Saint-Cyprien est la meilleure des femmes !

Un rayon de bonheur inattendu passa sur le visage de Choumak. Le malheureux avait pensé :

— Si j'obtiens un bébé, je retourne chez ma femme, et lui affirme que c'est le sien !

Il se tourna vivement vers son ami et demanda :

— Comment le nomme-t-on, cet hospice où tu travailles ?

— La Miséricorde !

— Est-ce loin d'ici ?

— Non, c'est à la rue Sherbrooke. Je dois y retourner ; accompagne-moi.

Dans les pays neufs, les aventuriers et aventurières ne sont pas tous des modèles de toutes les vertus. Les mœurs y sont parfois dévergondées, et souvent le cœur humain s'y fait farouche et dur. Alors, l'infortune accompagnant infailliblement le vice, la charité catholique, ici comme ailleurs, accompagne infailliblement l'infortune...

Les grandes portes de l'hospice de la Miséricorde sont ouvertes à deux battants, invitant les affligés à entrer sans crainte ; venez, vous qui pleurez ! venez, vous qui souffrez ! Et vous, vous surtout, les petits enfants que le crime ou

l'infortune abandonne, venez ! La Miséricorde, fille du ciel, vous attend avec des bras et des sourires de mère pour vous consoler, vous soulager et vous sauver...

— Sœur Saint-Cyprien ! expliqua le Polonais, voici un de mes amis, M. Choumak, qui a eu du malheur ! Il a perdu son enfant, et sa femme est très malade ! M. Choumak dit que si elle avait un bébé près d'elle, elle guérirait.

La bonne Sœur eut un regard compatissant et encourageant pour l'ami du Polonais.

— Votre dame guérira certainement, assura-t-elle ; quant à vous donner un orphelin, certes, nous pouvons le faire ! Vous êtes catholique, Monsieur Choumak ?

Elle disait cela rondement, chaudement, comme une femme qui veut consoler un pauvre homme qui a le cœur gros.

— Oui, oui, ma Sœur, moi, catholique, très catholique !

— Eh bien ! suivez-moi ! La Révérende Mère Supérieure est occupée et ne peut vous recevoir en ce moment ; mais je vais vous montrer les enfants.

Elle congédia le Polonais, et, ouvrant une porte qui faisait face au vestibule, elle dit tout bas :

— Voici la chapelle ; prions un peu !

Choumak Jean s'agenouilla et baissa la tête ; mais il ne pria point : son cœur était plus dur que la roche ; rien, absolument rien n'en sortit.

Par les couloirs au plancher ciré où tout brillait comme neuf, où pas une poussière n'avait droit de cité, Sœur Saint-Cyprien conduisit le visiteur à la salle des tout petits. Ils s'arrêtèrent sur le seuil :

— Les voilà, Monsieur Choumak ! Il y en a,

n'est-ce pas ? Et de toutes les couleurs : des blonds, des noirs, des yeux bleus et des yeux bruns ! Regardez celui-ci comme il est beau. On dirait un Enfant-Jésus !

Choumak Jean restait cloué sur place, stupéfait. Ces petits berceaux, cette odeur de mioches, ces vagissements criards, et surtout ces religieuses au sourire si doux, allant, venant au milieu de ce petit monde... quelle révélation pour des yeux qui n'ont jamais vu !

— Avancez donc, Monsieur Choumak ! disait la Sœur. Tenez, en voici un qui vous sourit !

— Il est bien noir ! Mais l'autre, le voisin, vraiment, il ressemble... Est-ce une fille, ma Sœur ?

— Ah ! c'est une fille que vous voulez ?

Sœur Saint-Cyprien appela la Sœur de service ; et celle-ci, comprenant de quoi il s'agissait, s'écria :

— C'est mon plus joli ! Il ne pleure jamais ! Ah ! cela va me faire beaucoup de peine de le voir s'en aller !

— M. Choumak voudrait savoir si c'est une fille...

C'était un garçon ! Sœur Saint-Cyprien, toujours prompte à la joie, partit d'un doux éclat de rire.

— Vous n'avez pas de chance, Monsieur Choumak ! Mais qu'à cela ne tienne : nous en avons tant !

Dans le coin, ils découvrirent une fille, qui, elle aussi, ressemblait, mais pas comme l'autre. Bref, on se rendit chez la Révérende Mère Supérieure pour les formalités.

— Car, voyez-vous, Monsieur Choumak, il nous vient parfois des voleurs d'enfants !

La Révérende Mère Supérieure posa au visiteur une foule de questions, auxquelles il répondit évasivement. Comme il n'avait aucune lettre de recommandation, la religieuse décida qu'il serait mieux d'attendre qu'on eût un mot du prêtre qui le connaissait. Au reste, tout s'arrangerait, assurément !

— Y a-t-il longtemps qu'elle est morte, votre petite fille ? demanda la Révérende Mère Supérieure.

— Non. Il y a à peine deux, deux... (Il faillit dire deux jours ; mais il dit à temps : deux semaines).

— Où l'avez-vous enterrée ?

Choumak Jean baissa les yeux et frémit ; il entendit « splache » derrière lui, et se mit à trembler.

La Supérieure eut pitié de lui et se garda d'insister. Elle ajouta :

— Courage, Monsieur Choumak ! Il y a pour chacun de nous des jours tristes dans la vie ; mais Dieu est bon, et tout passe à la longue ! Nous prierons pour votre femme et pour vous. Revenez nous voir dans une quinzaine !

Choumak Jean s'éloigna en serrant les dents. Il se disait à lui-même :

— Pourquoi suis-je jamais entré dans cet hospice ?

Et d'avoir été au contact de ces âmes innocentes, il se sentit plus misérable et plus méchant. Il entendit dans son cœur une voix sinistre, la voix du diable à n'en pas douter, qui lui criait :

— Choumak Jean, quoi que tu fasses, tu es maudit !

CHAPITRE XX

# RETOUR A WILLOWDALE

OU aller ? Pourquoi là plutôt qu'ici, ou ici plutôt que là ? Que lui importe ?

Des passants le regardent et disent en eux-mêmes : « Vagabond ! » Plusieurs fillettes se sauvent à son approche.

Il va droit devant lui, à l'aventure. Il s'engage sur la Chaussée du Portage qu'il suit tant qu'il arrive hors de la ville à une série de petits cottages pauvres tout nouvellement construits. Le paysage est complètement désert ; pas une âme sur la chaussée ni dans les étroites rues avoisinantes.

Soudain, Choumak s'arrête. Là, sous une véranda, dans une voiturette blanche bordée de bleu, un bébé dort.

L'homme hésite, puis soudain se penche, étend la main sur le berceau. Mais un aboiement terrible retentit. Un chien s'élance, mord le malfaiteur aux jambes, lui déchire les vêtements.

Choumak a pris la fuite. Des femmes inquiètes, indignées, ouvrent leurs portes avec fracas.

Elles crient : « Bandit ! Vagabond ! Police, police ! »

La mère du bébé, son enfant étroitement serré contre son cœur, caresse le collie, ami fidèle et protecteur assuré.

Là-bas, le vagabond se hâte vers la cité, fiévreux, abattu. Il se parle tout haut, comme s'il ne voyait pas le monde qu'il commence à rencontrer.

Où ira-t-il maintenant ? Car il doit quitter au plus tôt cette grande ville où déjà il a tant souffert. Il songe à son joli bébé ; il soupire au souvenir de sa Borcza. Celle-ci lui est présentement d'autant plus chère qu'il l'a fait souffrir plus cruellement. Ah ! s'il pouvait la revoir en cachette, ne fût-ce que quelques instants ! S'il pouvait lui parler en secret et lui dire son repentir, son amour malheureux, tout ce qu'il sent là dans son cœur qui le torture !

Mais elle lui réclamera d'abord son enfant !... Que répondre ?... Cependant, il est vraisemblable que personne ne sait encore qu'il a jeté son bébé à la rivière ; nul ne l'a vu, sinon ce misérable Indien qui, sans doute, est retourné à son tipie et n'a cure des affaires des Visages-Pâles. Choumak pourrait donc mentir, fabriquer une histoire, prétendre qu'il ignore, qu'il était ivre, et suggérer que peut-être les sauvages ont volé l'enfant !

En tout cas, il en a assez de cette vie monstrueuse, de ce remords qui le tenaille ! Il faut qu'il aille, il faut qu'il retourne à la Vallée. Il se cachera et tâchera de s'informer.

A la station de Winnipeg, il achète son billet. Après lui, au guichet, passe une jeune femme qui se rend à Wapella, le premier village sur la

ligne avant Willowdale. A son costume, Choumak devine qu'elle est Hongroise, et comme il la voit embarrassée de paquets et d'un petit bébé, il s'approche et lui offre son aide.

Un policeman du Canadien-Pacifique lui met la main sur l'épaule, le regarde dans les yeux et l'interroge :

— Qui êtes-vous ?

— Moi ? Je vais à Willowdale.

Choumak exhibe son billet. Néanmoins, le policeman hoche la tête ; il demande même et regarde aussi le billet de la jeune femme...

— Qu'est-ce qu'il veut, cet homme ? s'écrie-t-elle dans sa langue. Je l'ai payé, mon billet, et assez cher. Dieu le sait ! Au Canada, on ne peut faire deux pas sans voir partout des soldats galonnés qui vous surveillent et qui demandent : « Où vas-tu ? D'où viens-tu ? Que fais-tu ? »

Ah ! petite mère, ne vous fâchez pas ! Vous n'avez pas remarqué l'œil méchant qui s'est posé sur la tête blonde de votre enfant ! La police du Canada veille sur vous et pour vous.

Choumak Jean n'ose songer à voler cet enfant ; mais s'il le pouvait !...

Le rapide court vers l'Ouest. Toute la nuit, les voyageurs sommeillent tant bien que mal. Le convoi arrive à Wapella et s'arrête dans une demi-obscurité. Choumak se lève ; il veut aider sa compatriote à descendre. Mais M. le conducteur lui adresse un regard significatif.

— Vous, Willowdale ! dit-il en lui commandant de se rasseoir.

Ce fut M. le conducteur en personne qui porta sur le quai les gros paquets de la jeune Hongroise.

Choumak Jean était découragé autant que surpris.

— Eh quoi ! se disait-il ; est-ce bien ceci, le Canada ? J'ai lu tant de fois dans les beaux livres que les criminels des Etats-Unis se sauvent au Canada pour échapper à la justice ; je me demande comment ils s'y prennent ! Ainsi que le disait la jeune femme : dans ce pays on ne peut avancer d'un pas, faire un geste, qu'un homme galonné ne demande : « Où vas-tu ? D'où viens-tu ? Que fais-tu ? »

L'infortuné s'endormit en pensant à cette énigme. Lorsque le train fut en gare de Willowdale, il sommeillait encore.

— Eh bien ! vous, là ? lui cria M. le conducteur irrité. A Wapella, il fallait courir après la femme, n'est-ce pas ? Et ici, vous traînez ! J'ai l'œil sur vous depuis Winnipeg, mon ami !

Quelques voyageurs se tournèrent vers le coupable. Celui-ci enfonça sa coiffure le plus qu'il put et se sauva prestement.

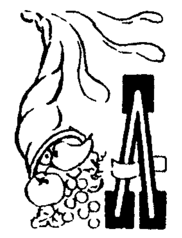
L'étoile du matin commençait à pâlir. L'air était doux. A la cime d'un érable, un merle canadien (robin) bavardait à grands frais.

Choumak Jean était trop préoccupé pour goûter la poésie de l'heure et du lieu. Au reste, il n'en eut guère le temps. A peine avait-il contourné le coin du magasin Limoges qu'il recevait une couverture sur la tête, tombait par terre, était ligoté et juché sur un poney sans savoir par qui ni pourquoi.

Quand il entendit « ugh » à sa droite, « ugh » à sa gauche, il comprit qu'il était prisonnier des sauvages...

CHAPITRE XXI

# LE JUGEMENT DE NIPAPINESE



son retour au campement des Cris, Blanc-Casque ne put soutenir deux secondes l'honnête regard du Grand-Chef. Il baissa la tête et attendit que Chantre-de-Nuit, Nipapinèse, prit la parole, espérant qu'ainsi la situation s'éclaircirait peut-être.

Mais Nipapinèse ne parla pas d'abord. Il donna dans sa langue des ordres à son fils, qui s'éloigna rapidement et revint bientôt accompagné d'une troupe de sauvages. Une squaw les suivait de près, boitant péniblement.

Cette squaw et un homme, son mari, se détachèrent du groupe qui entourait le chef, et vinrent rôder autour de Blanc-Casque, lui lançant des regards haineux.

— Est-ce lui ? Le reconnaissez-vous ? leur demanda Chantre-de-Nuit.

— C'est lui-même, répondit le sauvage. Mon œil est bon et ne se trompe pas.

La squaw ajouta :

— Le Visage-Pâle courait comme Blanc-Casque au pique-nique de la Robe-Noire.

Alors Chantre-de-Nuit se tourna vers le prisonnier et interrogea :

— Pourquoi Blanc-Casque baisse-t-il la tête ? Pourquoi ses yeux se cachent-ils au fond de ses paupières ?

Blanc-Casque ne répondit pas. Le chef continua :

— Blanc-Casque était venu chez les Cris de son plein gré ; il pouvait retourner de même : le sentier par lequel il était accouru était ouvert devant lui. Au lieu de cela, il nous aborda avec la malice dans son cœur et le mensonge sur ses lèvres. Il voulait tromper Nipapinèse, Blanc-Casque entend-il ?

Le meurtrier baissa la tête davantage et se garda bien de répondre. Nipapinèse reprit :

— La voix de Blanc-Casque est malade ! Mais peut-être son œil est-il bon et perçant pour apercevoir d'ici la rivière Qu'Appelle, et même le Grand-Gué ?

A ces mots, Blanc-Casque eut un tremblement de tous ses membres, tandis qu'un murmure de colère et de mépris courait sur les lèvres des sauvages. Le Grand-Chef poussa de l'avant :

— Pourquoi Blanc-Casque a-t-il tremblé ? Pourquoi la rivière Qu'Appelle et le Grand-Gué lui font-ils peur ?... La voix de Blanc-Casque est évidemment morte ! Le Visage-Pâle ne veut pas avouer aux Peaux-Rouges qu'il a noyé un papoose et qu'ensuite il est accouru chez les Cris pour cacher sa honte et se dérober à la justice des siens.

— C'est faux ! cria Blanc-Casque en relevant la tête avec audace et presque avec défi.

Malheureusement pour lui, ses yeux égarés rencontrèrent ceux du sauvage accusateur et ceux de sa squaw ; il soupira et se remit à trembler frénétiquement.

— Si Blanc-Casque n'est pas coupable, dit l'accusateur au Grand-Chef, mon père peut facilement le savoir des Visages-Pâles qui doivent maintenant chercher le papoose qu'ils ont perdu.

— Blanc-Casque entend-il ? reprit Nipapinèse. Un de mes enfants a vu Blanc-Casque jeter un papoose dans l'eau profonde en aval des cascades du Grand-Gué. Quel mal avait fait ce papoose à Blanc-Casque ? Depuis quand les Visages-Pâles noient-ils leurs papooses ?

La voix du chef était terrible. Blanc-Casque éclata soudain en sanglots ; puis il gémit :

— Malheur, malheur ! Oui, j'ai noyé mon enfant ! Tuez-moi, tuez-moi !

Les sauvages ricanèrent. Chantre-de-Nuit, très attristé, réfléchit quelques instants puis donna un bref commandement. Tous descendirent en hâte vers le Lac-Rond en entraînant Blanc-Casque.

Sur la rive, à l'endroit où les eaux du lac s'engouffrent dans la rivière, ils garrottèrent solidement leur prisonnier avec des courroies de cuir brut dont les sauvages se servent en toutes occasions. Et le Grand-Chef lança l'ordre :

— Noyez-le !

Les braves, d'un élan, saisirent leur proie. Mais Blanc-Casque cria :

— Un prêtre ! Un prêtre ! De grâce, la Robe-Noire !

— Nipapinèse fit signe, et les Indiens jetè-

rent le poltron par terre avec mépris, car devant la mort son cœur avait tremblé.

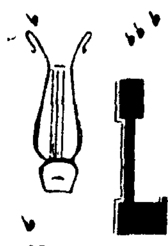
— Blanc-Casque en appelle à la Robe-Noire ? dit le Grand-Chef. C'est bien : c'est parfait ! La Robe-Noire est juste, et jugera. Précisément nous verrons la Robe-Noire demain à la chapelle des Visages-Pâles, où les catholiques se réuniront pour célébrer la grande fête de l'Assomption.

Nipapinèse ne regarda plus le coupable. Il le fit attacher à l'arbre des pleurs, où il resta le reste du jour et toute la nuit. Personne ne lui parla. Les squaws et les filles passaient en détournant la tête ; de loin, les petits sauvages lui adressaient des grimaces.



CHAPITRE XXII

# YISKI ET MASKODEPINIG



LE Grand-Manitou me la rendra ! affirmait Lis-des-Prés.

Elle le dit en se couchant, et le matin, à son réveil, sa première pensée fut pour le joli papoose pâle.

— La lumière du soleil tremble à travers les branches jusque sur le gazon, indiqua-t-elle à son père ; ainsi doit trembler Ogini-wâbigon dans le wig-wam de Powassan.

Alors elle chanta en soupirant :

« Ogini-wâbigon,
« Ogini-wâbigon,
« Ouvre tes yeux si bleus !
« Sais-tu bien, ma jolie,
« Qui m'est le plus chérie ?
« Ogini-wâbigon,
« Ogini-wâbigon,
« Ferme tes yeux si bleus ;
« Je les baiserai mieux ! »

Elle n'avait pas fini que la Robe-Noire, arrivée pendant la nuit, parut à côté d'elle. Le visage de la fillette s'épanouit. Elle joignit les mains, et s'écria :

— Oh ! que mon cœur est content ! Maskodépinig sentait qu'un très grand bonheur était proche !

Le prêtre lui sourit et se mit à lui poser toutes sortes de questions, car il aimait les enfants. Au fait, il aimait tout le monde, même les païens qui ne voulaient pas se convertir. En retour, les chrétiens de la Prairie le vénéraient et l'affectionnaient comme un père ; quant aux méchants, ils le respectaient du moins et l'admiraient, parce que jamais, malgré les injures et les menaces, même malgré un terrible coup de couteau qu'il avait reçu à la joue et dont il porte encore la cicatrice, jamais le missionnaire n'avait eu peur et son cœur n'avait tremblé.

Chez les sauvages, les adultes l'appelaient « Robe-Noire », selon la coutume dans toute l'Amérique ; mais les enfants lui disaient toujours « Yiski », ce qui est le nom d'un petit oiseau qui vole le soir et crie deux fois, en s'élevant en l'air : « Yiski ! Yiski ! »

Un jour que le prêtre, jeune et gai, partait à cheval pour la Mission de la Montagne de Tondres, les enfants l'entouraient ; et comme il lançait son poney au galop, il cria en signe d'adieu: « Yiski ! Yiski ! Les petits sauvages en eurent un indicible plaisir. Au retour de la Robe-Noire, eux aussi crièrent, en riant : « Yiski ! Yiski ! » Depuis lors, le nom lui est resté.

— Ma petite Lis-des-Prés, prends cette clochette, et va dire aux enfants que la Robe-Noire est ici pour la prière et le catéchisme.

— Oui, Yiski ! Mais avant cela, Maskodépinig désire savoir quelque chose !

— Ah ! Qu'y a-t-il ? Voyons !

— Est-il vrai, bien vrai que le Grand-Esprit

ne donne jamais, jamais des papooses pâles aux squaws des Peaux-Rouges ?

La Robe-Noire, étonnée et intriguée, hésita un instant, semblant réfléchir profondément.

— Maskodépinig, dit-il ensuite avec la sérénité d'un père qui parle à son enfant, le Grand-Esprit a bien fait toutes choses. En Belgique, dans mon beau pays natal, croissent les prunes, les pêches, les pommes ; ici, nous avons les saskatoons, les cerises à grappes et le pembina (airelle). Puis, de quelle couleur sont les lis de la Prairie, Maskodépinig ?

— Rouges, tous rouges, Yiski.

— Il n'y a jamais un lis blanc parmi les rouges ?

— Jamais ! Oh ! Yiski, ce serait si beau !

— Oui, mais le Grand Manitou ne l'a pas voulu ainsi. Chez les Visages-Pâles, les lis et les papooses sont pâles ; ici, parmi les Peaux-Rouges, tous les papooses sont rouges, comme tous les lis de la Prairie.

Lis-des-Prés doutait encore. Elle dit :

— Yiski, le Grand Manitou ne fait jamais d'exception ?

— Non, ma petite fille. Mais pourquoi ces questions ? Maskodépinig aime-t-elle les papooses pâles ?

Des larmes brillent aux yeux de la fillette. Elle serre les mains sur sa poitrine. Sa bouche s'entr'ouvre pour une confidence ; mais la parole expire sur ses lèvres...

Elle soupire, secouée d'un tremblement nerveux. Le prêtre, pour la distraire, fait tinter la sonnette.

— Va, dit-il, sonne le catéchisme !

CHAPITRE XXIII

# LE CATECHISME DE LA ROBE-NOIRE

LA Robe-Noire sait comment faire le catéchisme à ses sauvages. Pas de livre, pas de leçon à apprendre et à réciter ; mais le prêtre a de longs doigts fluets qui se lèvent et se rabaissent, et semblent contenir tout l'exposé de la foi sainte.

La Robe-Noire lève un doigt interrogatif ; tous les enfants comprennent et crient :

—Un seul Grand-Esprit, qui est partout.

Une seconde fois, la Robe-Noire lève un seul doigt ; les sauvages ont déjà répondu :

— Une seule religion du Grand-Manitou !

Une troisième fois, la Robe-Noire lève son long doigt.

— Une seule Robe-Noire du Grand Manitou !

Maintenant trois doigts sont pointés vers le ciel. Les petits Peaux-Rouges sourient, car ils connaissent leur religion. Ils se hâtent de le prouver :

— Trois personnes dans le Grand-Manitou : Père, Fils et Saint-Esprit.

Sept doigts se lèvent et s'agitent un peu, comme pour intriguer et dérouter les petites intelligences ! Les sauvages récitent à l'unisson les sept sacrements établis par Jésus-Christ.

Mais voici l'épreuve suprême : tous les doigts sont en l'air, et les yeux de la Robe-Noire semblent crier :

— Maintenant, je vous tiens ! Vous allez bien vous tromper !

C'est la Robe-Noire qui se trompe, au grand amusement des enfants qui, du premier jusqu'au dernier, débitent les dix commandements du bon Dieu.

Dans ses catéchismes précédents, le missionnaire a déjà expliqué les six premiers points du Décalogue ; aujourd'hui, il attaque le septième : « Tu ne voleras pas ! Le bien d'autrui tu ne prendras ni retiendras à ton escient ! »

Chez les Peaux-Rouges, les paróles ne comptent pas ; il faut des gestes. Le missionnaire le sait. Il tire sa montre du gousset et la fait balancer devant les yeux avides des petits sauvages.

A qui appartient cette montre ? interroge-t-il.

— A Yiski ! crient les enfants.

— Bien ! Mais Yiski dort dans son tipie ; un méchant païen vient, entre sans bruit, prend la montre et s'enfuit. Qu'a-t-il fait ?

— Il a volé !

— Evidemment ! Maintenant, supposons que Maskodépinig a dix perles. Un mauvais sujet en escamote une et la cache. Que dites-vous ? A-t-il volé, lui aussi ?

— Il a volé !

— Sans doute !

Ici, la Robe-Noire s'arrête et fouille dans une

de ses poches qu'il sort et retourne à l'envers. Un grand trou apparaît, béant, au coin droit. Les sauvageons et sauvagesses se regardent et chuchotent, en riant. Le prêtre continue :

— Vous le voyez : la poche de Yiski est trouée ; Yiski l'oublie, y met sa montre et s'en va. La montre tombe dans l'herbe sans bruit. Elle est là, toute seule, quand Maskodépinig passe et l'aperçoit. Maskodépinig ne sait pas que c'est la montre de Yiski. Vite, elle la ramasse, l'examine, puis, comme une bonne petite catholique, elle se dit : « Cette montre n'est pas à moi : que vais-je faire ? » Mes enfants, que doit faire Maskodépinig avec cette montre ?

Une contestation s'élève : les garçons soutiennent qu'elle doit donner le bijou à son père ou à son frère, parce que les fillettes et les squaws n'ont pas besoin de montre ; les filles affirment qu'elle devrait remettre la petite horloge à terre dans l'herbe, où celui qui l'a perdue viendra la retrouver. Bref, ce n'est pas clair. Le missionnaire reprend, usant d'un autre exemple :

— Maskodépinig a un petit chien blanc, dit-il ; un tout petit jeune chien qui ne sait encore rien du tout ; un jour, pendant qu'elle cueille des fleurs pour la chapelle dans la forêt, elle le perd. Mais Yiski voit le chien, le prend et l'emmène. A qui appartient ce petit chien ? A Maskodépinig ou à Yiski ?

— A Maskodépinig ! répondent-ils d'une seule voix.

— Certainement ! Mais Yiski l'ignore. Alors, que doit-il faire ?

Les enfants ne savent pas.

— Yiski va vous le dire ! Ecoutez bien ! Yiski prendra le petit chien blanc, il le lèvera dans ses

deux mains, et il criera en passant devant les tipies : « A qui est ce petit chien ? » Et Maskodépinig regardera et dira : « Yiski, ce chien est mon chien ! » Et Maskodépinig sera contente et Yiski sera content, et le petit toutou sera content. Donc, si vous trouvez quelque chose, n'importe quoi, il faut crier : « A qui est ceci ? A qui est ceci ? » Si vous ne criez pas : « A qui est ceci ? » vous volez ! Et le Grand-Manitou a dit : « Tu ne voleras pas ! »

Aux dernières paroles du prêtre, le visage de Lis-des-Prés, s'était violemment contracté ; elle avait baissé la tête, et maintenant elle sanglotait tout haut dans son tablier noir. Par sympathie, ses voisines aussi commençaient à pleurer. A cette vue, le cœur de la Robe-Noire se serra, car, même en prêchant, il n'aimait jamais attrister les enfants.

— Maskodépinig, demanda-t-il avec sa plus grande bonté, as-tu perdu ton petit chien ?

Elle fit signe que non.

— Alors, qu'y a-t-il ? Aurais-tu trouvé quelque chose ?

Il avait touché le point sensible. La fillette eut une crise de sanglots. Le prêtre comprit qu'elle avait un très gros chagrin. Il interrogea l'assemblée :

— Mes enfants, pourquoi êtes-vous tristes ? Si vous avez trouvé quelque chose, il faut le dire à la Robe-Noire.

Tous baissaient la tête et serraient les lèvres, de peur que le secret ne leur échappât. Le missionnaire prit alors un ton plus autoritaire :

— Maskodépinig, dit-il, c'est la Robe-Noire qui parle ! Qu'y a-t-il ? Pourquoi pleurer ainsi et cacher à ton père la pensée de ton cœur ?

Après un long et profond soupir, la fillette se décida :

— Yiski, ma bouche est muette ! Ma langue ne peut pas te parler !

— Et pourquoi, mon enfant ?

— Le Grand-Chef l'a défendu.

Puis, avec frayeur :

— Oh ! Yiski ! ne le lui dis pas : il est trop méchant !

A ces paroles, une sainte colère emplit soudain le cœur du doux Yiski. Son visage devint rouge comme le feu ; ses poings fermés s'agitèrent. Il dit en français des paroles qui, aux oreilles des Indiens, sonnaient comme des malédictions. Mais bientôt il se reprit, fit la prière et congédia la classe. Lui-même se dirigea directement vers le tipie de Powassan. Les enfants le regardaient en frissonnant. Lis-des-Prés était pâle comme la mort.

CHAPITRE XXIV

# LA ROBE-NOIRE ET BOUTON-D'EGLANTINE



POWASSAN aperçoit la Robe-Noire qui approche et devinant son dessein, il sort précipitamment de son tipie, une hachette affilée à la main. Ses yeux pleins de haine païenne lancent le feu de la colère.

— Que me veut encore la Robe-Noire ? crie-t-il. Pourquoi vient-elle à mon wigwam ?

Il brandit sa hache et barre l'entrée de sa demeure. La Robe-Noire ne tremble point. Elle met ses yeux dans les yeux de Tête-Rêveuse, et lui dit posément :

— Pourquoi la Robe-Noire ne peut-elle pas aujourd'hui pénétrer dans le tipie du chef ? Pourquoi ces yeux féroces, et pourquoi cette hache qui menace ? Quel crime cache-t-on ici à la Robe-Noire ?...

Le missionnaire avance résolument. Le sauvage fait briller sa hache.

— Frappe ! frappe donc ! lui crie le prêtre.

A cet instant, la squaw du Grand-Chef sort du tipie et se jette entre les deux hommes.

— Powassan, supplie-t-elle, les bras étendus, au nom du Grand-Manitou, ne frappe pas la Robe-Noire !

La fille du Chef, Fine-Aiguille, sort, elle aussi du tipie, portant un papoose qu'elle se hâte de déposer au pied d'un arbre.

— Grand Dieu ! s'écrie la Robe-Noire. Un enfant blanc !...

Et, se tournant vers Powassan :

— Ah ! je comprends ! Où le méchant païen a-t-il volé ce papoose ?

Tête-Rêveuse ne répondit pas ; il fit voler sa hache du côté de l'enfant qu'elle aurait certainement atteint, si le prêtre, d'un geste rapide, n'avait étendu la main et fait dévier l'arme. La hache atteignit la Robe-Noire au poignet, y faisant une entaille profonde d'où le sang se mit à jaillir.

— Le Grand-Chef a le cœur mauvais ! reprit le prêtre. Sa tête est maintenant pleine de colère et de folie. Lorsque la sagesse reviendra en lui, il aura honte de sa conduite devant ses enfants et il cachera son visage sous le châle de sa squaw ! Quel mal a pu faire ce papoose à Powassan pour qu'il veuille ainsi lui fracasser la tête ? La Robe-Noire veut savoir : où Powassan a-t-il volé ce papoose ?

Un rire de mépris et de défi se posa sur les lèvres du sauvage.

— Lorsque la Robe-Noire dit que le Chef des Sauteux a volé le papoose pâle, répondit-il, elle ment ! Si la Robe-Noire veut savoir qui a commis ce crime, qu'elle interroge ses chrétiens !

Le païen prononça ces dernières paroles avec une ironie si cinglante que le cœur du prêtre en fut broyé. Le missionnaire dit brusquement :

— Quoi ! Le Grand-Chef accuse mes enfants? Que le Grand-Chef donne ses ordres pour un pow-wow : il va voir comment la Robe-Noire punit les coupables !

Le prêtre lui-même prit l'enfant dans ses bras et le porta au pied de l'arbre de la justice. Puis, lorsque tous les Peaux-Rouges de la Réserve furent assemblés, il se hâta d'interroger :

— Powassan, indique-moi l'infâme entre les Sauteux qui a osé voler le papoose pâle !

— Que la Robe-Noire interroge ses chrétiens! répéta le Grand-Chef.

Les yeux du missionnaire lancèrent feu et flamme. D'une voix de tonnerre, il cria :

— Qui de vous a volé ce papoose ?

Lis-des-Prés tomba à genoux aux pieds du prêtre :

— Yiski, c'est... c'est Maskodépinig qui... Oh ! ton enfant... C'est sa faute !...

Elle sanglota éperdument... Yiski branla la tête.

— Comment ? Mon enfant a volé le papoose pâle ?...

— Non, non, Yiski, Maskodépinig n'a pas volé ! Elle n'a jamais volé !

— Alors, parle ! Comment ce papoose est-il ici ? Est-ce Maskodépinig qui l'a trouvé et apporté ?

Il avait parlé doucement, tendrement. Lis-des-Prés leva vers lui ses yeux baignés de larmes, et reconnut sur le visage de la Robe-Noire toute la bonté de son cœur.

— Yiski, soupira-t-elle, maintenant tes yeux sont bons. Ecoute donc la parole de ton enfant. Hier, Maskodépinig revenait avec son père de la Réserve des Cris ; au Grand-Gué de la Qu'Ap-

pelle, l'eau chantait son murmure ; dans ce murmure, la douce plainte d'un papoose était mêlée. Maskodépinig vit le papoose dans l'eau près d'un buisson d'églantines ; elle pensa que le Grand-Esprit lui donnait un papoose ; elle le prit ; elle l'apporta à la Réserve des Plaines. Non, Maskodépinig n'a pas volé ! Mais elle n'a pas crié : « A qui est ce papoose ? » Elle ne savait pas. Mais si maintenant Yiski lui donne le papoose pâle, elle courra au Grand-Gué et elle criera : « A qui est ce papoose ? »

Une larme coulait sur la joue de Yiski. Lis-des-Prés la vit, et saisissant la main du prêtre où le sang suintait encore, elle la baisa en disant :

— Yiski souffre, Yiski pleure ! C'est ma faute ! Qu'il me punisse !

La Robe-Noire alla prendre le bébé et le déposa dans les bras de Lis-des-Prés. La fillette sauta debout, la face transfigurée de joie et de tendresse ; et s'adressant à son père :

— Maskodépinig t'avait bien dit que le Grand-Manitou lui rendrait son papoose !

Tous les Indiens approuvaient chaudement. Tête-Rêveuse lui-même était ému. Il leva la main et déclara :

— Désormais, le papoose pâle appartient à la Robe-Noire.

— Pas du tout ! répliqua le missionnaire. Le papoose pâle appartient toujours à sa mère ! Qui est-elle ? Où est-elle ? La Robe-Noire l'ignore ; mais nous allons, demain matin, nous rendre à la chapelle des Visages-Pâles pour célébrer la grande fête de la Mère de Jésus, et Maskodépinig prendra le papoose, elle le lèvera de-

vant les yeux des Visages-Pâles, et elle dira : « A qui est ce papoose ? »

Jamais il n'y eut meilleure leçon de catéchisme...

— Yiski, disait Lis-des-Prés, il faut laver ta blessure avec de l'eau chaude ! Maskodépinig veut y mettre de la médecine et des bandages. Puis, demain, après que ma bouche aura crié : « A qui est ce papoose ? » si personne ne répond : « Ce papoose est mon papoose ! » qui alors sera sa mère ?

— Mon enfant, assura la Robe-Noire en souriant, le Grand-Esprit veille sur tous les papooses ! Celui-ci retrouvera sa mère.

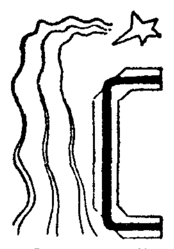
— Mais si elle est morte, Yiski ?

— Alors, le Bouton-d'Eglantine s'épanouira auprès de Lis-des-Prés, chez les Sœurs du Lac-Croche.

Lis-des-Prés, toute à l'espoir, se mit à gambader autour de la Robe-Noire.

CHAPITRE XXV

# MARISKA ET SA MERE



EPENDANT que Blanc-Casque, fugitif et malheureux, promenait ses aventures chez les Blancs et chez les Cris, tandis que Bouton-d'Eglantine causait du tumulte chez les Sauteux des Plaines, là-bas, à la petite ferme de la Vallée, Mme Choumak délirait. Elle serait certainement devenue folle, si la douce Ilona ne l'avait si bien soignée et n'avait tant prié pour elle.

Cette dernière nuit, celle que Blanc-Casque passa attaché à l'arbre de la justice, et Bouton-d'Eglantine chaudement serrée contre le cœur de Lis-des-Prés, il survint un de ces orages formidables comme on n'en voit que dans la Prairie. Les loups hurlèrent férocement, lugubrement ; des éléments et des choses, une plainte immense montait vers Dieu : « Toi, qui peux tout, aie donc pitié ! » Ensuite un grand calme se fit, Mme Choumak s'assoupit profondément.

Combien de temps dormit-elle ? Une heure ? Deux heures ? Le fait est que, lorsqu'elle s'éveilla, toute sa fièvre avait disparu, et la plus suave espérance réjouissait son cœur.

Elle vit Ilona qui, étendue sur sa couche, dormait d'un sommeil de plomb. Avec de grandes précautions, la fermière se leva, s'habilla et sortit.

Tout de suite elle entendit comme un joyeux appel qui lui venait de la Prairie, du nord de la Qu'Appelle, et elle descendit vers la rivière, attirée par une force irrésistible.

Au Grand-Gué, elle visita le buisson d'églantines, puis marcha le long des cascades. Elle vit briller dans le sable, lavée par l'orage, une petite médaille qu'elle reconnut aussitôt pour celle de son enfant. Elle la saisit, et la baisa en pleurant.

Alors il lui sembla qu'une voix intérieure lui commandait :

— Rends-toi à la chapelle, ma fille !

Dans son trouble, elle ne savait pas que c'était la fête de l'Assomption.

Elle se déchaussa, passa la rivière, et arriva bientôt au sanctuaire de Notre-Dame de Grâces où tout était désert.

Comme elle s'agenouillait au pied de l'autel devant la statue de la Vierge, toutes ses douleurs se réveillèrent. Elle les jeta avec ses larmes dans le cœur de la Mère des mères :

— Je n'en puis plus ! ô bonne Vierge, aidez-moi donc !

Elle lève vers la statue des bras suppliants :

— Mère du Christ, de grâce, rends-moi...

Elle sanglote ; ses bras s'abaissent et se relèvent :

— Mère du Christ, rends-moi...

Sa poitrine se gonfle ; elle ramasse toute sa foi et toutes ses forces :

— Mère du Christ, rends-moi, rends-moi...

Elle n'a pas le temps d'achever. La porte s'ouvre avec fracas. Des Indiens, des Indiennes se bousculent dans la chapelle ; la Robe-Noire est là aussi qui s'agenouille ; mais la Choumak ne voit que les Peaux-Rouges.

Elle recule d'abord, effrayée de se trouver seule en face des sauvages ; mais, aussitôt, la force intérieure qui la pousse depuis le matin la fait avancer quelques pas. Devant elle, une petite Indienne soulève son châle gris, découvre une tête, un visage rose... Mariska !

La Choumak a porté les mains à son cœur ; ses yeux tournent ; elle s'affaisse sur les marches de l'autel.

La Robe-Noire a deviné le drame. Sur son ordre, les squaws s'empressent et portent la femme au grand air du bon Dieu. Lis-des-Prés est là, près d'elle, tenant Bouton-d'Eglantine levée dans ses deux mains. Dès que la squaw pâle ouvre les yeux, la fillette demande :

— A qui est ce papoose ?

La mère enveloppe le bébé dans ses bras ; elle le baise à l'étouffer ; elle pleure, se lève, court à droite, court à gauche, comme si elle avait peur que ces Indiens ne lui reprennent son trésor. Enfin, voyant la porte de la chapelle restée ouverte, elle s'y précipite. Les Peaux-Rouges veulent la suivre, mais la Robe-Noire les arrête. Lis-des-Prés seule est admise...

Néanmoins, par la porte et par les fenêtres, les sauvages virent la squaw lever son papoose vers la statue de Marie, et elles l'entendirent prononcer dans sa langue des mots très doux qui, sans doute, signifiaient :

— Bonne Mère des mères, merci ! merci ! mille fois merci !

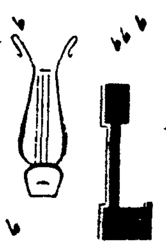
—Mme Choumak, asseyez-vous ! dit la Robe-Noire, Dieu est bon ! Dieu est bon !

Lis-des-Prés s'agenouilla à côté d'elle.



CHAPITRE XXVI

# LE JUGEMENT DE LA ROBE-NOIRE



LA Robe-Noire priait aussi, lorsqu'un Indien vint lui dire qu'on l'attendait dehors.

Grande fut la surprise du prêtre ! Devant la chapelle, il trouva Nipapinèse et ses braves entourant Choumak, Choumak ligoté, honteux, anéanti.

De toutes parts, les chrétiens arrivaient pour la sainte messe : les Labelle, les McPhee, le Russe aussi qui, aussitôt qu'il aperçut Blanc-Casque, sauta de sa charrette et courut devant ses bœufs en proférant des menaces.

— Mes enfants, dit le prêtre, étonné, que veut dire tout ceci ?

Le Grand-Chef Chantre-de-Nuit s'avança et fit à la Robe-Noire une révérence profonde.

— La Robe-Noire a le cœur plein de sagesse et de justice, déclara-t-il. Blanc-Casque a commis un grand crime ; il a noyé son papoose dans l'eau profonde de la rivière, au Grand-Gué ; l'œil du Peau-Rouge l'a vu ; d'ailleurs, le coupable a fait des aveux complets.

— Horreur ! Est-ce possible ? s'écria le missionnaire. Grand-Chef, quel châtiment sera à la mesure d'un tel forfait ?

— Robe-Noire, Nipapinèse ne juge pas les Visages-Pâles.

— Cependant, si Blanc-Casque était l'un de tes enfants, quelle serait ta parole ?

— La parole de Nipapinèse serait qu'il meure, qu'il soit noyé à l'endroit même où il a noyé son papoose.

Le Russe, jusque-là, s'était tenu coi ; mais lorsqu'il comprit qu'il s'agissait de noyer le meurtrier, il fit un bond devant le prêtre et cria en anglais :

— Noyer ? Non, non, non ! Noyer pas bon ! Moi, pendre, pendre avec mon lasso !

— Attendez ! dit le prêtre en se tournant vers les fermiers. Vous, leur demanda-t-il, que feriez-vous ?

Les fermiers baissèrent la tête ; quelques-uns seulement répondirent presque tout bas :

— Certes, il mérite qu'on le pende !

Le meurtrier tomba à genoux, et se mit à sangloter :

— Choumak, fulmina le prêtre, qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

— Rien, mon Père ! Mon crime est trop grand : il faut que je l'expie. J'ai levé mon couteau pour tuer mon enfant. J'ai jeté mon bébé dans l'eau de la Qu'Appelle ! J'ai désiré voler d'autres enfants pour cacher ma faute !

— Et pourquoi vouliez-vous tuer, malheureux ?

— J'avais bu, mon Père.

— Ce n'est pas une excuse, mon ami.

— Je le sais. Aussi, mon Père, je demande

pardon à Dieu et à tous, et à vous la sainte absolution. Alors, qu'on me noie, qu'on me tue. Je le mérite ! Je suis le plus grand des coupables !

La Robe-Noire soupira, réfléchit, puis se retourna et ouvrit la porte de la chapelle, d'où il appela quelqu'un.

Ce fut Mme Choumak qui parut, et elle tenait son bébé dans ses bras. Maskodépinig la suivait. Un murmure de joie jaillit de toutes les bouches. Joe Labelle s'écria en hongrois :

— Istenem... Mon Dieu !

Et il essuya deux ou trois larmes qui lui avaient sauté des yeux... Choumak Jean fut le plus surpris et le plus heureux de tous. Nipapinèse et ses Cris restaient impassibles, n'y comprenant rien.

Alors, la Robe-Noire se pencha vers Lis-des-Prés, et lui ordonna de dire comment elle avait trouvé le papoose. La fillette, en bon anglais, raconta son histoire : elle arrivait au Grand-Gué ; l'eau murmurait dans les cascades ; une plainte de papoose s'élevait sous les buissons ; c'était Bouton-d'Eglantine, Ogini-wâbigon. Elle aima le papoose pâle, le prit sur son dos, et le porta à la Réserve des Plaines. Au Grand-Gué, elle n'avait pas crié : « A qui est ce papoose ? » Mais ce matin, devant la squaw pâle, elle avait dit : « A qui est ce papoose ? » C'était le papoose de la squaw pâle !...

— Béni soit Dieu qui fait bien toutes choses ! s'écria la Robe-Noire.

Puis se tournant vers l'accusé, qui maintenant pleurait de joie :

— Choumak Jean, les sauvages ont dit : « Qu'on te noie ! » Les Blancs ont dit : « Qu'on te pende ! » Toi-même tu as déclaré : « J'ai noyé

mon enfant. » Donc, si ton enfant vit, c'est malgré toi ! Tu mérites la mort ! Tu seras noyé ; tu seras pendu !...

Un frisson de terreur passa sur l'assemblée. Le condamné baissa la tête. Le Russe ricana. Le prêtre prit son crucifix dans ses deux mains, regarda le ciel, et l'on vit ses lèvres prier. Il dit ensuite lentement, avec émotion :

— Grand-Chef des Cris, et vous tous, écoutez mon jugement : Choumak Jean, Blanc-Casque, est condamné à mort. Il sera noyé, il sera pendu si, dans les cinq ans qui vont suivre, il touche encore une goutte de whiskey, si, d'ici là, il ose maltraiter sa femme, si d'ici cinq ans il met seulement le bout de son petit doigt sur son enfant!

Puis s'adressant au condamné :

— Choumak Jean, boirez-vous encore du whiskey ?

— Jamais plus ! Jamais plus, mon Père !

— Vivrez-vous en paix et amitié avec votre femme ?

— Je le jure !

— Et votre enfant...

La Robe-Noire ne put achever ; le condamné se mit à sangloter en tendant les bras vers son bébé.

— Attendez ! dit le prêtre.

Il alla dans la chapelle prendre du papier, sur lequel il écrivit les promesses, les serments de Choumak Jean.

« Moi, Choumak Jean, condamné à être noyé et pendu pour avoir voulu noyer ma fille après avoir trop bu, en cette fête de l'Assomption 1894, je déclare promettre à Dieu, à la bienheureuse Vierge, à la Robe-Noire, aux Peaux-Rouges et à tous que jamais plus je ne boirai du

whiskey. Je promets aussi que je vivrai en paix et amour avec ma femme Borcza, et que je chérirai mon enfant et tous les enfants toute ma vie. Si d'ici cinq ans, je manque à mon serment, que les Peaux-Rouges me noient ! Que mes voisins me pendent !

Signé : Choumak Jean, dit Blanc-Casque.

Témoins : La Robe-Noire, Nipapinèse, Joe Labelle. »

... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ...

Lorsque ce dernier eut écrit son nom, il regarda le missionnaire :

— Mon Père, je voudrais vous dire quelque chose !

— Eh bien ! pourquoi toutes ces grandes manières à présent ?

— C'est que c'est un peu gênant, devant vous !

— Envoie donc, mon chétif !

— Eh bien ! il me semble que M. Choumak, pour prouver qu'il se repent, devrait embrasser sa femme ici, devant tous !

La Robe-Noire fit signe à Choumak de s'approcher.

Lorsque l'assassin avança, d'instinct sa femme recula, en serrant fiévreusement bébé contre elle. Mais, le bébé reconnut son père, lui fit risette, et agita vers lui ses menottes nerveuses.

Choumak Jean et sa femme tombèrent ainsi dans les bras l'un de l'autre, tandis que la Robe-Noire les bénissait d'un signe de croix.

La foule s'entremêla, et le prêtre tournait le dos pour sonner la sainte messe, quand une voix se fit entendre près de lui. Lis-des-Prés montrait ses mains vides :

— Yiski, je n'ai plus de papoose !

La Choumak entendit ces paroles, et bien qu'elle ne les comprît pas, car la fillette parlait en sauteux, elle devina.

— Ne pleure pas ! dit-elle. Mon bébé sera toujours ton bébé.

Elle baissa l'enfant vers les lèvres de Maskodépinig.

— Tiens ! embrasse-le ! dit-elle.

Le peuple s'engouffra dans la chapelle. La prière monta vers le ciel, cri de remerciement, de joie, de repentir et d'espérance, selon les sentiments et les besoins de chacun. Du haut de son trône, la Mère des mères souriait à ses enfants.

Mme Benoît ne pria pas bien. Arrivée un peu tard, elle ignorait tout ; mais elle remarqua que le Père était pâle ; elle le vit deux fois s'essuyer les yeux, et le bandage qui entourait sa main l'inquiétait. Elle attendit donc le prêtre au sortir de la messe...

— Vous êtes bien, mon Père ? demanda-t-elle.

— Mais oui, certainement, Madame Benoît !

— Vous êtes si pâle, ce matin ! Et qu'y a-t-il, là, avec votre main qui souffre ?

— Oh ! ce n'est rien... rien qu'un petit coup de hache ! Et cela va mieux déjà !

— Vous vous êtes blessé ?

— Non ! C'est-à-dire, oui, avec la hache de Powassan, chef des Sauteux.

— Pauvre Père, ils vous tueront à la fin, ces sauvages !

— La Robe-Noire a la peau dure : ne craignez rien, Madame Benoît !

CHAPITRE XXVII

# LA VESTE ROUGE



EUX jours plus tard, la veste rouge du policeman anglais courait de ci de là, tout le long de la Vallée Qu'Appelle. Qui n'a entendu parler de la vaillante police montée du Nord-Ouest Canadien ? Qui n'a lu dans les romans l'une ou l'autre des aventures tragiques ou comiques de la Veste-Rouge parmi les Indiens, les desperados et les cow-boys ?

L'homme à la veste rouge avait eu vent de la tragédie qui venait de se dérouler à la Vallée Qu'Appelle ; on parlait d'un crime épouvantable, d'un bébé massacré, volé, noyé ; la rumeur ajoutait des détails affreux. Fidèle à son devoir, le gendarme s'en vint aux renseignements. Il voulait connaître la vérité, toute la vérité.

Mais, autant il voulait savoir, tout savoir, autant les Nouveaux-Canadiens étaient bien décidés à ne rien lui révéler. Il eut beau se promener de ferme en ferme, interroger adroitement, faire le malin, partout, il recevait la même réponse :

— Quoi ? Bébé tué ? Ah ! Oh ! Non ! Non !... Moi pas savoir ! Non ! non ! moi savoir rien, rien ! Moi, pas Anglais !

Après tout, n'est-ce pas, elle était passée, cette affaire de bébé ! La petiote n'avait aucun mal et elle allait être heureuse avec son papa et sa maman ! Ah ! ces pauvres Choumak, il fallait les aider ! On n'était pas pour leur occasionner de nouveaux troubles, voyons !

Le gendarme passa le Grand-Gué, et prit la direction de la ferme Choumak. Borcza l'aperçut.

— Sauve-toi ! Sauve-toi vite ! cria-t-elle à son mari.

Mais celui-ci, qui était à son repas, ne comprit pas l'imminence du danger. Il voulut savoir la raison de cet énervement. La Veste-Rouge était à la porte de la cabane avant que Borcza eût fini de s'expliquer.

A la vue du policeman, Choumak ne se sentit pas à l'aise. Il trembla même un peu. Mais il se ressaisit aussitôt, prit son air le plus innocent, et subit l'interrogatoire sans broncher.

— Comment vous appelle-t-on ? demanda la Veste-Rouge.

— Choumak Jean.

— Parlez-vous l'anglais ?

— Oui.

— Combien d'enfants avez-vous ?

— Un... une petite fille.

— Vous n'en avez pas eu d'autre ?

— Non.

— Où est votre femme ?

— Elle est là, à l'intérieur.

— Et le bébé y est-il aussi ?

— Oui, sans doute ! Où voulez-vous qu'il soit ? Désirez-vous le voir ?

Tout de suite il appela :

— Borcza, viens donc ici et apporte Mariska !

Borcza, très craintive, s'en vint lentement,

berçant dans ses bras le bébé qui pleurait. Le gendarme reprit :

— Savez-vous, qu'à Willowdale, on raconte qu'un certain dénommé Blanc-Casque a massacré son bébé ? Blanc-Casque, c'est vous, n'est-ce pas ?

— C'est moi ! Mais, vous le voyez : mon bébé est en vie, bien en vie ! Et son père vous le dit : il donnerait mille fois sa vie pour sa chère petite fille.

Entre-temps, Borcza, qui ne comprenait rien au dialogue, regardait l'intrus d'un œil mauvais de femme offensée qui se prépare à l'attaque.

— Qui l'a envoyé ici, cet Anglais questionneur ? dit-elle. Que ne laisse-t-il les gens en paix ! Est-ce que cela le regarde, nos petites affaires ? Je vous le demande un peu ! Tantôt il voudra savoir ce que j'ai mis dans mes casseroles pour mon dîner !

A cette voix, à cette colère de Hongroise, l'Anglais comprit qu'il n'était pas un hôte aimé. Sans dire adieu, il tourna bride et s'éloigna au galop.

Les mêmes discours, ou à peu près, recommencèrent à toutes les portes. L'Anglais était très vexé. Joe Labelle lui dit :

— Si vous voulez savoir quelque chose, allez donc voir le prêtre. Il est à la Réserve des Plaines, et il a reçu un coup de hache.

— J'y vais, répondit le policeman. J'aurais dû y penser.

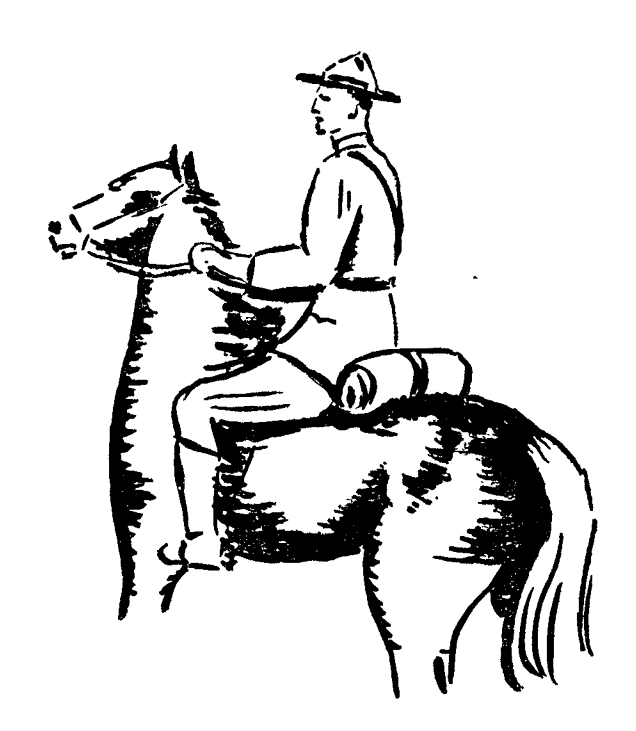
La Robe-Noire et la Veste-Rouge étaient de grands amis. Le policeman partit donc pour les Plaines ,où il trouva le missionnaire assis devant son tipie entre le chef Tête-Rêveuse d'un côté et Lis-des-Prés et Fine-Aiguille de l'autre. Lis-

des-Prés lui lavait sa blessure, qui ne prétendait pas guérir.

— Hello, Georges ! cria la Robe-Noire toute contente.

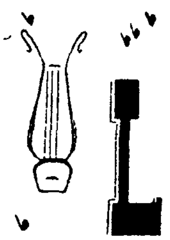
— Bonjour, Père ! salua la Veste-Rouge non moins joyeuse. Là, je le vois : vous avez reçu un vilain coup de hache. Qui a fait cela ?

— C'est lui ! répondit le prêtre, désignant Powassan. Mais je lui pardonne de tout mon cœur, parce qu'il fait bonne pénitence : il suit maintenant mes leçons de catéchisme !...



CHAPITRE XXVIII

# LE FEU DE PRAIRIE



LES semaines et les mois qui suivirent furent pour Choumak Jean les plus pénibles de sa vie. Le reste de l'été et même une bonne partie de l'automne passèrent sans qu'on le vît jamais sur le chemin de Willowdale. Il restait chez lui ; il travaillait. Tous les jours, il disait à Borcza :

— Ne te fatigue pas ! Soigne seulement Mariska et fais la soupe. C'est moi désormais, et moi seul, qui trairai les vaches et bêcherai le jardin. Ne réclame pas ! Laisse-moi faire : il faut que je me dompte pour oublier le passé !...

Oublier !... Ah ! si les criminels pouvaient oublier ! Choumak Jean a sur le cœur un poids énorme qui l'oppresse ; il bûche, il laboure, il se démène du matin au soir, mais en vain ! Il n'oublie pas ! Terrible châtiment du forfait ; pensée obsédante qu'on ne peut chasser, quoi qu'on fasse ; torture de l'âme et du cœur ; justice immanente qui pèses sur le coupable, qui dira vos tourments ?

Choumak soupire. Il étouffe. Lorsqu'il mange

et regarde sa femme et la petite près de lui, il arrive souvent que les aliments lui restent dans la gorge et ne veulent pas descendre ; il tousse ; un sanglot monte, et les pleurs coulent.

Quand il est seul aux champs avec ses bœufs, il sent parfois ses jambes fléchir et il doit s'arrêter. Il a trop pensé, son cœur bat à se rompre, il n'en peut plus. S'il lève les yeux, il voit la rivière et les bois de la Réserve. Depuis sa grande incartade, il n'a rencontré aucun de ses voisins, il n'a parlé à personne, mais il entend les lieux et les choses lui crier de partout : « Assassin ! Assassin ! » Le malheureux baisse la tête, soupire, pleure, puis travaille et pense encore ! Plusieurs fois, il lui est arrivé de s'écrier :

— Ah ! que ne m'ont-ils tué ! Que je souffre, mon Dieu, que je souffre !

Chez les Canadiens, tous les dimanches, on parle de Choumak.

— Vous ne l'avez pas vu, cette semaine ?

Non, personne ne l'a vu.

— J'espère qu'il ne malgane (maltraite) pas sa femme et sa pauvre petite ! souhaite Mme Pâquette et s'adressant aux hommes. Vous devriez y voir, vous autres ! Pensez donc : toute seule, là-bas, avec cette brute !

Les hommes se taisent ; aucun d'eux ne tient à prendre la responsabilité d'une telle démarche.

— Si le prêtre était ici plus souvent, dit M. Benoît, il irait certainement voir et s'assurer. En tout cas, si Choumak ne va plus au village et ne boit plus, ils est probable qu'il se conduit mieux.

— Ah ! qui sait ? protestent les femmes.

— Que ferais-tu, Joe, demande M. Pâquin, si tu rencontrais le Hongrois en fête sur le chemin de Willowdale ?

A cette pensée, Joe Labelle a une secousse de colère violente ; son poing s'abat sur la table avec une force qui fait gémir le meuble et le plancher.

— Je l'assomme ! Je vous le dis : il ne se relèvera plus !

De son côté, le Russe ruminait toujours la vengeance. Dans sa rusticité, il souhaitait voir Choumak récidiver afin de pouvoir lui lancer au cou son lasso et tirer sur la corde à pleins bras.

L'infortuné Choumak devinait tout cela, et davantage encore. Cependant, comme son chagrin sortait de bonne source, un jour plus heureux devait nécessairement venir où Dieu, qui voyait ses larmes, ses sacrifices, ses désirs de réparer et de bien faire, susciterait un événement capable de le remettre un peu d'aplomb au milieu de ses semblables.

Un samedi soir, bien tard, après avoir bûché tout le jour, trait les vaches, remis tout en ordre dans la cour et autour de la maison, Choumak, très fatigué, songeait à se coucher quand sa femme, subitement inquiète, lui dit :

— Ne sens-tu pas cette odeur de fumée ?

L'homme flaira, et, d'un bond, fut à la porte. La cour entière s'emplissait d'une légère gaze flottante qu'un souffle capricieux s'amusait à épandre sous le grand ciel calme de la pleine lune.

— Qu'est-ce que cela peut bien être ? demanda Choumak à Borcza qui, elle aussi, était accourue sur les pas de son mari. Si le feu est dans le bois, où il y a tant d'arbres morts et des branches sèches accumulées depuis toujours, il sera bien difficile de l'arrêter !

— Mon Dieu ! fit Borcza. Tu penses que c'est dans le bois ?

— Là, tu t'inquiètes déjà ! Pourtant, le vent souffle du nord-ouest, et la rivière nous protège de ce côté. En tout cas, pour être bien sûr qu'on ne grillera pas cette nuit, je vais explorer et me rendre compte.

Malgré sa fatigue et la fumée qui lui coupait l'haleine, Choumak Jean allait bon train. Il traversa son champ, la rivière et toute la Vallée, et monta gaillardement sur les côtes, très escarpées à cet endroit.

— Ciel ! s'écria-t-il, en atteignant le faîte. Splendide ! Splendide !

La plaine immense était toute en feu. De l'occident à l'orient, un cercle de lumières mouvantes encadrait la Prairie baignée de boucane bleue. Les flammes accouraient au ras du sol, s'arrêtaient, hésitaient, s'entre-croisaient ; des gerbes flamboyantes se formaient pour éclater en explosions d'étincelles multicolores. Çà et là, où se trouvaient les bosquets clairsemés dans la plaine, c'étaient des brasiers, des lits de flammes plus vives qui s'échappaient jusque bien haut vers la lune et le firmament rouge.

A bon droit, Choumak Jean est ravi. Néanmoins, il s'arrache au plaisir du spectacle, dégringole la côte et regagne sa demeure à toutes jambes.

— Tout le pays brûle là-haut ! crie-t-il à Borcza. Tu devrais voir !

— Mais alors... nous allons brûler aussi !

— C'est la plaine du nord-ouest qui est en feu, et il y a la rivière entre nous et ce côté-là de la Vallée.

Ah ! la rivière ! « Rivière bénie ! » était-il tenté de s'écrier maintenant, lui qui, tant de fois, depuis deux mois, l'avait maudite.

— Et la chapelle ? fit Borcza.

— La chapelle ? La chapelle ?... Ah ! c'est vrai : la chapelle, que va-t-elle devenir ?

Choumak baisse les yeux et réfléchit : oui, tout autour de la chapelle, il y a un pré d'herbes sèches qui vont certainement s'embraser et incendier la maison du bon Dieu, à moins que quelqu'un ne survienne, qui laboure le champ au-devant de l'incendie. Choumak regarde l'heure : il est presque minuit ! Et il est si fatigué ! Il hésite encore deux secondes, puis résolument :

— J'y vais ! Il ne sera pas dit que j'ai laissé brûler la maison de mon Dieu !

— Va, va vite ! approuve Borcza, lui mettant la main sur l'épaule en une caresse de contentement...

— Djî ! Hâ ! Djî ! Hâ !

Il y a plus de deux heures que Choumak laboure autour de la maison de son Dieu, malgré la fumée toujours plus dense qui le fait larmoyer et cracher à tout instant.

— Dépêchons-nous, les gars ! crie-t-il à ses bêtes haletantes : hâtons-nous, car le feu doit accourir là-haut !

Il tenait l'œil fixé sur la crête des collines, certain que bientôt les flammes allaient jaillir et s'engouffrer dans la Vallée.

— Djî ! Allons ! Allons ! Hâ ! Hâ ! Tournez plus vite ! Il faut sauver la maison du bon Dieu !

Trois fois la charrue toucha des buissons de saules qui arrêtèrent l'attelage. Choumak, furieux, poigna les branches à pleines mains et tira si fort qu'il se fit dans la paume et aux doigts des entailles qui saignaient et cuisaient... Mais tout à coup, le laboureur s'arrête et prête l'oreille. Un cheval s'approche au galop, fait

deux fois le tour de la chapelle, puis pointe directement sur les bœufs.

— Ah ! c'est vous, Choumak ? dit le cavalier.

— Oui, Monsieur Labelle.

— Vous avez fait tout ce labour, cette nuit ?

— Oui, pour le bon Dieu.

— Vous devez mourir de fatigue !

— Je suis très fatigué.

— Quelle sale fumée, n'est-ce pas ? Ça vous arrache la gorge et les poumons. Avez-vous quelque chose à boire, au moins ?

— Non, monsieur Labelle, rien du tout ! Je n'y ai pas pensé : je n'ai pas eu le temps.

Joe Labelle tire de sa poche une grosse bouteille, en fait sortir le bouchon, et la tend au travailleur.

— Vous êtes à bout, tenez : buvez un coup !

Les yeux de Choumak se dilatent et brillent comme deux charbons ardents ; ses mains s'agitent... Il cherche autour de lui un objet quelconque, et, n'en trouvant point :

— Satan ! hurle-t-il ! File ! File ! ou je t'assomme !

Et, les poings levés, il s'élance sur Joe Labelle.

— Voyons ! Voyons ! monsieur Choumak ! calmez-vous ! La maison de Dieu est là ; il sait tout, le bon Dieu !

— File, Satan ! File !

— Monsieur Choumak, écoutez-moi ! Maintenant, je le vois, je le sais ; vous êtes un homme, et je vous respecte ! Donnez-moi la main, monsieur Choumak !

A la vue de cette main d'homme tendue vers lui, l'infortuné sent toute sa colère tomber subitement. Une joie douce comme la consolation

divine envahit son cœur ; des larmes brillent à ses yeux ; il met sa main noire et sale dans la main de Joe Labelle.

— Monsieur Labelle, gémit-il, serez-vous de nouveau mon ami ?

— Monsieur Choumak, je l'ai toujours été, votre ami, et je vous le promets : je le serai toujours, tant que vous resterez l'homme honnête que vous êtes cette nuit ! Mais... votre main saigne. Qu'avez-vous fait ?

— J'ai arraché des saules pour que la maison du bon Dieu ne brûle pas.

— Oh ! c'était bien inutile !

— Comment, inutile ?

— Oui ! Vous auriez pu vous-même commencer un petit feu et brûler l'herbe sèche autour de la chapelle. C'est ce que je venais faire précisément.

— Je comprends ; mais, je n'y ai pas pensé ; et quand même, je ne crois pas que j'aurais osé, tout seul comme je l'étais...

Il parlait encore quand le feu crépita sur la côte au-dessus d'eux. Un souffle chaud les frappa au visage ; la Vallée s'éclaira comme en plein jour. Cependant, il fallut à l'incendie une demiheure pour descendre jusqu'à la chapelle et aller mourir le long de la rivière. Les flammes coururent ensuite directement à l'est, vers le Russe et les homesteads des Canadiens-Français.

Les deux hommes, le cheval et les bœufs, qui, en groupe compact, avaient pris refuge au milieu du labour, se mirent à respirer plus librement. L'aurore s'annonçait et la brise se faisait plus forte et plus piquante.

— Monsieur Choumak, allez chez vous main-

tenant ! dit Joe Labelle. Moi, il faut que je me hâte pour aider le Russe et les Canadiens lorsque le feu les atteindra.

— J'y vais aussi ! cria Choumak.

— Non ! non ! Allez vous reposer. Votre petite femme doit être inquiète et affolée là-bas !

— Oh ! je sais ce qu'elle aura fait : elle aura prié toute la nuit, disant chapelet sur chapelet, ainsi qu'elle le fait chaque jour, du matin au soir, en travaillant.

— C'est comme la mienne, alors ! Nous sommes heureux d'avoir des femmes qui prient pour nous ! Allez donc vite rassurer Mme Choumak, prendre une bouchée et dormir. Vous l'avez bien mérité.

Le Canadien sauta sur son cheval et fit quelques galops. Puis il tourna bride et revint sur ses pas.

— Vous m'avez fait un grand plaisir, Monsieur Choumak ! Si vous le voulez, je vous conduirai à la grand'messe au Lac-Croche, dimanche prochain, avec votre femme et le bébé.

La figure du Hongrois s'illumina d'un large sourire.

— Ainsi, Monsieur Labelle, il est bien vrai que vous ne m'en voulez plus ? C'est Borcza qui va être contente ! Hier encore, elle me disait qu'elle voudrait revoir et récompenser la petite Indienne qui a pris soin de Mariska.

— Alors, c'est entendu : je viendrai vous prendre dimanche de bonne heure. Tenez-vous prêt, et ne l'oubliez pas !

Il lui tendit la main.

— Au revoir, monsieur Choumak ! Je crois que le bon Dieu est très content de vous ce matin !

... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ...

Une heure plus tard, les habitants de la Vallée se trouvent réunis dans la cour du Russe. Chacun d'eux est armé d'un gros sac trempé d'eau. Ils attendent le feu, l'ennemi, dont on aperçoit les vagues rouges glissant de côte en côte, de butte en butte.

Joe Labelle parle de sa surprise de la nuit. Il se gausse surtout du titre de « Satan » que le Hongrois lui a décoché si vivement ; à plusieurs reprises, il répète les mots : « File, Satan ! File ! »

Mais, dans la pénombre, une figure paraît à la barrière et semble s'arrêter. Joe Labelle se hâte d'accourir.

— Je savais que vous viendriez, Monsieur Choumak ! Je vous attendais ! lui assure-t-il.

Il le prend par le bras et l'avance vers le groupe.

— Bonjour, monsieur Choumak ! Bonjour, monsieur Choumak ! lui crient gaiement tous les Canadiens en lui serrant la main. Soyez le bienvenu !

Le Russe lui-même le salua.

— Tu viens nous aider ? A la bonne heure ! A la bonne heure !

— Au feu ! cria Labelle.

Il jeta un sac mouillé à Choumak et disposa les hommes en tirailleurs pour étouffer les flammes où elles auraient pu sauter par-dessus les coupe-feu.

Ils firent de même successivement à toutes les fermes. Ainsi le fléau passa sans faire de mal. Seulement, tout le côté nord de la Vallée était noir comme le sol aux pays des houillères.

CHAPITRE XXIX

# AU LAC-CROCHE

CE dimanche-là, Joe Labelle, fidèle à sa promesse, se présenta chez Choumak de bon matin avec ses broncos et son démocrate neuf (voiture à deux sièges), et aussi avec une bonne humeur qui le faisait chanter.

— **All aboard** ! tous en voiture ! cria-t-il en riant.

Les Choumak riaient aussi ; même Mariska gazouillait des choses gaies. Les broncos étaient bien repus et reposés pour la longue randonnée de plus de trente milles ; la route s'allongeait, superbe ; le soleil d'automne faisait son petit possible pour réchauffer l'air matinal. Bref, on fut au Lac-Croche cinq minutes avant l'heure de la sainte messe.

Comme la chapelle était déjà bondée de métis et de Peaux-Rouges, le Frère Gauthier, compagnon du prêtre, dut conduire les visiteurs à travers la foule jusqu'au sanctuaire, où il les casa et leur apporta des chaises.

Les filles de l'école étaient assises aux premiers bancs de l'assemblée. Lorsque Mme Chou-

mak passa, son bébé sur le bras, Lis-des-Prés, Maskodépinig, se leva d'un bond, et elle eut une secousse et un cri qu'elle étouffa dans la gorge : «Ogini-wâbigon !» Mais déjà la révérende Sœur qui surveillait s'était levée et, l'œil sévère, lui faisait signe de se rasseoir.

Pendant toute la messe, Maskodépinig eut le regard rivé sur le papoose, et, quand les Visages-Pâles sortirent après l'office, elle était devant la porte, frémissant d'impatience. Elle se jeta sur Ogini pour la couvrir de caresses et de baisers, et elle criait à ses compagnes qui se pressaient autour d'elle :

— C'est elle ! Regardez-la : Ogini-wâbigon, ma rose sauvage que j'ai cueillie au Grand-Gué de la Qu'Appelle !... Ogini-wâbigon, reconnais-tu ta mère ? Tes lèvres de feu sourient ; oh ! laisse-moi boire la lumière de tes yeux qui brillent plus que les perles !

Tandis que Maskodépinig déverse ainsi son amour éperdu, le P. Magnan, directeur de l'école, remercie et félicite M. Choumak, le héros du sauvetage de Notre-Dame de Grâces, c'est-à-dire Blanc-Casque, comme l'appellent toujours les sauvages. Ce qu'il a fait et souffert pour ravir aux flammes la maison de son Dieu est connu au Lac-Croche et partout.

— Le bon Dieu vous bénira, vous verrez cela ! affirme le Père, ce qui rend Borcza la plus heureuse de toutes les femmes.

Au milieu des Peaux-Rouges aux accoutrements singuliers qui vont et viennent autour d'elle, la petite dame hongroise se délecte. D'un coup d'œil fier et joyeux, elle surveille les enfants qui maintenant dansent en rond, chantant leur complainte accoutumée :

« Ogini-wâbigon,
« Ogini-wâbigon,
« Ouvre tes yeux si bleus !
« Sais-tu bien, ma jolie,
« Qui m'est le plus chérie ?
« Ogini-wâbigon,
« Ogini-wâbigon,
« Ferme tes yeux si bleus :
« Je les baiserai mieux ! »

Après le dîner, servi au réfectoire en même temps que celui des enfants, les hôtes distingués sont présentés aux six révérendes Sœurs qui dirigent l'école. M. et Mme Choumak leur baisent la main ; ils les admirent ; ils sentent qu'ils ne peuvent montrer assez de respect à ces humbles religieuses, à ces femmes fortes qui, ayant quitté Québec et le monde civilisé, passent ici leur vie à éduquer et à instruire les sauvageons et sauvagesses de la Prairie...

Ensuite, les visiteurs purent admirer la propreté des différentes salles de l'école, et ils s'étonnèrent grandement à la vue des travaux scolaires de ces soi-disant sauvages, travaux qui certes font meilleure figure que ceux de la plupart des enfants blancs. Les ateliers de menuiserie, de cordonnerie, de peinture, furent également pour les étrangers une révélation, aussi bien que les bâtiments de la grande ferme annexée à l'école.

Le temps avait fui : il fallut songer au retour. Là, devant la chapelle, les petits Indiens prenaient encore leurs ébats. Les garçons faisaient courir devant eux des roues minuscules attachées à de longs bâtons ; les fillettes avaient bâti des miniatures de tipies avec des lambeaux

de vieille toile, et leurs poupées, des papooses de bois brut, gisaient lamentablement sur le sol dur. C'est que le papoose pâle était là, bien vivant, en chair et en os. Maskodépinig l'avait enveloppé dans son châle de laine grise.

Ce fut presque avec regret que Mme Choumak vint vers elles.

— Mon cœur, mon âme, dit-elle à Lis-des-Prés, il faudra bien me le rendre encore !

Maskodépinig baissa la tête jusque sur le visage d'Ogini-wâbigon. Sa poitrine se souleva ; mais Mme Choumak détacha de sa coiffure le joli mouchoir rose, don de sa mère, et le plaça gentiment sur les cheveux noirs de la jeune fille.

— Oh ! firent toutes les autres avec de gros yeux d'envie.

Néanmoins, Maskodépinig pleura en remettant Ogini dans les bras de sa mère.

Les broncos de M. Labelle piaffaient.

— Au revoir ! Au revoir !

— Revenez bientôt !...

... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ...

Choumak Jean exulte. Pour lui, le ciel n'a jamais été plus pur, la terre plus amicale.

— Chantez, monsieur Labelle ! Chantez ! demande-t-il.

Joe Labelle n'a jamais refusé de chanter. Ils sait tous les airs canadiens : « Alouette », « Par derrière chez ma tante », « En roulant ma boule » et tant d'autres qu'il vous sort avec enthousiasme et conviction. Il entonne « Alouette », que Choumak répète avec lui, et que Borcza fredonne derrière eux. Même Mariska, à la grande joie de sa maman, y met son petit mot...

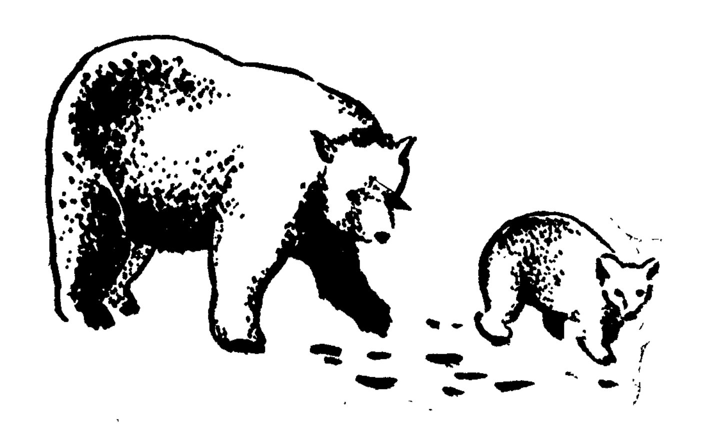
Tout le répertoire y passa. Mais la chanson

préférée fut : « Comme le dit un vieil adage... O Canada, mon pays, mes amours ! » Nos hommes la lancèrent aux collines avec des accents qui allèrent éveiller Nipapinèse et ses Cris jusque bien loin dans la Réserve du Lac-Rond.

Ah ! la sainte joie de se sentir en paix avec Dieu, avec le monde, avec soi-même ! Grâce à Joe Labelle, Choumak Jean est maintenant presque remis de tout son trouble. Comme il va faire mieux, mieux et mieux encore !...

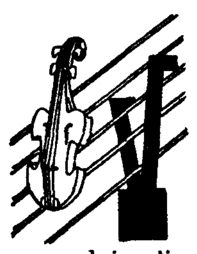
Le pauvre homme avait tant de bonheur dans l'âme qu'il baisa M. Labelle, lorsque celui-ci prit congé après les avoir déposés chez eux. Puis, plus tard, en allant quérir ses vaches dans la pâture, il chantait à pleine gorge :

« O Canada, mon pays, mes amours ! »
« O Canada, mon pays, mes amours ! »



CHAPITRE XXX

# L'HIVER. L'OURS



VOUS verrez cela, ma cousine, avait dit le Russe, en parlant de l'hiver.

Il ne s'était pas trompé.

Le 2 novembre, dans la soirée, Sa Majesté la Neige était venue soudain s'imposer à tous, introduite par un vent glacial, déchaîné on ne sait d'où.

Les Choumak n'avaient jamais rien vu de semblable. Ils regardaient émerveillés ces tourbillons de poudre blanche qui passaient à leur porte à pleine vitesse, roulés par la furie de l'ouragan. Ciel et terre avaient disparu. A vingt pas, c'était la nuit.

— Miséricorde ! disait et répétait Borcza, qu'allons-nous devenir ? Quelque chose a dû se bouleverser là-haut : hier, c'était l'été, et nous voici en plein hiver.

— Brrr ! faisait Choumak, rentrant des écuries et refermant vivement la porte, Borcza, je ne sais comment j'ai retrouvé mon chemin. Il m'a fallu ramper comme un serpent pour ne pas être abattu par le vent. Je n'y voyais plus.

— Là !... et ton nez !... s'exclama Borcza.

— Eh bien quoi ? mon nez ?

—Il est tout blanc, tout blanc ! Voyons, qu'as-tu fait ? Et tes oreilles aussi. Regarde-toi au miroir !

Tout à coup, au contact de la grande chaleur du logis, une douleur aiguë piqua le nez de Choumak Jean. Puis ce fut tout de suite comme un fourmillement d'aiguilles pointues dans la chair vive ; les membres en dégel cuisaient à pleins feux !

Le malheureux hurlait, sautillait, se démenait, appelait Borcza et les anges et les saints à son aide.

Quelle leçon d'expérience ! Ignorant des choses du Canada, il dut souffrir tout cela jusqu'au bout, jusqu'à ce que les oreilles et le nez fussent dégelés pour gonfler aussitôt comme des baudruches, jusqu'à ce que la peau cuite eût pelé et fait place à la nouvelle, ce qui prit des semaines et des mois.

L'ouragan de neige dura trois jours. Lorsque Choumak entreprenait le voyage aux étables, il s'enveloppait maintenant toute la tête avec des mouchoirs et des châles de Borcza. Celle-ci riait, disant :

— Mon pauvre homme, te voilà coiffé comme un Turc ! Là, cache bien ton nez, ton beau nez qui luit comme un gros oignon pourpre.

Choumak prenait patience. Il le fallait d'ailleurs.

— Surtout, toi, Borcza, commandait-il, toi, ne sors sous aucun prétexte. Chauffe-toi près du poêle avec Mariska. La tempête finira bien par s'apaiser.

La tempête s'arrêta comme elle avait commencé, d'un seul coup. Le vent se tut, le brouillard disparut, et le beau soleil illumina le monde,

un monde tout nouveau, habillé de noir et de blanc aussi loin que l'œil curieux tâchait de se renseigner et d'admirer.

— La belle neige ! souriait Borcza. On dirait du sel fin, de la farine. Vois : je marche à travers et elle ne colle point.

Elle essaya même d'en faire des boules pour en bombarder son mari, mais elle n'y parvint pas.

Pendant la matinée du lendemain, Joe Labelle arriva dans son traîneau.

— C'est l'hiver ! salua-t-il, et il semble qu'il sera dur et long. Nous avons pensé que nous pourrions chaque semaine passer chez vous en nous rendant à Willowdale. Si donc vous avez des achats à faire au village, je pourrais m'en charger et aussi envoyer et vous apporter vos lettres. Cela vous épargnera des courses bien inutiles par les grands froids qu'il va faire.

— Que vous êtes aimable ! répondit Choumak. Regardez mes oreilles.

A la vue du visage monstrueux, le Canadien ne put s'empêcher de rire.

— Vous voilà propre ! dit-il. Qu'avez-vous fait ? Comment avez-vous pu vous laisser geler de la sorte ?

— Eh bien oui ! Il me semblait qu'il ne faisait pas vraiment froid. Le vent piquait sans doute ; mais le vent m'a piqué bien des fois dans la vie. De plus j'étais près des bâtiments, à l'abri, et je me suis attardé à admirer la tempête. C'était si nouveau pour moi. Je ne sentais rien, absolument rien. Mais lorsque je suis rentré, miséricorde ! J'ai eu beau me coller près du poêle pour me dégeler et me réchauffer, la souffrance me cuisait jusqu'au bout des orteils !

— Malheureux, vous avez fait cela ? Vous êtes allé au feu avec des membres gelés ?

— Mais oui ! Il ne fallait pas ?

— Non, il ne fallait pas ! Il fallait vous éloigner au contraire. Il fallait vous frotter le nez gentiment avec de la glace ou de la neige... Vous le voyez, M. Choumak : on gèle vite au Canada. Soyez prudent !

Joe Labelle se tourna vers Mme Choumak et demanda ses ordres.

— Achetez tout ce qu'il vous faut pour un mois au moins, lui disait-il.

— Pourquoi pour un mois, M. Labelle ?

— Mais, parce que c'est l'hiver, et l'on ne sait jamais quand on pourra se rendre au village pour le marché.

— Comment ? Cette neige qui est tombée ne va pas fondre et disparaître ?

— Pas avant le printemps, soyez-en sûre ! Dans ces parages, il gèle tout l'hiver sans jamais discontinuer. Nous aurons beaucoup de neige cette année.

— Doux Jésus ! soupira Borcza.

Et elle eut dans son cœur une poignante prière pour Joe Labelle, pour Choumak Jean, pour elle-même et pour tout le pauvre monde qui devait subir cette calamité. Elle reprit :

— M. Labelle, que va-t-on faire pour s'occuper, si l'hiver est si long ?

— Oh ! vous vous trouverez de l'ouvrage. D'abord, il y a le train de chaque jour : il faut traire et soigner les bêtes, faire du feu, couper du bois, que sais-je ? Puis, M. Choumak pourra chasser, poser des pièges, écorcher des loups, des renards, des belettes, des ours.

— Ne parlez pas d'ours, M. Labelle : il n'y en a pas à la Vallée Qu'Appelle.

— Oui, oui, il y en a ! L'été, on ne les voit pas ; mais en hiver, ils se rapprochent souvent des habitations et viennent même rôder dans votre cour au milieu des veaux.

— Mon Dieu ! fit Borcza épouvantée.

D'instinct elle mit la main sur le berceau de Mariska et ses yeux se portèrent sur le gros verrou dont elle se promettait de faire usage à la première alerte.

Les mois de novembre et de décembre parurent à Borcza longs comme des années de pénible souffrance. Pendant qu'il ventait, gelait, neigeait, seule dans sa chaumine, elle laissait son esprit s'envoler vers ce beau village de Hongrie où parents et amis, plus heureux, vivaient la sainte et douce vie des familles vraiment chrétiennes sous l'œil de Dieu et la protection d'une société civilisée. L'ennui lui vint souvent ; en cachette, à l'insu de son mari, elle pleurait.

Quant à Choumak, bien nourri, bien vêtu, il travaillait dehors, soignait les bêtes, abattait du bois, surveillait les pièges qu'il avait semés aux bons endroits, le long de la rivière et sur les côtes, suivant les indications de Joe Labelle et des fils Benoît.

Les animaux à belle fourrure abondaient encore à la Vallée Qu'Appelle en ces temps-là. Choumak eut la gloire et la joie de rapporter à Borcza des belettes, des rats musqués, trois gros loups, et même un beau renard argenté. Mais d'ours, point ! La pauvrette était presque rassurée. Néanmoins, elle affirmait à son mari qu'un soir, dans la pénombre, elle avait vu une forme noire disparaître au coin de la grande étable.

Choumak, tout de suite très intéressé, était allé investiguer prudemment, l'arme au poing, mais il n'avait rien remarqué d'anormal.

Dès ce jour, il lui arriva plus d'une fois d'appeler Borcza « la femme à l'ours ! »

Plusieurs tempêtes successives amoncelèrent des tas de neige un peu partout. Le chasseur dut se procurer des raquettes ; il lui fallut bien des heures de patient exercice pour se mettre à même de continuer la visite des pièges.

A vrai dire, le pays entier était bloqué. Noël vint, et passa ; le nouvel an de même. Plus personne ne s'aventurait sur le chemin de Willowdale. La Robe-Noire devait être malade ou enfouie dans les neiges quelque part chez les Sauvages, car on ne la vit point de tout l'hiver.

A la fin de janvier seulement, quelques pionniers des fermes reparurent dans les parages du Grand-Gué, où ils s'arrêtaient pour laisser leurs gros bœufs souffler et manger, et pour se ravigoter eux-mêmes tout en faisant causette. On allumait un feu de camp, on fumait, on cassait la croûte en se contant les nouvelles, bonnes et mauvaises, de la famille et du pays.

Mais les Français, eux, gagnaient la ferme des Choumak afin de leur rendre service. C'est ainsi qu'un jour les garçons de la Vallée, tous gars au grand cœur d'or, avaient résolu de se rendre ensemble au village et selon la coutume, d'envoyer de belles images à leurs Valentines. C'était donc le 13 février. Ils arrivèrent à la ferme Choumak : les fils Benoît et les fils Pâquette, conduits par Joe Labelle ; et jeunes comme ils l'étaient, ils se mirent tout de suite à taquiner leur homme :

— Avez-vous tué des ours, M. Choumak ?

— Non, pas encore. Mais Borcza en a vu un.

—Ah ! Vrai ?

— Ne riez pas, M. Labelle ! intercéda Borcza. Plus j'y pense et plus j'en tremble. J'ai là une petite fille, vous savez ! C'est pour elle que je crains, beaucoup plus que pour moi.

— Voyons : où était-il, votre ours, Mme Choumak ?

Pendant qu'elle expliquait l'affaire, l'un des Pâquette s'esquiva et s'en fut inspecter l'étable aux bœufs et les environs. Il poussa jusqu'à un gros meulon de foin qui se dressait là-bas tout seul au coin d'un bois. C'était la réserve du fermier pour le temps des semailles prochaines. De loin, le garçon aperçut à mi-hauteur un point sombre ; un trou béant. S'étant approché, il vit une apparence de fourrure noire.

— Ah ! c'est toi ! pensa-t-il en se frottant les mains.

D'un bond, il fut à la maison.

— Hé ! Je l'ai vu ! cria-t-il. Je l'ai vu !

— Qui ? Quoi ? Voyons !

— Mais l'ours ! l'ours, donc !

— L'ours ? celui de Mme Choumak ?

— Oui, sans doute !

— Où est-il ?

— Dans le foin, là-bas, au ras du bois.

— Et tu l'as vu, vraiment ?

— Beau dommage ! Il s'est fait un trou dans le foin pour hiverner.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! gémit Borcza en serrant Mariska contre elle. Penser que durant des semaines nous avons été, tous ici, à la merci de ce monstre ! Je le savais ! Je le sentais ! Pauvres ignorants que nous sommes tous !

— Vite, Choumak, votre fusil ! commanda Labelle.

Ils sortirent comme une trombe à la suite du commandant. Celui-ci poigna la fourche qui émergeait d'un tas de paille ; les autres s'armèrent de bûches et de gourdins.

— Surtout, insista le chef du bataillon, s'adressant à Choumak, surtout visez bien ! Ne le manquez pas ! Et en cas de danger, tous à l'écurie !

Il ouvrit la porte de l'étable aux bœufs.

A pas de loup, ils avancèrent. Bientôt, avec sa fourche, Joe Labelle écarta le foin au-dessous du trou où gisait l'animal endormi. Un grognement se fit entendre. Aussitôt les galopins firent deux pas en arrière du côté des écuries.

— Attention ! Visez bien ! répéta Joe Labelle.

Un bon coup de fourche dans le foin, et une grosse patte velue se leva et s'agita, puis toute la bête se dressa lentement, ouvrant une gueule énorme, bâillant au grand air son réveil prématuré.

Choumak visait.

— Tire donc ! crie Joe Labelle.

Le coup part, et l'ours tombe d'une masse ; il vient dégringoler aux pieds de Choumak Jean.

— Hourra ! Hourra ! clame le vainqueur.

Il brandit son arme, saute deux fois en l'air, puis, à pleine gorge :

— Hô-wah ! Hô-wah !

— Hô-wah ! crie aussi Joe Labelle.

— Hô-wah ! vocifèrent tous les gars non moins joyeux...

C'était à la vérité un ourson de petite taille. Joe Labelle le saisit par le cou et le secoua comme un vulgaire lapin. Mais, aux yeux émerveil-

lés de Choumak Jean, c'était le plus beau de tous les ours.

Les jeunes hommes se baissèrent pour s'emparer du cadavre et le porter à la maison, mais Choumak, d'autorité, les arrêta.

— Elle est à moi, cette bête, prononça-t-il. Laissez-moi faire.

Il chargea sa proie sur une épaule, jeta son fusil sur l'autre, et le cortège triomphal défila.

— Ouvrez ! Mais ouvrez donc, Mme Choumak! criait Joe Labelle en secouant la porte.

Borcza, par prudence, avait poussé le verrou.

— Eh bien, tu seras sûre maintenant ! lui dit son homme en laissant choir l'ours sur le plancher. Tu vois : je l'ai foudroyé. Hô-wah !

— Oui. Et toi, tu vois maintenant que « la femme à l'ours » avait raison !

Mariska, dans son berceau, se démenait, tapait des pieds et des mains, riait en montrant dans sa bouche rose deux petits diamants qui venaient de sourdre. Choumak la prit et la déposa sur le dos du monstre poilu.

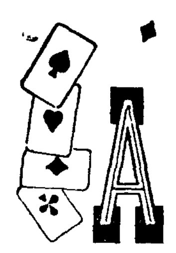
— Digne fille de son père ! disait-il fièrement. Elle n'a pas peur ! Ah ! non, elle n'a pas peur ! Eh bien, ma petite reine, cette fourrure, je te la donne.

— Très bien ! approuva Joe Labelle ; et moi, je la lui tannerai, cette belle peau. Vous verrez cela !

Ils étaient tous très contents. Après ce grand émoi, les semaines frileuses se succédèrent. Le soleil luisait sur les neiges et les bois dépouillés ; des tempêtes survenaient sans crier gare ; il gelait toujours à pierre fendre...

CHAPITRE XXXI

# LE SAC DE FARINE



A la fin de mars, un souffle chaud issu du Colorado s'égara dans la Prairie canadienne. Les Indiens appellent « Chinook » ce vent bien connu, précurseur du printemps. Les tas de neige s'affaissèrent subitement ; de toutes les côtes, l'eau se mit à suinter, puis à ruisseler par mille et mille petits canaux qui, se déversant dans la vallée, y formaient des ornières et des lacs que l'air froid de la nuit se hâtait de transformer en autant de miroirs éclatants de lumière bleue.

Cela dura quatre jours, au bout desquels le doux Chinook décampa, terrifié sans doute par le retour foudroyant de Borée, roi incontesté des plaines du nord-ouest. L'hiver reprit de plus belle, les glaces ayant remplacé les neiges. Tout trafic avait cessé.

Pour tuer le temps, Choumak Jean coupait un coin de forêt qui barrait la vue du côté du Lac-Rond. Le chemin de Willowdale passait à proximité. Deux petites mésanges sautillaient dans les buissons de saules ; un écureuil ricanait en

grignotant les derniers champignons suspendus aux branchettes du chêne rabougri sur lequel il avait niché ; des lapins encore tout blancs venaient jusqu'aux pieds du bûcheron ronger l'écorce des trembles qu'il abattait. Choumak Jean s'était arrêté, considérant ce petit monde des bois, reconnaissant que, par tous les climats, Dieu prend soin de chacune de ses créatures. Il fut troublé dans sa méditation par une voix de femme qui lui criait en allemand :

— Loué soit Jésus-Christ ! selon la coutume de ces gens-là.

Choumak Jean leva sa casquette solennellement, en vrai Hongrois qu'il était :

— Dans tous les siècles ! répondit-il avec conviction.

Puis, comme la femme s'était arrêtée, il lâcha sa cognée et s'avança à sa rencontre.

C'était une belle grosse fermière, bien taillée, au regard honnête et franc. N'eût-ce été le châle noir qu'elle avait sur la tête, à la voir ainsi plantée droite comme un I, on aurait pu la prendre pour un troupier du Kaiser ou de François-Joseph. A ses pieds, il y avait un paquet et un gros sac : et, comme sur son épaule s'étalait de la poussière blanche, Choumak devina l'héroïsme de cette femme.

— Est-ce possible, demanda-t-il, que vous veniez de Willowdale, à pied, avec ce paquet et ce sac de farine sur le dos ?

— Willowdale est certes loin d'ici, répondit-elle ; mais plût à Dieu que je fusse assez forte pour porter cent livres au lieu de cinquante : mes enfants auraient moins faim !

Choumak se sentit remué jusqu'au fond de son âme.

— Venez, venez chez moi, dit-il résolument. Vous vous reposerez, vous mangerez. Habitez-vous loin d'ici ?

— A huit milles, là-haut, de l'autre côté des collines.

— Misère de misère ! Venez, venez !

Il avait jeté le sac sur son épaule et marchait à grandes enjambées vers la maison.

A peine entrée et assise devant la table qui attendait, Mme Hauser — c'était son nom — se mit à décharger son cœur dans celui de Borcza. Elle parlait le hongrois tout aussi bien que l'allemand. Mariska lui ayant souri, elle l'avait prise sur ses genoux et lui avait donné un des petits biscuits qu'elle portait à ses enfants.

— Moi aussi, j'ai de la jeunesse à nourrir ! disait-elle ; j'en ai cinq, dont l'aîné n'a pas douze ans. Mon mari est toujours malade. Il y a huit ans que nous avons quitté la Boukovine. Jamais je n'aurais cru que nous aurions tant à souffrir. L'agent des terres nous a conduits si loin à notre arrivée que c'est tout un voyage chaque fois que nous devons nous ravitailler. En hiver, nous restons souvent des mois sans pouvoir sortir de chez nous.

— De quoi vivez-vous avec vos cinq enfants, si votre mari est toujours malade ?

— Je travaille. Oh ! je ne veux pas me plaindre : Dieu m'a donné la force. Dieu est bon : il arrange toujours les choses d'une façon ou de l'autre, n'est-ce pas ? Nous avons des légumes, des pommes de terre. Mais le pain nous a manqué ; et les enfants, c'est du pain qu'ils demandent ; c'est du pain qu'il leur faut. Depuis trois semaines, nous n'en avions plus. Bien des fois le cœur m'a faibli, quand mes petits me ti-

raient par la robe et larmoyaient : « Maman, du pain, s'il vous plaît ! Un petit morceau, maman ! Un tout petit morceau, s'il vous plaît ! » Je n'en avais pas. Je n'en ai plus mangé moi-même depuis je ne sais quand. Ah ! mes gens, que c'est bon, du pain, lorsqu'on n'en a plus !

Borcza pleurait.

— Et moi, avoua-t-elle, moi qui me suis plainte ici dans la pleine abondance !

— Hier matin, continua la mère, je n'ai pu y tenir davantage. Je donnais à mon dernier une légère pâtée de pommes de terre au beurre ; mais j'ai vu aussitôt que cela lui tournait le cœur. Il n'a pu la conserver, et tandis que je le berçais dans mes bras, le couvrant de baisers, comme nous faisons, « Mutter, Brod, Mutter ! » implora-t-il. (Maman, du pain ! Du pain, maman !) Je suis partie à pied, parce qu'il est impossible de voyager avec les bœufs par ces temps-ci. Je n'avais point d'argent ; mais je savais que le marchand français, M. Limoges, vous le connaissez, n'est-ce pas ? je savais qu'il m'aiderait. Il m'a aidée bien des fois. En effet, il m'a de nouveau fait crédit pour ce sac de farine ; il m'a aussi donné des chaussons, des tricots et même des biscuits pour mon mari et mes enfants. Il y a du bon monde sur la terre, M. Choumak. Maintenant, j'ai bien mangé ; excusez-moi : il faut que je parte. Je vous remercie mille fois !

— Attendez, attendez ! dit Choumak.

Il se vêtit chaudement de pied en cap, et, jetant le sac de farine sur son épaule :

— On y est, Mme Hauser !

— Vous m'accompagnerez un bout ? Que vous

êtes bon ! Si vous montez la côte seulement, je serai sauvée.

— J'irai jusque chez vous ! N'est-ce pas, Borcza ?

— Oui, oui, va, mon homme ! va ! Tu reviendras demain. Le cœur me crève de penser que des enfants sont là-bas sans mère et qu'ils ont faim de pain.

— Tout ira bien. Jésus et sa bonne mère sont toujours avec nous, affirma la fermière.

Elle embrassa Mariska, puis Borcza qui ne pouvait s'empêcher de pleurer.

Mme Hauser avait bon pied et bonne langue. Si vite que Choumak avançait, elle emboîtait le pas et ne tarissait pas de discourir. Choumak connut ainsi toute l'histoire des Hauser aussi bien que toute l'histoire des quelques rares pionniers qui vivotaient en ces parages reculés.

— Vous allez voir une maison bien pauvre ! annonça la femme à son compagnon. Nous n'avons pas encore de chaises. Pas de lampe non plus ! Le pétrole, ça coûte énormément ! Lorsque mon dernier est arrivé, c'était l'hiver ; j'étais seule avec mon mari, et nous avons dû tenir la porte du poêle ouverte pour nous éclairer.

— Comme à Bethléem, quoi ?

— Oh ! non pas ! Mais en fait de jupes, par exemple, je pense que je donnerais des points à la Vierge Marie. Vous verrez cela : c'est à la toute dernière mode. Devinez de quoi elles sont bâties ?

— Que sais-je ? De soie, peut-être ?

— Ne vous moquez pas, M. Choumak ! Ce sont des sacs tout simplement, des sacs à son que je demande à M. Limoges. C'est grossier, mais pour la ferme, cela vaut mieux que de la

soie. Au reste, qui nous voit jamais ? J'épargne mes vieux habits d'Europe pour mes voyages à Willowdale.

— Votre vie doit être pénible. N'avez-vous jamais songé à quitter ce pays ?

— Où irions-nous ? Ici, nous sommes chez nous ; notre terre nous appartient. On annonce que bientôt un nouveau chemin de fer sera construit dans les environs. Nous attendons. Aide-toi, le ciel t'aidera, comme on dit, n'est-ce pas ? Ah ! M. Choumak, si Jésus et sa sainte mère ne m'avaient pas aidée, qu'aurais-je fait bien souvent, avec mon homme malade et cinq petits enfants dans ce pays sauvage où il n'y a ni église ni prêtre ?

— Vous ne connaissez pas le missionnaire des Indiens ?

— Oui, je le connais, pauvre petit homme du bon Dieu ! Il est passé deux fois chez nous ; mais qu'est-ce qu'un prêtre pour un si grand pays ? La première année que nous étions ici, nous fûmes bien désolés. Figurez-vous qu'on nous avait fait savoir qu'un prêtre dirait la messe chez des Anglais qui habitent plus au nord. Nous y sommes allés ; mais ce soi-disant prêtre ne s'est montré que tard dans l'après-midi, et nous avons bientôt vu qu'il n'était pas catholique. Il nous affirmait que jamais nous ne verrions de prêtre catholique parmi nous. Or, moins de quinze jours après, un petit prêtre belge nous arrivait, un vrai prêtre, celui-ci, qui disait la messe le matin. Il ne savait que peu d'allemand ; mais, vous le comprenez, rien que sa présence momentanée nous a consolés et encouragés plus que je ne pourrais le dire.

Pendant qu'elle parlait, elle interrompait par-

fois son récit pour demander : « Vous n'êtes pas encore fatigué, M. Choumak ? Donnez-moi ce sac et prenez le paquet. »

Choumak faisait la sourde oreille.

— C'est si léger, affirmait-il ; du pain pour les enfants !

Ils arrivèrent en vue de deux cabanes sises au bord du chemin et se faisant face.

— Deux histoires intéressantes ! se hâta d'annoncer Mme Hauser.

— Ah ! j'aime les histoires. Contez-moi cela.

— L'un d'eux, Louis Kozma, celui de droite, s'est marié il y a longtemps à Mandok, en Hongrie. Pauvre homme ! il n'a vécu que quinze jours avec sa femme. Dieu sait comment et pourquoi, mais ils ont eu une violente querelle, et la petite n'a pas hésité : elle est allée tout droit à son coffre, a revêtu sa robe de mariage, le voile, la couronne et tout, et, se tournant vers son monsieur : « Ainsi je suis venue, ainsi je m'en vais ! » salua-t-elle. Et elle claqua la porte. Monsieur courut pour la retenir, mais déjà une foule de monde regardait cette jeune mariée qui, d'un pas alerte et décidé, regagnait la demeure de sa mère. L'homme, fou de honte, réintégra son logis. Le lendemain matin, il vendit tous ses biens à un Juif, afin de pouvoir partir immédiatement pour les Etats-Unis, d'où il est venu avec nous au Canada.

— Il n'a jamais écrit à sa femme ?...

— Non ; ni elle à lui. Il dit pourtant qu'il a une belle grande fille dont ses parents lui ont envoyé le portrait tout récemment. N'est-ce pas malheureux, ces choses-là ?

— Terrible, terrible ! fit Choumak Jean. Et l'autre ?

— L'autre, c'est le grand Nicolas.

— Oh ! je le connais. Un peu simple, n'est-ce pas ?

— Oui, il ne veut pas se marier, lui.

— Pourquoi ?

— C'est drôle : il dit qu'il ne veut pas s'astreindre à devoir aimer éternellement une seule et même femme !

— Ah ! le coquin ! Il faudra que je lui parle... Si c'est possible, je viendrai loger chez lui ce soir ; ainsi je serai plus près de chez nous pour retourner demain.

— Si vous le voulez, arrêtez-vous, M. Choumak. Vous êtes assez loin, et je me crois assez forte pour porter la farine jusqu'à la maison : nous ne sommes plus qu'à deux petits milles de notre ferme.

— Et que dirait Borcza ? Non, non, Mme Hauser ! Je veux voir votre mari et vos enfants.

Ils se hâtèrent. Les deux petits milles furent vite parcourus. Au coin d'un bois, la fermière, indiqua une croix de chêne qui émergeait de la neige. Elle se signa et s'agenouilla. Choumak Jean devina une autre misère profonde.

— C'est ici que repose ma petite fille, soupira la fermière. Elle avait deux ans et demi. Elle est morte du croup. Vous me demandiez tantôt si je n'avais jamais songé à quitter le homestead ; comment aurais-je pu le faire ? Cela me crèverait le cœur de laisser cette enfant toute seule ici, au coin du bois. Ah ! M. Choumak, nos enfants, c'est plus que nous-mêmes, n'est-ce pas ?

Choumak Jean baissait la tête. Les paroles de cette femme le frappaient au cœur, comme les

clameurs de son crime encore et toujours témoignant contre lui.

Les petits Hauser, qui guettaient, accoururent au-devant de leur mère, plus ou moins vite, selon la longueur de leurs jambes. Ils se jetèrent dans ses bras successivement et sourirent à cet étranger qui, ils le voyaient, leur rendait service. Mais, lorsque, pour présenter le bienfaiteur au chef de la famille, le nom de Choumak Jean fut prononcé, les enfants s'immobilisèrent et leur visage se crispa.

— Maman, interrogea l'un d'eux, est-ce l'homme qui...

La mère appliqua aussitôt sa main sur la bouche de l'enfant.

— Tais-toi ! dit-elle sévèrement. Laisse parler les grands !

Choumak Jean avait compris. Ainsi, au long et au large, sans le connaître, les petits enfants le craignaient, comme ils craignent le diable, les bandits et les bêtes fauves !... Il s'assit cependant près du malade et l'encouragea le mieux qu'il put. Après avoir avalé quelques patates assaisonnées d'oignons crus, il alla fendre du bois ; puis, béni mille et mille fois de la mère et du père, salué gracieusement par les petits qui s'apprivoisaient, il prit gaillardement le chemin du retour.

Le grand Nicolas accueillit son hôte avec joie. Il était très fier de cette visite, lui qui n'en recevait jamais.

Bien que célibataire, le bonhomme n'était pas seul chez lui, pas plus la nuit que le jour. Il avait creusé sa cabane dans une butte de sable, et il hébergeait tout son ménage avec lui dans la place unique, sous le même toit. Dès l'entrée, on

rencontrait une table de bois brut, puis une caisse qui servait de siège, et le gros poêle tout rouillé ; plus loin, on voyait des veaux, une vache, deux bœufs, et des chats dont les yeux luisaient ; au bout, des poules levaient le cou et la crête et caquetaient pour souhaiter la bienvenue à Choumak Jean.

L'air était tiède, l'odeur plutôt spéciale. Néanmoins, le visiteur dormit sur ses deux oreilles jusqu'à l'aube, c'est-à-dire jusqu'à ce que le coq lui criât bonjour. Avant de s'éloigner, il profita des derniers moments pour agiter la question matrimoniale devant le célibataire obstiné.

— Nicolas, lui dit-il, confidemment, vous êtes bien ici. Vous avez des bœufs, des poules, des chats ; mais il vous manque une chose : une femme.

— Une femme ? s'écria le maniaque ; une femme ? Pourquoi faire ? Pour gâter tout, n'est-ce pas ? Pas si bête, mon ami ! On se marie, on prend une femme, il faut qu'on l'aime, elle, elle toute seule, tant qu'on vit et même après, même si elle vous bat ! Non, Choumak ! Je suis en paix, j'y reste ! Pas si bête, mon ami !

La boutade amusa Choumak. Il partit, jouissant déjà du bonheur de revoir Borcza et Mariska. Son premier passage parmi les hommes, après sa grande incartade, lui avait fait du bien autant que son acte de charité en avait fait à d'autres. Le temps pouvait marcher : il se sentait de taille à lutter de nouveau avec la vie.

CHAPITRE XXXII

# NOS AMIS, LES CANADIENS



HOMESTEAD ! Homestead ! L'heure du Canada avait sonné. La Prairie des Peaux-Rouges s'offrait gratis au monde civilisé.

Attentive à l'appel, la vieille Europe appauvrie s'ébranla, et l'on vit, non plus quelques milliers d'indigents, mais, par centaines de mille, des citoyens de toutes conditions hâter leur course avide vers les cent soixante arpents de bonne terre que le Canada leur permettait de choisir eux-mêmes, n'importe où, dans le territoire grand comme un monde qui s'étend de la Rivière-Rouge aux Montagnes Rocheuses.

Les voies ferrées s'allongeaient et se multipliaient, jalonnant la contrée d'innombrables petits villages d'où la vague humaine déferlait sur les campagnes. Bien plus aisée et plus attrayante que la course à l'or paraissait maintenant la course aux homesteads.

Les territoires du nord-ouest venaient de se constituer en provinces indépendantes, attestant ainsi la pleine et définitive prise de possession

par la race blanche de presque tout l'empire des Peaux-Rouges. Ceux-ci, réduits à une quantité négligeable, honteux et mécontents, se confinèrent de plus en plus dans leurs Réserves, et l'agonie de la race autrefois si fière et si puissante commença.

Willowdale resta l'un des centres les plus actifs du mouvement d'immigration. Comme il existait déjà à la ronde des noyaux de colonies formés par des représentants de presque toutes les nations européennes, des parents et des amis vinrent naturellement les rejoindre en grand nombre.

Comme il parlait plusieurs langues, Choumak Jean fut chargé par le Gouvernement de recevoir et de conduire les émigrants et de leur servir de truchement.

Il ne faut pas s'y méprendre ; jeter ainsi à l'aventure des milliers de familles pauvres sur des étendues de 160 arpents dans un pays neuf, sans chemins, souvent sans moyen de transport, constituait une entreprise hasardeuse qui pouvait et même devait créer de grandes souffrances.

Heureusement, on était à l'aurore du printemps, et les colons avaient devant eux six mois d'un temps superbe pour organiser leur premier établissement. Il s'agissait d'élever un abri, de clôturer un jardin, d'acheter des bœufs, une vache, la charrue et la charrette indispensable pour les randonnées à Willowdale.

On ne dira jamais les actes de charité qui se multiplièrent à cette époque parmi les pionniers de la Prairie. Le pauvre aidait le pauvre. On vit ces hommes, que d'aucuns proclamaient barbares, partager, et jusqu'au dernier sou, les quel-

ques piastres qui leur restaient après le long et dispendieux voyage d'Europe au Canada.

Les Français de la Vallée eurent bien des occasions de donner un coup de main. Quant à Choumak Jean et à Borcza, ils étaient toujours aux aguets. Ils avaient obtenu du Gouvernement et dressé dans leur cour des tentes pour abriter temporairement les nouveaux venus. Pendant que les hommes partaient à la recherche du homestead convenable et bâtissaient le premier logis, le reste de la famille se reposait au campement.

Choumak Jean se dévouait, encourageait, consolait, veillait à tout. Au besoin, il s'adressait aux autorités qui ne manquèrent jamais de répondre à son appel.

— Hâtez-vous ! répétait-il aux immigrants. Ici, l'été est court, et le froid d'hiver excessif. Bâtissez solide et chaud ; puis, coupez beaucoup de bois, car je vous plains si vous devez patauger dans la neige lorsqu'il y en aura jusqu'à la cime des arbres !

Les autres riaient.

— Vous plaisantez, hein ?

— Non, non, je ne plaisante pas ! Regardez les plus hautes branches de ces peupliers : voyez-vous que l'écorce n'y est plus ? Qui est-ce qui l'a rongée ?

Les immigrants riaient de plus belle, attendant le dernier mot de la farce.

— Eh bien, oui, ce sont les lapins qui ont rongé l'écorce de ces branches !

— Les lapins ?

— Riez, riez ! continuait Choumak. Pas plus ici qu'ailleurs les lapins ne grimpent sur les arbres ; mais l'hiver passé, nous les avons vus

gambader là-haut et s'y rassasier, grâce aux tas de neige.

Les incrédules ne riaient plus. Choumak reprit :

— Pensez aussi à vos bœufs ! Il leur faut du foin tout l'hiver, car eux ne piochent pas comme les chevaux de l'ouest pour trouver leur nourriture sous la neige. Et puis, n'oubliez pas que la Prairie a coutume de s'embraser chaque année au printemps ou à l'automne. Faites donc de bons coupe-feu aux quatre vents de vos meulons et de vos bâtiments.

— Comment s'y prendre ? demandaient les immigrants.

— Le plus simple est de brûler vous-mêmes, mais avec précaution, toute l'herbe sur une large bande de terrain en un grand cercle protecteur ; ou bien, vous labourez la Prairie à bonne distance, car le feu saute parfois plus de cinquante mètres par-dessus les coupe-feu, les labours, les lacs et les rivières.

Choumak Jean leur dit et apprit ce qu'il savait... mais il ne savait pas tout. Deux mois s'étaient à peine écoulés que dix-sept petites tombes s'alignaient côte à côte le long de la chapelle de Notre-Dame de Grâces. Choumak Jean et la contrée entière en pleuraient toutes les larmes de leurs yeux.

En ces temps-là, le docteur Milowski vivait à Willowdale, bon médecin et excellent homme s'il en fut. Il était venu des Etats-Unis en promeneur pour visiter l'ouest. Le climat et les gens lui avaient tellement plu qu'il avait décidé de rester. Né d'un père polonais, comme son nom l'indique, et d'une mère anglaise, il avait en outre appris assez de français pour se tirer

d'affaire à l'occasion. Comme les gens qui parlent plusieurs langues et ont voyagé tant soit peu à l'étranger, il avait des idées larges et le jugement sain.

Choumak Jean, après avoir longtemps hésité, vint le consulter. Aussitôt qu'il eut exposé les faits, le docteur lui demanda :

— Qu'est-ce qu'ils boivent ?

— De l'eau, Monsieur le Docteur.

— Quelle eau ?

— Mais l'eau qu'ils ont : l'eau des mares ; il n'y en a pas d'autre dans la Prairie.

— Toujours la même ignorance et la même incurie ! s'écria le médecin. Ils s'abreuvent à la même tasse que leurs bœufs et toutes les bêtes, sans faire bouillir, sans filtrer, n'est-ce pas ? Pauvres gens ! Retournez chez vous, M. Choumak. Demain, j'irai vous cueillir, en passant, et nous visiterons vos malades et leur dirons les précautions à prendre.

— Si j'avais su ! se lamentait le Hongrois. Si j'avais su ! Pourquoi n'y ai-je pas pensé ?

Le lendemain, perché sur la jolie voiturette du docteur Milowski, Choumak Jean se permit de poser une question :

— M. le docteur, oserai-je vous demander quels sont vos honoraires pour visiter les malades dans la Prairie ?

— La loi nous autorise à compter un dollar au mille ; mais la question, c'est de le toucher...

— On ne vous paye pas toujours, n'est-ce pas?

— Non, bien loin de là ! Il y en a tant qui sont si pauvres !

— Alors, que faites-vous ?

— Rien. On attend. Plus tard, s'ils sont honnêtes, ils viendront solder leur dette.

— Et en attendant, vous voyagez le jour, la nuit, sans savoir si vous serez jamais payé ?

— Eh bien oui ! Les missionnaires en font autant, et ils savent qu'ils ne seront jamais payés.

— C'est vrai. Vous appelle-t-on souvent chez les malades, M. le docteur ?

— Non, les pauvres ont de la pudeur. Ils nous demandent seulement en cas d'extrême besoin, souvent lorsqu'il est trop tard. Il en est même qui laissent mourir les leurs sans soin médical aucun. Ils ne devraient pas.

— N'y a-t-il pas une loi, ici comme en Hongrie, qui oblige à faire soigner les personnes gravement malades ?

— Sans doute ; mais la loi, ce sont des mots, et au-dessus de la logique des mots, il y a la logique des circonstances : elles sont souvent telles que la loi ne peut être appliquée. Prenez des pauvres gens qui vivent à vingt ou trente milles du village, chaque visite du médecin leur coûterait vingt ou trente piastres ; ils attendent, espérant du mieux ; puis ils seront navrés d'avoir attendu. Comment voulez-vous punir des pauvres ?

Ils s'arrêtèrent à plusieurs habitations nouvellement construites par des artistes improvisés. Le docteur admira la propreté qui y régnait. Il donna des remèdes et des conseils.

— Surtout, répétait-il, ne buvez pas l'eau des mares telle quelle ! Tâchez de creuser des puits; et même alors, faites bouillir l'eau et laissez-la refroidir avant de vous en servir, car l'eau pure n'existe pas dans la Prairie. Il y a des milliers de microbes malfaisants dans l'eau que vous buvez. C'est ainsi qu'on attrape le typhus, la

scarlatine et d'autres fièvres malignes, et des goîtres aussi.

On allait plus loin. La même conversation reprenait :

— Ils ont l'air d'être des braves gens, affirmait le docteur Milowski.

— Ils le sont presque tous, assurait Choumak Jean, comme les Anglais et les Français.

— Ah ! Que pensez-vous des Anglais et des Français, M. Choumak ? Lesquels préférez-vous ?

— Oh ! nos amis, les Canadiens, évidemment!

— Tiens ! Pourquoi ?

— Parce qu'ils nous aiment. Ils viennent à nous ; ils nous aident ; ils sont des nôtres.

— Ah !... Et les Anglais ?

— Les Anglais sont aussi nos amis, mais ce n'est pas la même chose. Beaucoup se tiennent à l'écart ; ils font bande à part. Il en est qui ont le front haut, comme si ciel et terre leur appartenaient. Cependant, le Canada n'est pas plus à eux qu'à nous, pas vrai ?

— Non, les immigrants anglais ne reçoivent qu'un homestead de 160 arpents, tout comme vous. Mais parce que la direction du Dominion est entre des mains anglaises, quelques-uns croient que le Canada est et doit être une seconde Angleterre. Ils ne veulent qu'une langue, la leur ; qu'une école, la leur encore ; qu'une nation, la leur. Ils vont même jusqu'à vouloir imposer leur langue et leur école aux Canadiens qui sont chez eux d'un bout du pays à l'autre depuis plus de trois cents ans. Tous les Anglais ne sont pas fanatiques à ce point, mais le cri des extrémistes semble trouver un écho dans tout cœur anglais. Les Français, au contraire,

ont soin de ne pas froisser les étrangers qui leur arrivent. Dans la province de Québec, les Français vont mêmes au-devant des désirs des Anglais pour leur donner pleine et entière satisfaction, tandis que dans plusieurs provinces où les Canadiens sont peu nombreux les Anglais prennent plaisir à les tourmenter. M. Choumak, ces extrémistes qui ont sans cesse à la bouche des grands mots, tel que **loyal, national, unique,** ces extrémistes sont presque toujours des individus qui ne parlent qu'une seule langue, des mécréants qui n'ont de chrétien que le nom, des pêcheurs en eau trouble, des agitateurs en mal de parvenir à des emplois grassement rémunérés.

— Je vous crois, M. le docteur. Mais comment se fait-il que les autres les écoutent ? Il y a des extrémistes dans tous les pays, je pense ; seulement, on les met à la raison.

— Il en est de même chez les Anglais ; tôt ou tard, les extrémistes sont toujours mis à la raison ; mais la race anglaise est chauvine ; elle veut dominer. C'est pour cela que les Anglais ont peu d'amis, tandis que les Canadiens, par leur tolérance extrême, par leur condescendance aux désirs d'autrui, se gagnent l'amitié de bien des peuples.

Choumak Jean avait appris beaucoup. Lorsque le docteur Milowski le ramena chez lui, il le remercia vivement et le pria de faire appel à ses services n'importe quand : la nuit comme le jour, il serait prêt à l'accompagner et à l'aider.

CHAPITRE XXXIII

# LA NOCE. — LES ECOLES. LOUIS POLLAK



MONSIEUR LABELLE, si vous dites oui, nous désirons faire une petite chose pour remercier les Canadiens d'avoir aidé les Hongrois, les Slaves et les autres immigrants qui ont passé par la Vallée.

— De quoi s'agit-il, M. Choumak ?

— Lorsque le fils Benoît et la fille Pâquette se marieront, nous voudrions leur faire des noces, de belles noces comme en Hongrie.

Joe Labelle était ravi. Il jouissait déjà en lui-même de la surprise qui allait s'offrir aux Benoît et aux Pâquette, l'étrange surprise d'une noce canadienne à la hongroise.

— Ça va ! ça va ! répondit-il ; mais n'en parlez pas aux Canadiens ; il ne faut pas qu'ils le sachent, pas même qu'ils s'en doutent.

— Vous verrez, M. Labelle, ce sera très beau, très gai ; et surtout cela nous fera tant plaisir, à nous qui n'avons pu jusqu'ici montrer de la reconnaissance à nos amis pour leurs nombreux bienfaits à notre égard...

Jamais la Vallée Qu'Appelle, qui pourtant en a tant vu, ne vit chose pareille.

Après la cérémonie du mariage et la sainte messe, défilèrent queue à queue devant la chapelle quarante-trois chars à bœufs, quarante-trois chars enguirlandés de verdure, de rubans, de fleurs, quarante-trois chars montés par une population qui chantait, chacun dans sa langue, des hymnes tout pétillants d'allégresse. Regardez ! Les voilà qui s'avancent : les plis de la caravane indiquent les contours du chemin. Derrière eux trônent superbement nos amis : les Canadiens et la Robe-Noire.

— Grand Dieu ! se disent les parents Benoît qui étaient restés à la ferme ; quel est donc ce tumulte ? Est-ce possible que les nôtres fassent tant de bruit ?

Bientôt la colonne paraît, guidée par Choumak Jean, qui la fait se déployer en cercle autour de la cour, le long des bâtiments ; et lorsque le char nuptial s'amène, escorté de la pauvre charrette de la Robe-Noire, une acclamation généreuse s'élève de toutes parts.

Père et mère Benoît n'en croient ni leurs oreilles ni leurs yeux.

— Hein ? dit le vieux à sa vieille ; en font-ils une vraie noce de reine à notre fille ?

— Oui mais, c'est pas tout ! proteste la vieille; il faut leur donner à manger à tous ces gens-là !

Choumak Jean a deviné son inquiétude. Il accourt.

— Soyez tranquilles ! dit-il, nous avons apporté des provisions. Vous allez voir !

Il fait un signe, et aussitôt de toutes les voitures sortent des paquets, des boîtes, des pa-

niers, voire même des casseroles sentant bon le **kâposzta**, le chou fourré, mets national des Hongrois.

— Ben, ben, ben ! Qui aurait jamais pensé ? s'exclame la mère Benoît en secouant la tête.

Mais son admiration et sa joie furent bien plus grandes lorsqu'elle vit les Hongroises, les Russes, les Slaves offrir des présents à la mariée et lui baiser les mains en lui exprimant dans leurs langues harmonieuses les souhaits les plus sincères.

— Maman, s'écriait l'heureuse petite dame, vois donc ce qu'elles me donnent ! Du beau butin de Hongrie et de Boukovine ! des toiles qu'elles ont fabriquées elles-mêmes, des châles à fleurs, des mouchoirs de soie fine ! Mon Dieu, que je suis contente ! Qui aurait jamais pensé que j'allais recevoir tant de jolis cadeaux ?... Maman, que vous avez dû être bonne pour eux !

Inutile d'ajouter que le dîner fut appétissant et gai, tant à la table d'honneur où présidait la Robe-Noire, qu'autour des charrettes fleuries où pique-niquait l'humble petite foule.

Bientôt le vieux Roppe fit résonner son violon, et l'on dansa ! Les Magyars réclamaient **csardàs** sur **csardàs** ; la musique sautait, volait, délirait. Les plus vieux, les plus vieilles, les tout petits gars et les bouts de fillettes se balançaient, tournoyaient, sautillaient, tapaient des mains, frappaient du pied, poussaient des cris à l'adresse du violoniste : **Hiye ! Häye ! Häye !** Les jeunes Canadiens les imitaient, tous avaient un plaisir fou.

Le Père Oblat appela Choumak. Ils allèrent s'asseoir à l'écart, à l'ombre d'un érable, et s'offrant le luxe d'un gros cigare, don de l'occasion,

ils se mirent à causer des hommes et des choses.

— M. Choumak, disait le prêtre, il nous faudra songer à fonder des écoles pour tous ces beaux petits enfants. Vous ne connaissez pas encore la loi scolaire de la Saskatchewan ; je vais tâcher de vous l'expliquer.

— J'avais pensé à cela, Père ; je vous écoute.

— La première chose à faire est de dépecer le territoire en districts de quatre à cinq milles de diamètre. Chaque district forme une école publique qui est administrée conjointement par le Gouvernement et par la population elle-même. Ainsi, ce sont les contribuables et non le Gouvernement, qui choisissent leurs maîtres d'école. Il s'en suit que si la majorité des contribuables est catholique, l'instituteur sera catholique, la majorité des enfants seront catholiques, et l'atmosphère de l'école sera catholique. Si la majorité est protestante, l'atmosphère sera protestante ; et, ce qui est le cas dans beaucoup de districts, s'il n'y a pas de majorité, si les gens sont un méli-mélo de protestants, juifs, catholiques, athées, n'importe quoi, l'atmosphère de l'école sera inévitablement n'importe quoi, rien de bon, rien qui vaille. Vous comprenez ?

— C'est facile à comprendre ! Il faut que les catholiques se groupent afin d'avoir des écoles catholiques, n'est-ce pas ?

— Certainement, parce qu'ici il y a trois sortes d'écoles publiques : la protestante, la catholique et l'agnostique.

— Mais, est-ce que les catholiques ou les protestants ne peuvent pas faire une école séparée, lorsqu'ils sont la minorité ? J'ai lu dans les journaux que cela se fait.

— Oui ; et alors on a des écoles purement ca-

tholiques ou protestantes, des écoles chrétiennes, comme en Angleterre et en Hongrie, comme dans l'Ontario et à Québec. C'est la meilleure école, l'école nationale et loyale par excellence. Et cependant, cette école religieuse est combattue par beaucoup dans la Saskatchewan.

— Est-ce possible ? Je croyais que les Anglais étaient chrétiens. Ne le sont-ils pas ?

— Apparemment non, puisque la majorité d'entre eux s'opposent à l'enseignement de la religion dans les écoles. Je crois qu'ils s'accommoderaient très bien de l'enseignement de leur religion n'importe où, mais beaucoup sont encore tellement anticatholiques, qu'ils étranglent à la pensée que notre religion puisse être enseignée, ne fût-ce qu'aux enfants catholiques dans les écoles catholiques.

— Mais si c'est la loi, ils n'y peuvent rien.

— Monsieur Choumak, dans ce pays, le Gouvernement a peur de la majorité ! Pour plaire à la majorité, ils expliquent la loi à leur manière.

— La loi n'est donc pas claire ?

— Elle est très claire, pour tout esprit honnête qui ne cherche pas à la combattre. Cette loi, en faveur de la religion chrétienne, protestante et catholique, a été faite par les grands hommes d'Etat qui ont fondé la Confédération du Canada. Mais nos petits politiciens s'acharnent à détruire l'œuvre créée par les esprits éminents qui ont présidé à la naissance du Dominion.

— Il y a une chose que je ne comprends pas très bien, mon Père : n'est-ce pas la majorité qui a le droit de faire la loi dans un pays ? Si donc la majorité est contre la religion chrétienne dans les écoles, que peut-on faire ?

— On peut faire beaucoup, M. Choumak. D'abord, la majorité n'a jamais le droit de faire des lois mauvaises, antireligieuses, antichrétiennes. Toute loi qui s'oppose à la loi divine ou à la loi naturelle, même si elle émane de la majorité, est injuste, tyrannique, persécutrice. Voyez, dans le cas qui nous occupe, de par la loi de Dieu et de par la loi naturelle, ce sont les parents qui sont en premier lieu responsables de l'éducation de leurs enfants ; les parents ont le droit et le devoir de donner à leurs enfants des écoles chrétiennes, et si la majorité persécutrice prétend s'y opposer, les parents chrétiens doivent réagir contre cette majorité jusqu'au bout. Vos enfants sont à vous, n'est-ce pas, M. Choumak ? Ce n'est pas la majorité qui va venir vous imposer son éducation, son école quelconque pour vos enfants ?

— J'espère que non !

— Eh bien, vous allez m'aider. C'est très important : il s'agit de l'éducation bonne ou perverse qui va se donner dans ce coin du pays. Nous avons contre nous la majorité des protestants et les politiciens de toutes nuances. Il s'est même glissé déjà dans l'administration des sectaires qui nous persécutent. Ainsi, figurez-vous que, ici, à côté, à Kolin, ils ont permis aux protestants de former une école séparée avec des territoires où il n'y a pas encore d'école publique, et même ils leur ont permis d'incorporer plusieurs familles catholiques dans cet étrange district protestant ! Il y a plus : ils m'ont donné, à moi, coup sur coup, deux explications toutes différentes d'un mot de la loi scolaire à seule fin de s'opposer à la fondation d'une école séparée catholique. De cette façon, il est pour ain-

si dire impossible d'avoir des écoles séparées dans la Saskatchewan, bien que la loi les favorise ouvertement. Il importe donc de grouper nos gens et de former des écoles publiques catholiques, dans lesquelles des maîtres catholiques donneront une éducation catholique à nos enfants, la même éducation que les parents leur donnent eux-mêmes à la maison. Autrement il faudra envoyer nos enfants à des écoles à l'atmosphère protestante ou irréligieuse.

— Merci, Père ! J'ai bien compris ; j'expliquerai cela autour de moi.

Pendant que Choumak Jean et la Robe-Noire s'entretenaient, la foule dansait sans désemparer, et Joe Labelle, qui s'était fait l'échanson de la fête, passait périodiquement à la ronde, offrant à chacun et à chacune des rafraîchissements : de la petite bière piquante ou du whiskey. Plusieurs fois, il tourna un regard suspect du côté de Choumak Jean et de la Robe-Noire, mais il n'osa pas les aborder. Il avait peur que le Hongrois ne lui criât de nouveau : « File, Satan, file ! »

Lorsque le soleil à son déclin posa un disque allongé sur la crête des collines, d'aucuns pensèrent au retour et des voix réclamèrent la danse de la mariée.

— Hé ! Hé ! Venez vite ! criait-on au prêtre et à son compagnon.

Il est d'usage chez les Hongrois que chacun danse au moins quelques pas avec la mariée avant de quitter la noce. A cet appel, Choumak Jean eut une secousse nerveuse qui le fit hésiter.

— Allez, mon Père ! dit-il à la Robe-Noire ; moi, je ne puis pas.

— Comment cela, M. Choumak ?

— Vous le savez ; je n'en suis pas digne.

— C'est ce qu'on va voir ! assura le prêtre.

Empoignant le récalcitrant par le bras, il l'amena à la jeune reine.

— Corine, dit-il, je ne sais pas danser ; mais, si vous le permettez, mon bon ami Choumak va me remplacer, n'est-ce pas ?

Corine sourit gentiment à la Robe-Noire. Puis, enlaçant Choumak Jean, elle ouvrit la valse de la mariée à la grande approbation de tous les assistants.

— **Hiye ! Häye ! Häye ! Hiye !** criait-on de toutes parts.

Pauvre Choumak Jean ! Il en pleura de joie...

Mais tout n'est pas rose dans la vie ! L'écho des noces solennelles s'était à peine dissipé qu'un beau matin le docteur Milowski parut à la porte de Choumak Jean.

— J'ai besoin de vous, lui dit-il.

— Tout à votre service, M. le docteur ! Qu'y a-t-il ?

— Il s'agit d'un de vos compatriotes, je crois, Louis Pollak ; il faut qu'on lui enlève un pied.

— Pauvre Pollak ! Je le lui avais prédit.

— Comment ? Vous saviez qu'il s'était blessé, et vous ne m'avez pas averti ? Il est peut-être trop tard à présent.

— Ce n'est pas cela, M. le docteur. J'ignorais qu'il se fût blessé ; mais il n'aurait jamais dû prendre ce homestead, le homestead des Indiens.

— Vous m'expliquerez cela en chemin. Dépêchons-nous ! Il s'est taillé le pied avec sa hache en fendant du bois, et par ces temps de grande chaleur, la gangrène lui a empoisonné le sang. Ils m'ont appelé bien tard. Maintenant, il faut

amputer le membre gangrené pour lui sauver la vie. Où pourrions-nous trouver quelqu'un, un homme fort, pour nous aider ?

— Joe Labelle ! répondit Choumak Jean.

— Soit ! Nous passerons chez lui.

En trois minutes, l'assistant-chirurgien fut lavé, brossé, équipé. Borcza lui confia un bocal de confitures aux fraises pour la femme Pollak et se mit à prier de tout son cœur pour le malheureux.

— Quelle est cette mystérieuse affaire d'Indiens dont vous parliez ? demanda le docteur aussitôt qu'on fut en route.

— Une bien méchante affaire, M. le docteur ! Il y a de cela plusieurs années, — je n'étais pas encore ici — un Finlandais vint prendre le **homestead** sur lequel vit maintenant Louis Pollak. C'est une terre magnifique, une des plus belles de la contrée : plate, fertile, riche d'une source claire et abondante ; on peut y mettre en labour cent acres au moins sans grand effort. Le Finlandais était content. Il avait acheté deux gros bœufs bien domptés, et il se mit à **casser** la prairie. L'ouvrage marchait à merveille : pas une roche, pas une souche ! L'homme chantait dans son baragouin de Finlande, lorsque tout à coup, sa charrue se leva et lui échappa des mains. Le soc avait tiré de terre un long paquet de toile grise hors de laquelle, par une large déchirure, grimaçait le visage hideux d'un Peau-Rouge ! Mon Finlandais en fut si effrayé qu'il se sentit tout le sang muer dans son corps. Il laissa là charrue et bœufs, et s'enfuit à toutes jambes vers la maison. Longtemps après, les bêtes revinrent d'elles-mêmes à l'écurie. Le pauvre gars en fit une grosse maladie. Il est retourné dans

son pays natal. Et depuis lors, personne n'avait osé habiter cette terre, le **homestead** des morts, comme on l'appelle. Mais ce mécréant de Pollak s'est moqué de moi et de tous ; têtu et farouche comme il l'est, il riait des Indiens et des morts ! Cela lui a porté malheur, pauvre Pollak !

— A-t-il aussi exhumé des cadavres de Peaux-Rouges ? demanda le docteur.

— Je l'ignore, et j'aime mieux ne pas le savoir. On ne joue pas avec les morts !

Joe Labelle ne sourit pas à l'idée d'accompagner nos chirurgiens.

— Il ne va pas mourir, peut-être, ce malheureux ? demanda-t-il avec anxiété.

— Il mourra certainement un jour, répondit le praticien. Avez-vous peur des morts, M. Labelle ?

— Oui, j'en ai peur. Je ne voudrais pas que ce Pollak se mette à mes trousses comme le Peau-Rouge aux trousses du Finlandais. Pour vous dire la vérité, je n'aime pas me mêler de quoi que ce soit sur le **homestead** des Indiens.

— Venez, M. Labelle, pria Choumak Jean. Si nous n'aidons pas Pollak, il va mourir.

Joe Labelle pensa qu'il ne pouvait faire moins, lui, Canadien, que Choumak, Hongrois. Il glissa la main dans sa poche pour s'assurer que son chapelet y était, dit à sa femme « prie pour nous », et s'en fut avec eux.

Ils trouvèrent Pollak en proie à de terribles souffrances. Lorsque les préparatifs de l'opération furent terminés, le docteur fit sortir la femme et les enfants ; puis, s'adressant à ses aides :

— Vous, Labelle, vous êtes le plus fort, vous

le tiendrez tandis que Choumak servira le chloroforme.

A ce mot de chloroforme, le malade sursauta et leva le torse dans son lit.

— Quoi ? cria-t-il, du chloroforme ? Vous voulez m'endormir ?... Non, non, jamais ! Je veux voir ce que vous allez faire !

— Voyons, mon ami, laissez-nous arranger cela. Vous souffrirez trop, si vous n'êtes pas endormi. Recouchez-vous, et restez bien tranquille.

L'homme obéit ; mais la furie luisait dans ses yeux, et il grinçait des dents. Lorsque Choumak s'approcha avec l'appareil d'anesthésie :

— Assassin, bourreau ! cria-t-il. Tu veux me tuer, moi aussi ? Va-t'en ! va-t'en !

Et lui arrachant l'appareil des mains, il le lui cingla dans la figure, comme s'il l'avait cravaché.

Joe Labelle n'y tint pas : il saisit les deux bras du forcené et le serra de toutes ses forces.

— Coupez, docteur ! cria-t-il. Coupez !

Le chirurgien fit signe à Choumak Jean de s'asseoir de tout son poids sur la jambe droite du patient... Et tsi-tsi-tsi !... Ah ! comme elle coupait bien, la petite scie d'argent du docteur Milowski !... Tsi-tsi-tsi !... L'énergumène faisait des grimaces, se mordait les lèvres, mais ne lâchait pas un cri... Tsi-tsi-tsi !... C'était fini. Et Pollak les regardait.

— Ah ! l'animal ! fit Joe Labelle. Si c'était moi, je serais mort.

— Il va guérir bien plus vite, affirma le médecin, parce qu'il n'a pas pris le chloroforme.

— Aha ! fit l'insurgé ; je le savais ! Mais ce Choumak, il voulait m'étouffer !

— Tu l'aurais mérité, crapaud ! répliqua Joe Labelle.

Choumak Jean n'écoutait pas. Il aidait le chirurgien qui pansait la plaie.

— Allez-y doucement, M. le docteur ! Ça doit lui faire mal.

M. le docteur, tout à son art, ne disait mot. Mais, lorsque l'opération fut terminée, il sourit au malade :

— Maintenant, donnez la main à M. Choumak ! Si vous allez bientôt vous sentir mieux et guérir, c'est un peu à lui que vous le devez.

Non seulement Pollak tendit la main, mais il attira Choumak jusqu'à lui et le baisa deux fois.

— Sauvons-nous vite ! dit Joe Labelle à l'oreille du docteur. Sinon, il est capable de nous en faire autant !

Ils prirent la porte et saluèrent à distance :

— **Isten àldja meg** !... Dieu vous bénisse, M. Pollak !

CHAPITRE XXXIV

# FIN DE L'EXPIATION



POUR ne rien exagérer, disons seulement qu'en été la Saskatchewan est le plus beau pays du monde. Rien n'égale alors ni la richesse de ses blés, ni la joliesse de ses fleurs, ni le contentement de ses fermiers.

Voyez comme Choumak Jean a prospéré ! Son froment jaunit depuis le Grand-Gué jusque bien haut et bien loin sur les collines ; un large troupeau, dont vous entendez tinter le carillon parmi les taillis, lui appartient : il a bâti ce joli cottage blanc que vous apercevez sous les grands arbres ; ses deux amours d'enfants se développent à merveille ; aujourd'hui encore, en la douce fête de l'Assomption de la mère de Jésus, l'heureux fermier attend son monde pour fêter un nouveau baptême.

Au sortir de la messe, la cavalcade chevauche vers la ferme Choumak : les Labelle, les Russes, Lis-des-Prés, Nipapinèse, tout un groupe que la Robe-Noire a convoqué pour la circonstance.

Mme Choumak accourt au-devant de ses hôtes, et les salue à la hongroise :

— **Dicsértessék a Jésus ! Isten hozta !** Loué soit Jésus ! C'est Dieu qui vous amène ! Bonjour, Mme Labelle !

Elle fait sonner un, deux, trois baisers sur les joues de Maskodépinig, serre les mains de tous, s'incline devant le prêtre :

— Bonjour, Robe-Noire, mon Père !

— Bonjour, Mme Choumak ! Toutes mes félicitations ! Vous êtes heureuse, je le vois !

— Loué soit Dieu tout-puissant ! Heureuse, je le suis, mon Père !

— N'écoutez pas cette femme qui bavarde, crie Choumak. Entrez, mes amis, entrez ! Et mettez-vous à l'aise : chez Choumak Jean, vous êtes chez vous !

Mais la Robe-Noire étend le bras et arrête le cortège au seuil de l'accueillante demeure.

— Monsieur Choumak, ne soyez pas si pressé ! Avant de pénétrer dans votre palais, permettez-moi de vous faire un cadeau !

— Un cadeau ? A moi, mon Père ?

— Oui, à vous !...

— Ah ! voyons !

Le missionnaire tire de sa poche un papier jauni, et, devant tous les hôtes qui prêtent une oreille attentive, il lit :

« Moi, Choumak Jean, condamné à être noyé et pendu pour avoir voulu noyer ma fille, après avoir trop bu, en cette fête de l'Assomption 1894, je déclare promettre à Dieu, à la Bienheureuse Vierge, à la Robe-Noire, aux Peaux-Rouges et à tous... que jamais plus je ne boirai de whiskey. Je promets aussi que je vivrai en paix et amour avec ma femme Borcza, et que je chérirai mon enfant et tous les enfants toute ma vie. Si d'ici à cinq ans je manque à mon ser-

ment, que les Peaux-Rouges me noient ! que mes voisins me pendent ! (Signé : Choumak Jean, dit Blanc-Casque ; témoins : la Robe-Noire, Nipapinèse, Joe Labelle) ».

— M. Choumak, je vous félicite ! Grâces à Dieu, il n'y a eu nul besoin de vous noyer ni de vous pendre !

— Grâces à Dieu et à vous, mon Père. Mais, un instant, s'il vous plaît !...

Il s'éclipse, descend droit à la cave, et remonte vivement, une cruche à la main.

— Sentez-moi cela ! dit-il en levant l'ustensile sous le nez de la Robe-Noire. Qu'en dites-vous ? Cinq ans d'âge ! Quel parfum !

Joe Labelle et le Russe roulaient de gros yeux et souriaient ; mais Choumak Jean, lentement, baissa la cruche, et le liquide doré, parfumé, tomba, coula en un ruban de velours qu'engloutissait la terre.

Le visage de la Robe-Noire s'irradia de joie. Par contre, à mesure que le nectar s'échappait, deux faces s'assombrissaient de plus en plus.

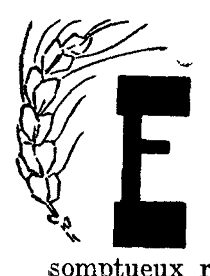
— Laisse-nous au moins une petite goutte ! suppliaient le Russe et Joe Labelle.

— A Dieu ne plaise ! Le passé est passé, à tout jamais passé !

La Robe-Noire fit flamber une allumette et brûla le papier jauni.

CHAPITRE XXXV

# EPILOGUE



VOQUEZ le loup et vous verrez sa queue, dit un proverbe qui est vrai au Canada ainsi qu'ailleurs. Vous allez le constater.

Après le baptême solennel et le somptueux repas, la Robe-Noire, qui possédait un petit kodak, invita les convives à venir se ranger au coin d'un bois.

— Voyez-vous, leur dit-il, lorsque je suis en mission dans les Réserves lointaines, parfois je sens un vif désir de revoir mes meilleurs amis... et mes meilleurs amis sont ici.

— Sauf un ! dit Maskodépinig innocemment.

— Qui ça ? demande Joe Labelle.

— Oh ! Maskodépinig sait qui !

— Qui donc voyons ? interroge la Robe-Noire.

— Yiski, depuis que Powassan a reçu le baptême, Maskodépinig voit bien que la Robe-Noire aime le Grand-Chef plus que n'importe qui. Cependant, Powassan a fait beaucoup de peine à Yiski.

— Oui, autrefois. Mais le pauvre vieux a dû tant se gêner pendant quatre ans pour appren-

dre son catéchisme, qu'il a, je crois, complètement réparé le passé. Maintenant, Powassan aussi aime beaucoup le Grand-Manitou et la Robe-Noire.

En effet, Tête-Rêveuse affectionnait le prêtre, au point qu'il le suivait partout. Quand la Robe-Noire s'éloignait de la Réserve des Plaines, le vieux gredin savait toujours trouver un prétexte pour aller la rejoindre n'importe où.

Comme le groupe se formait définitivement pour la pose, Lis-des-Prés se leva sur la pointe des pieds et regarda fixement du côté du Grand-Gué.

— Powassan vient ! dit-elle. Yiski aura tous ses amis sur le portrait !

C'était lui, en effet, qui s'en venait avec un air de timide innocence.

— La Robe-Noire avait oublié sa pipe à mon wig-wam, dit-il ; si la Robe-Noire ne fume pas, elle est triste !

— Connu ! dit le prêtre. Pour ta punition, mets-toi là à ce coin près de Joe Labelle ; et surtout, ne bouge pas !

Un des fils Benoît s'offrit pour prendre la photographie. Lorsqu'il braqua l'instrument sur ce beau monde et cria en levant le doigt : « Attention !... Une... deux... », Powassan se troubla. Un reste de supestition païenne remua son vieux cœur. Il eut peur, tourna vivement la tête du côté de la Robe-Noire et fit une telle grimace que même Nipapinèse dut rire. Vous devinez si ce fut un beau portrait...

J'ai vu la photographie chez Choumak. Le fermier nommait ses hôtes en me les montrant : le Russe, Joe Labelle et sa femme, Ilona, Lis-des-Prés... Ici, il hésita : des larmes s'échappè-

rent, dont l'une vint choir sur le papier... la Robe-Noire, proféra-t-il avec un soupir. Puis il continua : Mariska, ma femme et moi, Nipapinèse et Powassan, et d'autres... Alors il leva le carton à ses lèvres, et le baisa deux fois.

Au revers de l'image je lus ces mots : « Gloire à Dieu, et paix aux hommes !... La Robe-Noire. »

... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ...

Que voulez-vous savoir ?... Qui était la Robe-Noire ? Où est-elle ?... Vit-elle encore ?

La Robe-Noire n'a pas de nom. La Robe-Noire est partout. Et toujours elle vit, et vivra...

FIN.

## TABLE DES MATIERES

Imprimé en Belgique

Imprimerie St-Alphonse, Louvain.

## AU CATALOGUE DE « GRANDS LACS »

A. GOULET : *Sur les rives du Victoria* ... ... ... ... 30 fr.

A. BEAUFRERE : *Ouganda, terre de Foi et de Martyre* ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... 20 fr.

J. THEROL : *Martyrs des Archipels* ... ... ... ... ... 45 fr.

J. THEROL : *Sous l'armure de laine blanche* ... ... 20 fr.

Sœur MARIE-ANDRE : *Sous le Ciel d'Afrique* ... 40 fr.

R. SPRIET : *Soleil de minuit* ... ... ... ... ... ... ... 35 fr.

MARIE ANDRE : *L'ermite du grand désert : Charles de Foucauld* ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... 20 fr.

Cardinal LAVIGERIE : *Martyrs d'Orient* ... ... ... 20 fr.

M. H. LELONG : *Ces hommes qu'on appelle anthropophages* ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... 90 fr.

R. P. PIRON : *Jean de Brébeuf, apôtre des Hurons* 25 fr.

R. P. PIRON : *Isaac Jogues, apôtre et martyr des Peaux-Rouges* . ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... 20 fr.

J. CUSSAC : *L'apôtre de l'Ouganda : le Père Lourdel* ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... 40 fr.